

Plataforma de integración franco-ecuatoriana

Ecuador y Francia: diálogos científicos y políticos (1735 - 2013)

Coordinadores: Carlos Espinosa y Georges Lomné



FLACSO
ECUADOR



IFEA
INSTITUTO FRANCÉS DE ESTUDIOS ANDINOS
UMIFRE 17, CNRS / MAE

Ecuador y Francia : diálogos científicos y políticos (1735-2013) = L'Équateur et la France : un dialogue scientifique et politique (1735-2013) / coordinado por Carlos Espinosa y Georges Lomné. Quito : FLACSO, Sede Ecuador : Embajada de Francia en Ecuador : Instituto Francés de Estudios Andinos (IFEA), 2013

284 p. : il. y mapas

ISBN: 978-9978-67-398-0

ECUADOR ; FRANCIA ; HISTORIA ; CIENCIA ; ASPECTOS POLÍTICOS ; MISIÓN GEO-DÉSICA FRANCESA ; CIENTÍFICOS ; INTELECTUALES ; REAL AUDIENCIA DE QUITO

986.6 - CDD

© De la presente edición:

FLACSO, Sede Ecuador

La Pradera E7-174 y Diego de Almagro

Quito-Ecuador

Telf.: (593-2) 323 8888

Fax: (593-2) 323 7960

www.flacso.edu.ec

Embajada de Francia en Ecuador

Av. Leonidas Plaza 107 y Patria - Quito

Telf.: (593-2) 294 3800

cancilleria@embafrancia.com.ec

<http://www.ambafrance-ec.org/>

Instituto Francés de Estudios Andinos (IFEA)

Avenida Arequipa 4500

Lima 18 - Perú

[Casilla 18-1217, Lima 18]

Telf.: (511) 447 6070

secretariat@ifea.org.pe

<http://www.ifeanet.org/>

ISBN: 978-9978-67-398-0

Cuidado de la edición: Lydia Andrés

Diseño de portada e interiores: FLACSO

Imprenta: V&M Gráficas

Quito, Ecuador, 2013

1ª. edición: julio de 2013

Índice

Presentación	7
Agradecimientos	9
Preámbulo de la Dra. María Fernanda Espinosa Garcés, ministra coordinadora de Patrimonio	10
Preámbulo de su Excelencia Jean-Baptiste Main de Boissière, embajador de Francia.	12
Presentación de los conferencistas	14
Introducción	18
La primera Misión Geodésica francesa en el Perú y la determinación de la forma de la Tierra (1735-1744) <i>Bernard Francou</i>	23
Los primeros registros arqueológicos científicos en Ecuador: la primera Misión Geodésica <i>Francisco Valdez</i>	36
Un diálogo científico tripartito: la Misión Geodésica, los jesuitas y los criollos <i>Carlos Espinosa y Elisa Sevilla</i>	52

Las Luces francesas y el siglo XVIII quiteño: un descubrimiento recíproco	69
<i>Bernard Lavallé</i>	
Quito al compás de la libertad de los Antiguos (1809-1812)	97
<i>Georges Lomné</i>	
La Constitución quiteña de 1812 y las ideas políticas francesas	117
<i>Juan J. Paz y Miño Cepeda</i>	
Bodas de jequitibá entre la arqueología francesa y el Ecuador	126
<i>Stéphen Rostain</i>	
L'Équateur et la France : un dialogue scientifique et politique (1735 -2013)	147

Plateforme d'intégration franco-équatorienne

**L'Équateur et la France :
un dialogue scientifique et politique
(1735 -2013)**

Sous la direction de
Carlos Espinosa et Georges Lomné

Sommaire

Remerciements	151
Préface de Madame María Fernanda Espinosa Garcés, Ministre Coordinatrice du Patrimoine	152
Préface de Monsieur Jean-Baptiste Main de Boissière, Ambassadeur de France	154
Présentation des auteurs	156
Introduction	160
La première mission géodésique française au Pérou et la détermination de la forme de la Terre (1735-1744)..... <i>Bernard Franco</i>	165
Les premiers relevés archéologiques scientifiques en Équateur : La première mission géodésique	178
<i>Francisco Valdez</i>	
Un dialogue scientifique tripartite : La Mission Géodésique, les Jésuites et les Créoles..... <i>Carlos Espinosa et Elisa Sevilla</i>	194

Les Lumières françaises et le XVIIIe siècle quiténien : une découverte réciproque	212
<i>Bernard Lavallé</i>	
Quito à l'heure de la liberté des Anciens (1809-1812).	239
<i>Georges Lomné</i>	
La Constitution quiténienne de 1812 et les idées politiques françaises	258
<i>Juan J. Paz y Miño Cepeda</i>	
Les noces de jequitibá entre l'archéologie française et l'Équateur.	267
<i>Stéphen Rostain</i>	

Remerciements

L'Ambassade de France en Équateur tient à remercier les auteurs de ce livre pour la qualité de leurs analyses et pour les échanges qu'ils ont suscités lors de la Plateforme d'intégration franco-équatorienne. L'Ambassade souhaite également remercier les institutions partenaires qui ont participé au succès de cette Plateforme, notamment le Ministère Coordinateur du Patrimoine, la FLACSO-Équateur, l'Alliance française de Quito, l'Institut Français d'Études Andines (IFEA), l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD), La Sorbonne Nouvelle – Paris 3 et l'Université Pontificale Catholique de l'Équateur (PUCE). Cette publication n'aurait pas vu le jour sans le dévouement des personnes qui font vivre la coopération française en Équateur, notamment M. Pierre Pedico (Premier Conseiller de l'Ambassade de France), M. Vincent Lepage (Attaché de coopération technique), Mme María Pía Merizalde et Mme Verónica Auzias (assistantes au Service de Coopération et d'Action Culturelle de l'Ambassade de France). Enfin, un remerciement tout particulier revient à Émilie Dupuits pour sa participation à la phase de traduction de cet ouvrage ainsi qu'à M. Georges Lomné et M. Carlos Espinosa pour leur relecture avisée du manuscrit.

Préface de Madame María Fernanda Espinosa Garcés, Ministre Coordinatrice du Patrimoine

Nos luttes pour l'indépendance et la pensée française

On ne peut nier l'importance du rôle de la pensée française dans les événements qui ont émaillé l'indépendance de l'Équateur et de l'Amérique latine. L'Histoire nous enseigne que l'Empire espagnol commença de faire face à un vigoureux sentiment indépendantiste durant la seconde moitié du XVIIIe siècle, alors qu'il était en plein essor. Aussi, depuis la Péninsule, la monarchie prit-elle des mesures contre ceux qui prônaient l'insurrection du continent. En même temps, les autorités espagnoles procédèrent à une exploitation plus systématique et plus intense des colonies. Pratiquement en parallèle, la pensée française de l'époque se mit à enthousiasmer les Patriotes latino-américains. Les idées propres aux Lumières marquèrent ce processus et, tout particulièrement, la doctrine de la souveraineté du peuple opposée à celle du Roi.

Ce mouvement, si riche d'idées, de positions et d'arguments novateurs sur la vie et le monde, avait été propice à la Révolution française et le serait aux combats latino-américains pour l'indépendance. De fait, les révolutions d'indépendance américaines auraient été virtuellement impossibles sans l'apport de la pensée française. Nombre de dirigeants indépendantistes s'en étaient imprégnés par la lecture. On compta parmi eux de remarquables intellectuels comme Simón Rodríguez ou Andrés Bello mais aussi plusieurs de nos grands écrivains et publicistes, tels Eugenio Espejo et José Joaquín de Olmedo.

Grâce à cette influence intellectuelle, des dynamiques de longue durée se mirent également en marche. Des processus démarrèrent en Amérique latine, permettant d'intégrer progressivement les droits des personnes exclues, l'abolition de l'esclavage, les élections libres, les droits des femmes, l'éducation laïque et bien d'autres encore. Dans la foulée, les énergies se mobilisèrent rendant possibles les consensus sociaux, les luttes de dirigeants comme l'illustre Eloy Alfaro, dont nous commémorons cette année le centenaire du « Martyre Barbare », ainsi que les progrès d'une jeune démocratie qui, de nos jours, grâce également aux efforts de la « Révolution citoyenne », est devenue une réalité tangible.

L'objectif de notre gouvernement est de protéger le dissident et l'homme envisagé dans sa réalité concrète, car la démocratie suppose la reconnaissance du droit de vivre de manière différente et extraordinaire, dès lors que nous respecterons le droit des autres à faire de même. Notre ambition est donc de protéger le faible, l'exclu, celui qui est en minorité ou celui qui ne peut se défendre par lui-même. Ces droits sont fondamentaux pour permettre la vie en communauté et pour rendre possible un espoir concret, fait de rêves atteignables.

C'est la volonté du gouvernement de la « Révolution citoyenne ». Telle aurait été la volonté des Français des Lumières et de nos Patriotes indépendantistes. Telle est notre volonté à tous.

Préface de Monsieur Jean-Baptiste Main de Boissière, Ambassadeur de France

J'ai l'honneur de vous présenter les actes de la conférence pluridisciplinaire consacrée à « l'influence de la pensée française sur l'indépendance de l'Équateur ».

Ce colloque s'est tenu le 13 mars 2012, à l'Alliance française de Quito dans le cadre d'un cycle de "Plateformes d'échanges franco-équatoriens", à l'initiative de l'Ambassade de France afin de promouvoir un espace d'intégration, de dialogue et de rencontres entre universitaires, institutions publiques et représentants de la société civile de France et d'Équateur, sur des thématiques d'intérêt commun pour nos deux pays.

La coopération franco-équatorienne se renforce à travers ce type d'initiative. Aussi, je souhaite que les actes de ce colloque permettent non seulement de souligner le rôle, jusqu'alors peu connu, des échanges entre scientifiques français et équatoriens qui ont marqué l'évolution de l'histoire de l'Équateur, mais également d'impulser des synergies entre d'éminents scientifiques issus de différentes disciplines, tout en renforçant la coopération scientifique bilatérale, le dialogue interculturel et les liens entre nos deux pays.

Cette conférence a permis d'entamer une réflexion sur l'influence de la pensée française sur le processus d'indépendance de l'Équateur et cela dans les domaines de l'Histoire, de l'Archéologie, de la Philosophie et de la Culture. Après un certain nombre de rencontres et travaux consacrés à une réflexion critique sur des thèmes proches (notamment à l'occasion de

la table ronde de janvier 2009 consacrée à « L'influence des scientifiques français du siècle des Lumières français sur le processus d'indépendance de l'Amérique latine. La déclaration souveraine du 10 août 1809, à Quito », cette conférence s'est proposée de dresser un état des lieux de ces études et de susciter un échange entre responsables politiques, historiens, scientifiques et membres de la société civile équatorienne. Le fil rouge des contributions à ce colloque s'articula autour de l'expédition de la Condamine au XVIIIe et de l'impact de la pensée révolutionnaire française sur l'indépendance de l'Équateur, sous un angle dynamique et critique.

Par ailleurs, je souhaiterais remercier chaleureusement Madame María Fernanda Espinosa Garcés, Ministre Coordinatrice du Patrimoine, de nous avoir fait l'honneur de participer à ce colloque, qui a revêtu un intérêt tout particulier pour la coopération franco-équatorienne, et d'en préfacer les actes.

En outre, je tiens à remercier les chercheurs français et équatoriens de renom qui ont contribué au colloque et aux actes que nous publions à présent, notamment le Dr. Bernard Francou (représentant de l'Institut de Recherche pour le Développement, IRD), le Dr. Georges Lomné (historien, Directeur de l'Institut Français d'Études Andines, IFEA), le Dr. Carlos Espinosa (historien, Coordinateur de recherche à la FLACSO), Madame Elisa Sevilla (chercheur en histoire à la FLACSO), le Dr. Bernard Lavallé (Professeur émérite en histoire à La Sorbonne Nouvelle - Paris 3), le Dr. Juan Paz y Miño (historien, Chroniqueur de la Ville de Quito, professeur à la PUCE), le Dr. Francisco Valdez (archéologue, IRD Équateur) et le Dr. Stéphen Rostain (archéologue, représentant de l'IFEA Équateur). C'est pour moi un grand d'honneur de préfacer cet ouvrage et je me réjouis que les lecteurs puissent ainsi avoir la chance de se familiariser avec l'histoire complexe et passionnante du dialogue scientifique et politique entre la France et l'Équateur.

Je suis convaincu que le cadre multiculturel et international des actes de cette conférence contribuera à enrichir les débats et les échanges mutuels. Veuillez recevoir mes plus sincères remerciements pour votre intérêt. Je vous souhaite une très bonne lecture.

Présentation des auteurs

Dr. Bernard Francou

Docteur en Géomorphologie. Directeur de recherche à l'Institut de Recherche et de Développement (IRD, France). Représentant de l'IRD en Équateur (2007-2012) et en Bolivie (2012-2013). Il travaille sur la thématique de la glaciologie et géophysique de l'environnement au *Laboratoire des Transferts en Hydrologie et dans l'Environnement* (LTHE, Grenoble). Il a créé le Laboratoire Mixte International (LMI) *Great Ice* qui gère un observatoire de glaciers qui intègre la Bolivie, le Pérou, l'Équateur et la Colombie. Il est consultant pour le Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat (GIEC) des Nations-Unies.

Publications: *Journal of Geophysical Research*, *Geophysical Research Letters*, *The Cryosphere*, *Science*, *Quaternary Research*, *Nature*, etc. Publications pour le grand public : *Voyage sur les volcans d'Équateur* (avec Marcela García, Georges Naef, Genève, 2004); *Les Glaciers à l'épreuve du climat* (avec Christian Vincent, IRD Éditions et Belin, 2007) ; *Glaciers, forces et fragilités* (avec trois autres auteurs, Glénat, 2007).

Dr. Francisco Valdez

Docteur en Ethnologie préhistorique et Sociologie comparative. Archéologue. Avant d'être chercheur à l'IRD, il fut responsable de plusieurs projets archéologiques pour le Musée national de la Banque Centrale d'Équateur. Il

fut également professeur et coresponsable du Laboratoire d'Archéologie à la PUCE. Depuis 1990, il est chercheur à l'IRD (ex ORSTOM) et travaille en France et en Amérique latine (Mexique, Équateur). Actuellement, il est responsable de travaux archéologiques réalisés dans le cadre de l'Unité Mixte de Recherche « Patrimoines locaux », (UMR 208, CNRS-IRD), en Équateur.

Publications : “La Laguna de la Ciudad, le grenier de La Tolita” in *Les Nouvelles de l'Archéologie* (2008); “Uso social de la arqueología en el sitio Santa Ana” in *Encuentro de arqueólogos del Norte de Perú y Sur del Ecuador: memorias: relaciones interregionales y perspectivas de futuro*, Gouvernement Provincial de l'Azuay ; Université de Cuenca (2010).

Dr. Carlos Espinosa

Docteur en Histoire. Enseignant-chercheur et Coordinateur de la Recherche à la FLACSO-Équateur. Il a enseigné dans plusieurs universités prestigieuses à l'étranger (*Harvard University, Middlebury College, Suny-Albany*). Il donne des cours dans la cadre du doctorat en Histoire des Andes. Ses publications s'articulent autour de plusieurs thèmes : l'histoire andine coloniale et républicaine, l'histoire diplomatique des pays andins et les relations internationales contemporaines.

Dra. Elisa Sevilla

Docteur en Études Politiques (FLACSO Équateur, 2011). Elle mena des études de premier cycle en biotechnologie à l'université San Francisco de Quito, puis des études de deuxième cycle en Biologie Moléculaire et Cellulaire de parasites à l'université Pierre et Marie Curie – Paris VI. Elle obtint aussi un master en Études Latino-américaines à l'université Complutense de Madrid. Depuis 2011, elle est chercheuse associée à la FLACSO. Ses sujets d'intérêt tournent autour de l'histoire de la science en Équateur, en particulier sur la relation entre science et pouvoir, les réseaux scientifiques globaux, la science jésuite et la réception du darwinisme en Équateur. Elle mène aussi sa recherche sur les politiques scientifiques actuelles en ce qui concerne la biotechnologie.

Dr. Bernard Lavallé

Docteur en Histoire. Professeur émérite à La Sorbonne Nouvelle – Paris 3. Expert en Histoire et en historiographie coloniales d'Amérique latine. Il est Président du Comité ECOS-Nord de coopération scientifique et universitaire avec l'Amérique latine et membre du comité d'orientation et d'évaluation du programme PREFALC. Le Dr. Lavallé fut représenté à la conférence du 13 mars par Tamara Estupiñán Viteri, boursière de l'IFEA et membre associé de l'Académie Nationale d'Histoire (Équateur).

Publications: *Quito y la crisis de la alcabala 1580-1600* (1991), *Las promesas ambiguas, ensayos sobre criollismo en los Andes* (1993), *Al filo de la navaja: luchas y derivas caciquiles en Latacunga 1730-1790 Francisco Pizarro, conquistador de l'extrême* (2004), *Bartolomé de Las Casas entre la espada y la cruz* (2007), *Bartolomé de Las Casas entre la espada y la cruz* (2007), *Eldorados d'Amérique, mythes, mirages et réalités* (2011).

Dr. Georges Lomné

Docteur en Histoire. Maître de Conférences à l'Université Paris-Est, Marne-la-Vallée, où il a dirigé le Master de Science Politique (Institut Hannah Arendt) jusqu'en 2007. Spécialiste en histoire culturelle et politique des indépendances dans la région andine, il a exercé les fonctions de Directeur de l'Institut Français d'Études Andines (IFEA, UMIFRE 17, CNRS-MAE), à Lima (Pérou) jusqu'en 2012. Il a également été Professeur associé à l'Institut des Hautes Études pour l'Amérique latine (IHEAL, Paris III, Sorbonne-Nouvelle) et professeur invité au sein de plusieurs universités andines (PUCE Équateur, Université Nationale de Colombie, *Universidad del Valle* à Cali, Université Centrale du Venezuela, FLACSO-Équateur).

Publications: avec Germán Carrera Damas *et alia: Mitos políticos en las sociedades andinas: orígenes, invenciones, ficciones* (2006); avec Javier Fernández Sebastián *et alia: Diccionario político y social del mundo iberoamericano* (2009); compilation avec Annick Lempérière de: François-Xavier Guerra, *Figuras de la Modernidad. Hispanoamérica. Siglos XIX-XX* (2012).

Dr. Juan José Paz y Miño y Cepeda

Docteur en Histoire. Professeur à l'Université Pontificale Catholique de l'Équateur (PUCE). Entre 2008 et 2011, il fut Secrétaire du Comité Exécutif-Présidentiel du Bicentenaire. Depuis mai 2011, il est Chroniqueur de la Ville de Quito. Il est Membre de droit de l'Académie Nationale d'Histoire (Équateur). Membre correspondant de l'Académie Royale d'Histoire (Espagne). Vice-président de l'Association d'Historiens latino-américains et des Caraïbes (ADHILAC). Il est spécialisé en histoire économique de l'Équateur et de l'Amérique latine ainsi qu'en histoire générale de l'Équateur. Il a participé en tant qu'enseignant-chercheur et professeur invité à de nombreux travaux historiographiques publiés dans des livres et revues spécialisés. Il est éditorialiste au Journal *El Telégrafo* et publie dans *El Comercio*.

Publications : *Revolución Juliana. Nación, Ejército y bancocracia; Deuda Histórica e Historia Inmediata en América Latina ; Asamblea Constituyente y Economía ; Removiendo el presente. Latinoamericanismo e Historia en Ecuador.*

Dr. Stéphane Rostain

Docteur en Archéologie. Directeur de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) de France. Représentant de l'Institut Français d'Études Andines (IFEA) en Équateur. Président du troisième Congrès International d'Archéologie Amazonienne à Quito en 2013. Depuis 1977, il a participé à divers projets archéologiques en France, au Mexique, au Guatemala, au Brésil, en Guyane Française, au Suriname, la Caraïbe et l'Équateur. Il a travaillé sur l'archéologie de la vallée amazonienne de l'Upano en Équateur de 1995 à 2003.

Publications : *Archéologie* (1990), *Les champs surélevés amérindiens de la Guyane* (1991), *L'occupation amérindienne ancienne du littoral de la Guyane* (1994), *Archaeology of Aruba: the Tanki Flip site* (1997), *El Chagüite, Jalapa. El Período Formativo en el Oriente de Guatemala* (2000), *Precolombiana* (2005), *Islands in the rainforest. Landscape management in precolumbian Amazonia* (2012).

Introduction

Cet ouvrage propose une réflexion sur le dialogue scientifique et politique qu'ont noué l'Équateur et la France depuis l'époque de la première Mission Géodésique. Il rend compte d'une table ronde qui s'est déroulée le mardi 13 mars 2012, à l'auditorium de l'Alliance française de Quito, et a constitué la « deuxième plate-forme d'échanges franco-équatoriens » organisée par l'Ambassade de France en étroite collaboration avec le Ministère de Coordination du Patrimoine. Cet événement a réuni huit conférenciers, représentant chaque pays à part égale, et a compté avec la présence de l'ethno-historienne Tamara Estupiñán Viteri. Il a reçu l'appui du siège équatorien de la FLACSO, celui de l'Université Catholique Pontificale de l'Équateur (PUCE) et de l'Université de la Sorbonne (Paris-Cité), ainsi que celui de l'Institut Recherche pour le Développement (IRD, France) et de l'Institut Français d'Études Andines (IFEA, UMIFRE 17, CNRS-MAE)¹.

En 1919, Carlos Alberto Flores s'exclama : « France ! N'est-ce point chanter un hymne à la liberté et réciter un poème à la démocratie que de prononcer ce nom ? »². Le poète entérinait le message proclamé en 1909, à l'occasion du Centenaire de l'Indépendance, d'une « République française » qualifiée « d'*emporium* de la civilisation, des sciences et des arts »³. En Équateur, maints hérauts ont rendu hommage à la « chère Lutèce »

1 Un compte-rendu de cette table ronde a été publié dans le *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 41 (1), Lima, 2012, pages 155-158.

2 *El Comercio* (1919) "14 de Julio", 14 juillet 1919

3 *El Tiempo*, (1909) "14 de Julio", 14 juillet 1909

de Ruben Darío et à la « France immortelle ». L'essayiste et diplomate Marcos B. Espinel écrivait même que « la France est la personnalité la plus remarquable de l'Histoire après la Grèce et Rome »⁴. Aussi, de part et d'autre de l'Atlantique, pensa-t-on les relations entre les deux pays à l'aune de « l'influence » bénéfique d'un foyer de lumière rayonnant sur une lointaine périphérie. Ce paradigme d'interprétation traduit un *a priori* eurocentriste auquel nous ne pouvons adhérer. De même, nous savons les limites de son substitut, le paradigme du « modèle », qui a mis en valeur - *a contrario* - la capacité d'appropriation et de ré-invention politique et culturelle à partir de normes importées d'Europe ou des États-Unis⁵. En rupture avec ces schémas, nous proposons dans cet ouvrage une analyse des conditions propres à l'échange de référents scientifiques et politiques entre la France et l'Équateur, dans le cadre de la plus récente histoire des transferts culturels⁶. Aussi, conviendra-t-il de souligner le dialogue que les Académiciens de la Mission Géodésique ont noué avec les Jésuites et les membres éclairés de l'élite créole. Sous cet angle, les Lumières françaises et les Lumières quiténiennes se sont bien découvertes mutuellement. De même, la Constitution de 1812 apparaît redevable de la cristallisation à Quito de la modernité euro-américaine⁷ plutôt que d'une idéologie importée. Dans cette perspective, il était souhaitable de mener une réflexion sans exclusif disciplinaire. C'est ce que soulignent avec beaucoup de justesse les allocutions de la Ministre Coordinatrice du Patrimoine, Mme María Fernanda Espinosa Garcés, et de l'Ambassadeur de France en Équateur, M. Jean-Baptiste Main de Boissière.

Le glaciologue français Bernard Francou, Directeur de recherche à l'IRD et actuel représentant de cette institution en Bolivie, consacre le premier texte de l'ouvrage au succès métrologique de la Mission Géodé-

4 *El Día* (1944). "Elogio a Francia", 14 juillet 1944

5 Cf. Lempérière A., Lomné G., Martínez F. et D. Rolland (ed.) (1998) *L'Amérique Latine et les modèles européens*. Paris : éditions l'Harmattan

6 Compagnon O. (2012). « L'Euro-Amérique en question. Penser les échanges culturels entre l'Europe et l'Amérique latine ». Dans *Penser l'histoire de l'Amérique latine*. Hommage à François-Xavier Guerra. Lempérière A. (comp.) : 289-363. Paris : Publications de la Sorbonne

7 Cf. Guerra F. X. (2012). *Figuras de la Modernidad. Hispanoamérica. Siglos XIX-XX*, textes réunis par Annick Lempérière et Georges Lomné : 289-419. Bogotá : Externado de Colombia et Taurus

sique française (1736-1742) et à d'autres avancées scientifiques majeures : découverte du caoutchouc, de la quinquina et du platine. Si cette expédition a fourni des arguments décisifs pour l'établissement ultérieur du système métrique en France, elle a donc également permis aux élites de Quito de prendre conscience des richesses de leur environnement naturel. L'archéologue équatorien Francisco Valdez, également chercheur à l'IRD, développe ensuite la question des "premier relevés archéologiques scientifiques en Équateur", redevables à la Mission Géodésique. Ce sont en effet Charles-Marie de La Condamine et Pierre Bouguer qui utilisèrent pour la première fois des instruments de précision afin de mesurer des monuments préhispaniques, en l'occurrence ceux de San Agustín del Callo et d'Inga-pirca. En fin de compte, ces deux chapitres montrent l'importance qu'a pu jouer la France dans la naissance, chez les Quiténiens, d'un intérêt pour la nature américaine et le passé précolombien. Autant d'arguments qui serviraient à revendiquer leur singularité face à la mère patrie espagnole.

Le texte suivant a été rédigé conjointement par l'historien équatorien Carlos Espinosa, professeur et Coordinateur de la Recherche à la FLACSO, Équateur, et par Elisa Sevilla, chercheuse au sein de cette institution. Il est consacré au « dialogue scientifique tripartite » qui eut lieu entre les Académiciens français, les érudits jésuites de l'Audience royale et les Créoles éclairés de Quito. Les auteurs montrent qu'un petit groupe de Créoles reconnut l'autorité de la science des Lumières et commença à douter de la légitimité de l'ordre social et politique de la Colonie parce qu'il véhiculait des notions cosmologiques erronées. En sens inverse, il nous faut prendre acte de l'apport très notable de la cartographie jésuite à la Mission Géodésique. Le texte qui suit est de la plume de Bernard Lavallé, professeur émérite à la Sorbonne : « Les Lumières françaises et le XVIIIe siècle quiténien : une découverte réciproque ». Après avoir souligné la présence sans conteste de nombreux auteurs français sur les rayons des bibliothèques quiténiennes, Bernard Lavallé remarque l'écart existant entre les possibilités que pouvaient offrir une information théorique ainsi mise à disposition et la prudence que montraient les élites quant à ses applications concrètes. À la différence des Jésuites, Eugenio Espejo en tira profit pour dénoncer les travers de la société de son temps. Si beaucoup se sont plu à souligner une

émulation suscitée par les Lumières françaises, Bernard Lavallé souhaite mettre en relief -en vis-à-vis- la façon dont les observations de terrain et le dialogue avec les scientifiques quiténiens ont constitué un apport non négligeable au renouveau des connaissances françaises sur un monde que l'on ne connaissait, jusqu'alors, qu'à travers des récits de voyage.

Georges Lomné, maître de conférences à l'Université de Paris-Est, Marne-la-Vallée, aborde ensuite le postulat traditionnel de la filiation entre les Philosophes français et l'esprit d'indépendance des Créoles. Ne convient-il pas de considérer dans la genèse du républicanisme des Quiténiens un au-delà des Lumières, à savoir le rôle d'un « moule classique », qui permit de communier par un autre biais avec la France, cette « Rome renouvelée » selon le mot de José Mejía Lequerica ? Dans cette perspective, l'auteur souhaite d'abord clarifier les raisons qui conduisirent l'historiographie équatorienne à confondre les concepts d'*Ilustración* (l'esprit éclairé, ou les « Lumières tamisées »), avec ceux de *Luces* (les Lumières radicales) et de Néoclassicisme. Il s'interroge ensuite, de façon plus concrète, sur ce qu'a pu signifier à Quito le renouveau de l'éloquence et de l'enseignement du latin, durant le dernier quart du XVIIIème siècle. Il examine finalement comment le « temple de Minerve » a pu susciter l'édification de celui de l'amitié républicaine. Juan Paz y Miño Cepeda, Chroniqueur de la Ville de Quito et numéraire de l'Académie Nationale d'Histoire de l'Équateur, traite ensuite de : « La Constitution Quiténienne de 1812 et les idées politiques françaises ». L'auteur affirme sans détours qu'une attitude nettement « anti-française » régnait aux débuts de l'épisode des Juntas qui caractérisa les révolutions d'indépendance. La proclamation du 10 août 1809 refléta pleinement cette attitude. Cependant, en 1812, un changement se fit notable : alors que le refus à l'égard de l'envahisseur français demeurait intact, Quito adopterait une première Constitution (le 15 février) dont la partie organique rendrait tribut à la division des Pouvoirs de Montesquieu. Ainsi, les chapitres rédigés par Georges Lomné et Juan Paz y Miño montrent-ils bien l'absence d'une relation causale entre la Révolution française et la Révolution de Quito et indiquent-ils les nuances qu'il convient d'adopter à propos d'une filiation directe entre les Lumières françaises et le républicanisme équatorien.

L'archéologue français Stéphane Rostain (Directeur de recherche au CNRS et représentant de l'IFEA à Quito) conclut les débats avec un texte intitulé « Les noces de jequitibá entre l'archéologie française et l'Équateur ». Il y montre qu'à l'image des autres pays latino-américains, l'archéologie nationale équatorienne s'est nourrie de modèles étrangers depuis un siècle. Un bilan des apports français à la connaissance des sociétés précolombiennes de l'Équateur est ensuite proposé. Le legs de Paul Rivet est mis en valeur avant l'évoquer des programmes plus récents comme la mission « Manabí-Centre » ou les missions actuelles en Haute-Amazone.

En résumé, les essais proposés dans cet ouvrage collectif vont à l'encontre d'une série de lieux communs concernant la Mission Géodésique et l'impact des Lumières françaises sur l'Indépendance. Qu'il soit clair, cependant, que l'apport de la Mission Géodésique à la science moderne et à la constitution d'une conscience créole éclairée sont ici réaffirmés. Il en est de même pour la circulation des Lumières françaises à Quito ou dans d'autres possessions espagnoles d'Amérique. Mais c'est précisément à ce titre qu'il est regrettable à nos yeux que l'historiographie actuelle empêche de considérer ces phénomènes sous toutes leurs facettes. L'histoire des sciences a établi de nos jours un lien entre Science et Empire qui interdit de continuer à considérer les expéditions scientifiques comme autant d'entreprises immaculées au service du grand récit du Progrès. Par ailleurs, l'histoire coloniale récente a réévalué le rôle des Jésuites dans la formation de la modernité en Amérique. Ceci nous oblige à reconsidérer leur tradition scientifique et son apport à la science moderne.

Bien que l'interprétation historique qu'il propose se situe en partie hors des chemins battus, ce livre permettra de souligner, une fois encore, l'ancienneté des liens scientifiques que l'Équateur a noués avec la France. Mais il convient d'affirmer avec force qu'à la fin du XVIII^{ème} siècle, chacun des deux pays a permis à l'autre de renouveler sa vision du monde. Par la suite, l'un et l'autre entreraient de concert dans l'ère républicaine, se consolideraient comme nations, et développeraient une amitié jamais démentie.

Carlos Espinosa et Georges Lomné

La première mission géodésique française au Pérou et la détermination de la forme de la Terre (1735-1744)

Bernard Francou*

Depuis l'antiquité grecque, on sait que la Terre est un sphéroïde. Erathostène (284-192 Av. J.C.) a, le premier, donné une estimation très proche de sa circonférence réelle (environ 40 000 km) grâce à son ingénieuse mesure réalisée en Égypte entre Syène (Assouan) et Alexandrie. Celle-ci repose sur la différence d'inclinaison du soleil sur le sol au solstice d'été entre ces deux villes alignées nord-sud, la distance les séparant étant estimée sur le terrain en stades en faisant appel à un bématisse qui se basa sur le nombre de jours de marche en dromadaire nécessaire pour rallier les deux villes ; exercice de haute voltige quand on sait que les deux localités sont distantes de près de 800 kms et qu'il n'y a aucune raison que ce type de quadrupède se dirige en ligne droite ! L'utilisation de la théorie géométrique (angles alternes-internes égaux) permit cet exploit. Toutefois, la Terre est encore considérée à l'aube du XVIIe siècle comme une sphère parfaite. Créature de Dieu, il ne pouvait en être autrement.

La controverse des théoriciens et les doutes sur les mesures

Newton (1642-1727) n'est pas le premier à avoir pressenti que la Terre était en fait un ellipsoïde aplati aux pôles. Huygens (1629-1695), un peu avant, théorise les effets de la force centrifuge provoquée par la rotation de la Terre autour de son axe polaire et calcule le « renflement équatorial » et

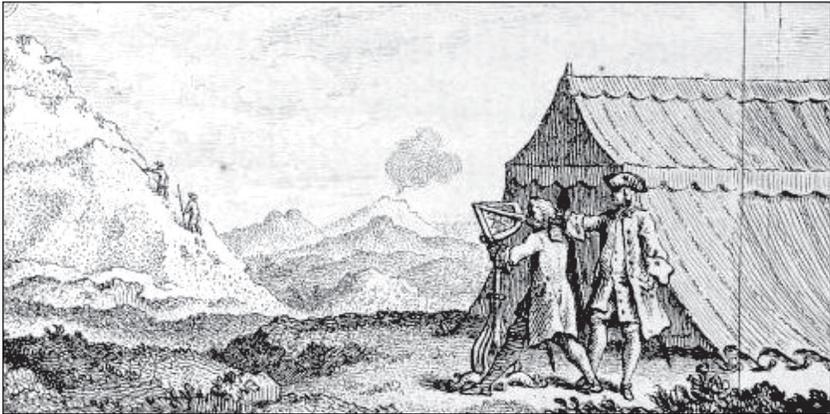
* Directeur de recherche à l'IRD – La Paz, Bolivie.

l'aplatissement polaire qui en découle. Cassini (1625-1712) observe au télescope, perfectionné depuis peu par Galilée, la forme aplatie aux pôles de Jupiter, planète qui tourne en un peu moins de 10 heures sur elle-même, tandis que Hooke (1635-1703), le principal concurrent de Newton, suppose que, par effet de leur rotation, toutes les planètes sont plus ou moins aplaties en leurs pôles, et que par conséquent la gravité est plus faible à l'équateur qu'aux pôles. Le Français Richer (1630-1696) est le premier à montrer en 1673 qu'à Cayenne le pendule oscille plus lentement qu'à Paris (environ deux minutes de retard par jour), ce qui tend à prouver que la force de gravité y est plus faible, et donc que ce lieu proche de l'équateur est plus éloigné du centre de la Terre que la capitale française. En effet, la période du pendule est liée à la pesanteur par $2\pi(\ell/g)^{1/2}$, ℓ étant la longueur du pendule et g la force de gravité. Newton tient compte de ce fait d'observation, mais son principal mérite est d'avoir calculé l'aplatissement polaire de la Terre en utilisant sa théorie de la gravitation universelle –où l'attraction des corps célestes est proportionnelle à leur masse et inversement proportionnelle au carré de la distance qui les sépare. Pour une Terre considérée comme un fluide en équilibre à l'origine, il calcule dans ces *Principia Mathematica* (1687), un aplatissement polaire α de $1/230$ ($\alpha = (a-b)/a$, où a est le rayon équatorial (le plus grand) et b le rayon polaire, le plus court. Mais les Français, autour de l'Académie des sciences de Paris, doutent de ces résultats et veulent les mettre à l'épreuve en mesurant le méridien sous deux latitudes éloignées. C'est à ce prix qu'ils valideront ou non la figure de la Terre proposée par Newton. Cette validation est d'autant plus nécessaire que beaucoup de savants de l'époque, suivant Descartes, se rangent à l'idée que la Terre est oblongue, c'est-à-dire plutôt allongée selon son axe polaire. A cette hypothèse, qui n'est pourtant pas fondée sur une théorie aussi élaborée que celle de Newton, les mesures effectuées le long de la Méridienne française entre Dunkerque et Collioure par J.D.Cassini entre 1700 et 1718 semblent offrir un support expérimental : elles montrent en effet que l'arc du degré de méridien se raccourcit dès lors que l'on se dirige vers le nord. Dans l'hypothèse d'un ellipsoïde aplati au pôle, il faudrait au contraire que l'arc de méridien fût plus long en direction du pôle que de l'équateur.

Les mesures de l'arc du méridien sous diverses latitudes

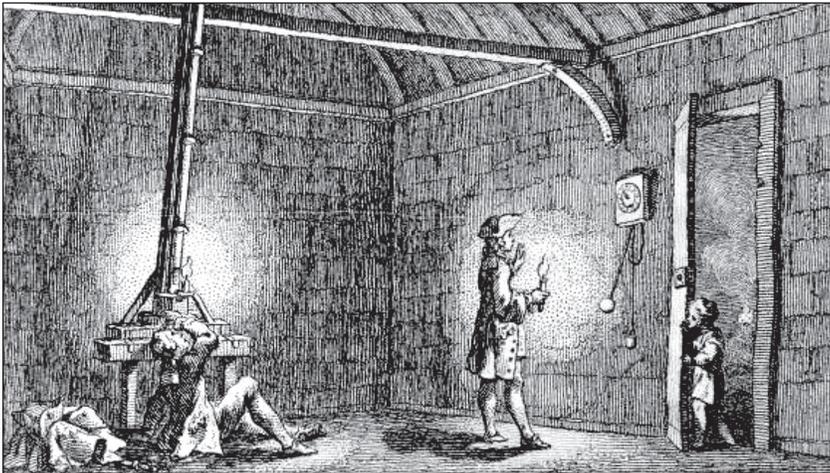
Le débat entre les Newtoniens et Cartésiens semble avoir passionné les cercles scientifiques européens lors des premières décennies du XVIII^{ème} siècle, il devient même une affaire d'État entre la France et l'Angleterre, aussi l'Académie de Paris, sur ordre du Roi, décide-t-elle, à grands frais, d'envoyer deux expéditions, l'une au Pérou en 1735 sur l'équateur, et l'autre en Laponie en 1736 sous le 66° nord. La première est composée de jeunes et brillants Académiciens comme Godin (1704-1760), chef d'expédition, Bouguer (1698-1758) et La Condamine (1701-1774), la seconde de savants non moins prestigieux, comme Maupertuis (1698-1759), chef d'expédition, de Clairaut (1713-1765), du Suédois Celsius (1701-1744), l'inventeur de l'échelle graduée des thermomètres qui porte son nom, et de quelques autres célébrités. Ces deux expéditions ont pour mission de mesurer l'arc formé par un degré de méridien à quelques 66 degrés de latitude de différence. La comparaison avec la Méridienne française sera alors sans appel. Ces mesures sont rendues possibles par les progrès accomplis par la géodésie par triangulation, une technique mise au point en 1533 par le Hollandais Frisius (1508-1555) et qui tire avantage d'instruments toujours plus perfectionnés appartenant à la famille des quarts de cercle. Il faut en effet être capable d'une précision d'une centaine de mètres sur une distance mesurée de l'ordre 110 km pour arriver à un résultat indiscutable, sans parler des mesures astronomiques faites avec un quadrant, instrument proche du sextant, qui sont nécessaires pour déterminer avec précision la latitude des lieux et donc délimiter les degrés dont on veut mesurer l'arc.

Illustration 1
L'utilisation du quart de cercle pour mesurer les angles



Source : La Condamine, 1751

Illustration 2
La mesure astronomique, lunette et pendule



Source : La Condamine, 1751

L'expédition de Laponie travaille assez facilement entre Kittis et Torneå, en plaine et sur des lacs gelés en hiver, sur près 55 000 toises (environ 100 km), en prenant une longueur de méridien assez courte puisqu'elle n'atteint pas tout à fait le degré ; par ailleurs, elle ne mesure qu'une base (de 7 406,86 toises), et omet de mesurer une base dite « de vérification », à l'autre bout de la chaîne de triangles, ce qui lui sera reproché plus tard. Elle rapporte ses résultats dès l'année suivante, en 1737, donnant pour le degré à 66° de latitude nord la longueur de 57 438 toises (soit 111,948 km), c'est-à-dire un segment plus grand que celui mesuré en France sous 48° de latitude entre Paris et Amiens par l'Abbé Picard en 1669-70 (57 030 toises soit 111,153 km). Ceci atteste que la Terre est bien aplatie aux pôles et cet aplatissement est doté d'une valeur de 1/178, soit un peu plus grande que celle calculée par Newton tout en restant compatible avec elle.

Ce résultat sonne la défaite des Cartésiens et de Cassini, lequel doit « revoir sa copie » et envisager de remesurer la Méridienne française. Il voit en revanche triompher les Newtoniens et l'un des plus enthousiastes d'entre eux, Voltaire, écrit à cette occasion, non sans une certaine perfidie : « Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennuis, ce que Newton connut sans sortir de chez lui ».

L'échec apparent de l'expédition sous l'équateur, compensé par la qualité des mesures

Cette nouvelle est un coup rude pour les « Péruviens », qui en sont encore à mesurer leur base de Yarouqui, dans la lointaine banlieue nord de Quito ! Il fallait soit abandonner la partie, se résignant à reconnaître qu'elle était jouée, soit continuer de plus belle en redoublant d'efforts pour arriver au résultat le plus précis qui soit, sur un terrain infiniment plus compliqué et hasardeux que le Massif Central ou les plaines laponnes. Leur génie est d'avoir décidé de continuer alors que d'autres auraient pris le chemin du retour !

L'histoire de cette mesure des trois premiers méridiens à partir de l'équateur est connue, il s'agit d'une des épopées les plus remarquables ac-

complies à des fins scientifiques sur la terre ferme au cours de l'Histoire. En plus des trois Académiciens cités, on y trouve le futur Académicien Jussieu, un horloger (Hugot), un aide-géographe (Couplet), un chirurgien (Seniergues), un ingénieur (Verguin), et deux assistants (Morainville et Godin des Odonais). Il n'est pas impossible que le choix du Pérou, colonie espagnole, ait été en partie dicté par les visées « géostratégiques » de la Couronne de France, en tous cas l'escorte de deux officiers espagnols imposée par l'Espagne, Juan (1713-1773) et Ulloa (1716-1795) n'est sans doute pas complètement désintéressée !

Si l'on en reste aux aspects techniques, tout commence par l'arpentage de la base de Yarouqui, l'endroit à peu près plat situé au plus près de la ligne équatoriale. Ils choisissent de mesurer un segment de plus de 12.200 m, en utilisant des perches. Il fallait être très précis, à une fraction de mètre près, car tout le reste en dépendait. Pour cela deux équipes évoluent en sens contraire, se croisent et comparent les résultats en aveugle. "Nous employâmes vingt-six journées d'un travail pénible", commente La Condamine. Ensuite, à partir de 1737, ils commencent à construire leurs triangles. Pour mesurer loin, il faut être haut, ce que la configuration du terrain permet. Mais aller haut ne va pas de soi, car cela implique dans les Andes un travail à plus de 3880 m (quatorze stations dépassent cette altitude), et parfois au-dessus de 4000 m (quatre stations sont dans ce cas). Le vent et la neige, ainsi que le brouillard seront longtemps leurs compagnons de route. Le positionnement avec le quart de cercle (l'instrument utilisé pour mesurer les angles) sur une station se fait sur de nombreuses journées, voire sur plusieurs semaines (trois semaines tout près du sommet du Pichincha, à 4.700 m l'altitude !), car outre la nébulosité, très présente, qui rend précaire la visée, il faut aussi se méfier des sautes de température qui dilatent les instruments ou font « danser » l'atmosphère quand l'air est chaud, rendant la cible d'en face mobile et insaisissable. Ce signal est en général une pyramide en bois à quatre arêtes revêtue d'une toile blanche pour être visible et amarrée par des cordes et des piquets. Souvent, les habitants des lieux trouvant les matériaux de ces signaux à leur goût, les démontent subrepticement sous l'œil dépité des topographes rivés à leur instrument qui n'en peuvent mais ! La Condamine dans son *Journal du voyage* (1751) manque

singulièrement d'humour (et d'humanité) quand il évoque :

Ces pâtres indiens, que la figure distingue à peine de la brute, des Métis, espèce d'hommes qui n'a que les vices des nations dont elle est le mélange, qui s'emparait furtivement des cordes, des piquets, etc., dont le transport dans des lieux écartés avait coûté beaucoup de temps & de peine ; et pour le plus vil intérêt nous causaient un très-grand préjudice. Il se passait quelque fois des huit, des quinze jours, avant qu'on pût réparer le dommage : il nous fallait ensuite attendre des semaines entières dans la neige & dans les frimats, un autre moment favorable pour nos opérations.

Dégoûtés, ils finirent d'ailleurs par prendre comme signaux leurs propres tentes. Sur ces stations, on réalise une visée verticale pour mesurer l'angle sur le plan horizontal, et l'on fait une visée horizontale pour prendre l'angle formé entre le signal et un autre signal visible au loin. Signe de l'extrême méticulosité de ces scientifiques, ils auraient pu déduire le troisième angle du triangle de la somme des deux autres (la somme d'un triangle plan vaut 180°), mais ils décidèrent de mesurer l'angle restant, conscients que la rotondité de la Terre pouvait entraîner une différence infime dont il fallait bien tenir compte.

Non seulement, nous n'avons jamais cru devoir conclure le troisième angle d'un triangle en observant les deux premiers ; nous avons toujours observé actuellement les trois angles ; deux angles au moins ont toujours outre cela été mesurés par le moyen de deux différents quarts de cercle, & il y en a eu un très-souvent mesuré par trois quarts de cercle ; & cela toujours avec le concours d'un grand nombre d'Observateurs (Bouguer, 1748).

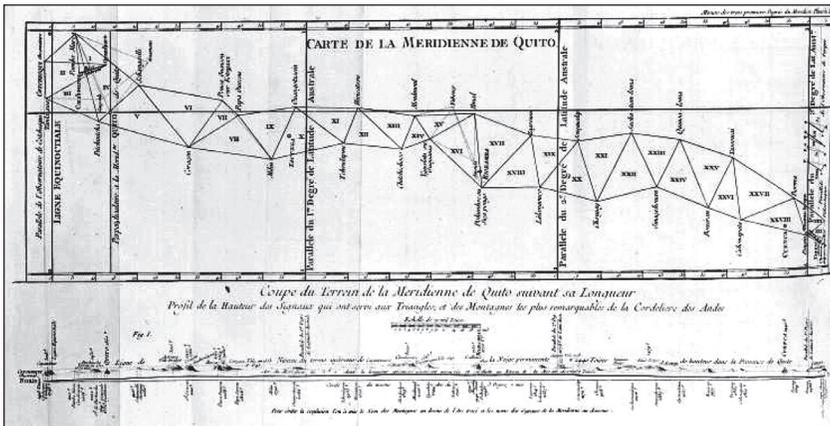
En 1738, le baromètre pose un problème à cause de la dispersion des résultats qu'il donne sur l'altitude d'un lieu. Ils doivent donc le calibrer, et pour trouver une relation empirique entre l'altitude et le mercure, ils n'hésitent pas à escalader le Corazón (4.816 m, altitude mesurée par eux) :

Le vingt juillet, nous allâmes réaliser l'expérience du baromètre (...) sur le pic même du Corazón dont la pointe est toujours couverte de neige et

dépasse de 40 toises la limite au-dessus de laquelle la neige ne fond jamais (...). Personne n'a vu le baromètre si bas dans l'air libre, & vraisemblablement personne n'a monté une plus grande hauteur (...) (La Condamine, 1751).

Le glaciologie d'aujourd'hui apprend ainsi au passage que la limite des neiges permanentes était à l'époque 300 m environ plus basse qu'elle ne l'est actuellement, ce que confirment d'autres sources. Au total, ils vont assembler une trentaine de triangles entre Yarouqui et Tarqui. A Tarqui, au sud de Cuenca, ils sont environ à 340 km à vol d'oiseau de Yarouqui. Là, ils arpentent une autre base, dite « de vérification », selon la même technique qu'à Yarouqui, qui a une longueur de 10 218 m. Si l'assemblage des triangles est correct, la longueur de cette base obtenue par le calcul doit être la même que celle que l'on mesure directement. Ils seront satisfaits de trouver une différence d'un mètre ! En août 1739, les mesures géodésiques sont terminées.

Illustration 3
Les triangles de la Méridienne de Quito



Source : La Condamine, 1751

Malheureusement, comme on l'imagine, ces triangles sont tous les uns par rapport aux autres, assemblés de guingois car aucun n'est plan, aussi convient-il de les remettre à l'horizontale par le calcul pour éviter les distorsions. Ensuite, par projection de deux points du système sur la partie du méridien qu'on veut mesurer, on obtient un arc dont il est possible de calculer la longueur. Une fois ce travail fait, tout doit être ramené par le calcul au niveau de la mer, car un arc mesuré vers 3 600 m d'altitude n'a pas la même valeur qu'à 0 m!

Mais comment positionner les degrés du méridien le long de la méridienne ? C'est là que l'astronomie entre en scène. Pour connaître la latitude, il faut mesurer la distance zénithale des mêmes étoiles. A partir de Yarouqui et de Tarqui, ils fixent donc ϵ , une étoile de la constellation d'Orion, dont ils mesurent l'angle. Ils ont choisi ainsi de mesurer trois degrés à partir de l'équateur vers le sud pour augmenter la précision, alors qu'ils auraient pu se contenter d'un seul, comme Maupertuis en Laponie. Comble de raffinement, pour faire cette mesure, ils pointent l'étoile ensemble au même moment, l'un de Yarouqui, l'autre de Tarqui, pour éviter de possibles erreurs d'origine inconnue qu'aurait pu provoquer le décalage dans le temps. Et ils firent cela la nuit plusieurs semaines de suite sans, bien entendu, pouvoir communiquer entre eux. En 1743, ils terminent les observations astronomiques, qui leur prirent au total pas moins de trois ans.

Compte tenu des difficultés de toutes sortes et des exigences qu'ils s'imposèrent, on comprend pourquoi ils eurent à passer plus de six ans pour venir à bout de la Méridienne de Quito, soit de septembre 1736 à mars 1743. Non contents d'affronter un terrain hostile, ils accrurent leur inconfort et le caractère pénible du travail par des mésententes entre eux. Godin fit bande à part au bout d'un certain temps, souvent du côté des Espagnols, et même La Condamine et Bouguer finirent par se brouiller et n'échanger aucune information sur la fin. De retour à Paris, ce fut entre eux une haine tenace qui ne cessa qu'avec la mort de Bouguer en 1758. Malgré tout, les valeurs trouvées par chacune des équipes se tiennent dans un mouchoir de poche : sur ces 3° de latitude, soit sur près de 330 km de méridien, les officiers espagnols trouvèrent pour le degré (en 1748) 56 768 toises, Bouguer (en 1749), 56 763 toises et La Condamine (1751) 56 768 toises.

Il faudra attendre 1924 pour que l'Association internationale de géodésie attribue au degré de méridien sous l'équateur 110 576 m soit, converti en toises de l'époque, 56 733 toises. Si l'on compare cette mesure avec la plus proche (celle trouvée par Bouguer), on calcule une erreur de trente toises, soit de 58,5 m. L'erreur est donc infime, de l'ordre de 0,05% !

Ainsi l'aventure se termine par un résultat excellent, malgré les conditions hostiles du terrain, la faible coopération des populations locales, natifs et créoles, le quasi abandon des autorités françaises qui les laissent sans argent, les ennuis judiciaires à répétition avec les autorités locales, l'esprit de chicane et de mesquinerie qui s'est développé entre les équipes sur le terrain. Mais le coût humain est exorbitant : Bouguer revient malade, La Condamine presque sourd et perclus de rhumatismes, Jussieu précocement sénile, en ayant perdu tout son matériel d'observation à Lima (un grand herbier, entre autre), Couplet meurt de fièvre, Seniergues est assassiné par un amant jaloux à Cuenca, Hugot meurt accidentellement en tombant du clocher dont il réparait l'horloge, Morainville aurait disparu en forêt. Quant à Godin des Odonais, il rejoint Cayenne en descendant « la rivière des Amazones », suivant le chemin de retour de La Condamine ; ayant dû laisser son épouse Isabel, enceinte, à Riobamba, sa ville d'origine, il lui fait savoir à distance depuis Cayenne qu'elle peut descendre à son tour le rejoindre. Il finit par la retrouver ...vingt ans après l'avoir quittée, au terme d'une descente dramatique du fleuve au cours de laquelle elle perd, après un naufrage sur le Bobonaza (affluent de l'Amazone en territoire équatorien actuel), ses deux frères, son neveu et la plupart de ses serviteurs, puis est sauvée de justesse par deux Indiens après une errance, seule, d'une vingtaine de jours en forêt. Louis Godin est banni de l'Académie pour avoir pris des libertés avec l'usage des fonds de l'expédition, il devra rester en Espagne. Toute la gloire de cette épopée revient finalement à La Condamine en France, tandis que les officiers espagnols s'en tirent pas mal non plus, une fois de retour dans leur pays.

Rentrée en 1744, soit sept ans après Maupertuis, l'expédition du Pérou donne donc un degré de méridien de 110,613 km, soit 1% plus court sous l'équateur qu'en Laponie. Toutefois, la précision obtenue par l'équipe franco-espagnole est nettement plus élevée que celle obtenue en Laponie.

Maupertuis a fait une erreur de 200 toises (390 m), sans doute à cause de ses visées astronomiques erronées, mais par chance, cette erreur va dans le bon sens (celui d'un degré de méridien plus long à proximité du pôle), sans quoi, elles auraient confirmé les résultats de Cassini ! En France, la Méridienne sera corrigée en novembre 1798 par Delambre et Méchain, en pleine Révolution, ce qui permettra au Directoire, en juin 1799, de proclamer le mètre comme étalon de mesure universelle. Le nouvel étalon vaut $1/10\,000\,000$ de la distance entre le pôle et l'équateur, soit le quart du méridien. L'expédition du Pérou a donc contribué directement à ce résultat, et ce malgré elle, car La Condamine milita jusqu'à sa mort en 1774 pour que l'étalon universel fût la longueur du pendule battant la seconde sous l'équateur ! Ces résultats valident ceux de Newton, avec un aplatissement mesuré de $1/200$ contre $1/230$ calculé. Mais on est encore loin de l'aplatissement connu actuellement, bien plus faible ($1/298$). Le débat n'est donc pas clos.

Dénouement : quand a-t-on connu la véritable figure de la Terre ?

En effet, on se rend compte rapidement qu'entre la théorie et les mesures obtenues sur le terrain –géodésie et pesanteur–, les valeurs d'aplatissement sont loin de correspondre ! Les nouvelles mesures géodésiques en France, leur multiplication sous d'autres latitudes, la correction des valeurs de Maupertuis, les mesures gravimétriques faites au pendule sous diverses latitudes, améliorent les estimations d'aplatissement. Laplace (1749-1827), l'auteur du *Traité de mécanique céleste*, croit être proche de la solution quand, comparant les mesures géodésiques et pendulaires, qui sont cohérentes entre elles, il annonce en 1825 un aplatissement de $1/310$.

Mais au cours du XIXe siècle, la figure de la Terre évolue encore. D'abord on ne considère plus notre planète comme un fluide homogène en équilibre, comme le faisait Newton, mais comme une masse solide dotée d'une certaine viscosité et d'une densité qui augmente en son centre, ce qui est cohérent avec le comportement des roches en profondeur à mesure que la pression et la température augmentent, avec toutefois des

irrégularités dues à l'inégale répartition des masses et aux mouvements de matière sous les continents et les océans, entre la lithosphère et le manteau. Puis, on en vient à distinguer plusieurs « formes de la Terre » : une enveloppe régulière et lisse qui est *l'ellipsoïde de révolution* dont les paramètres (aplatissement et rayon équatorial) sont déterminés à partir des mesures d'arcs de méridien pour s'approcher au plus près de la surface réelle (c'est la valeur que donnent nos GPS actuels) ; et un *géοïde*, qui est la surface équipotentielle coïncidant avec le niveau moyen des océans, prolongé sous les continents, qui donne, lui, une Terre à la surface irrégulière (c'est l'altitude au-dessus ou en dessous du niveau de la mer que donnent les cartes). En effet, la Terre n'est pas homogène, les hétérogénéités de masses internes, comme celles associées à la tectonique des plaques, perturbent la direction de la pesanteur qui s'écarte de la normale à l'ellipsoïde. De nos jours, les satellites gravimétriques nous envoient l'image d'une Terre « cabossée », « patatoïde », avec des creux et des bosses. Notons que Bouguer avait déjà montré sur le terrain des Andes qu'une grande montagne comme le volcan Chimborazo déviait, par sa masse, le pendule, un cas d'anomalie gravimétrique qu'il va théoriser et qui permettra à son nom d'apparaître dans tous les manuels de géophysique.

Conclusion

La première mission géodésique à l'équateur fut, d'un point de vue scientifique, un grand succès de métrologie : les précisions atteintes sont étonnantes compte tenu des moyens de l'époque. Ce succès s'accompagne de découvertes importantes au contact des cultures amérindiennes comme celle du caoutchouc, de la quinine (à partir du quinquina), ou du platine. Le travail géodésique améliore de façon considérable la cartographie de ce territoire andin qui appartient aujourd'hui à l'Équateur et de celle du cours de l'Amazone, grâce à La Condamine qui multiplie les mesures astronomiques en descendant le fleuve en radeau. En revanche, pour la forme de la Terre, la contribution fut moins décisive, car l'aplatissement polaire avait été prouvé –avec, certes, des mesures imparfaites– avant le

retour de Bouguer et de La Condamine à Paris. Mais on ne doit pas rester, comme eurent tendance à le faire leurs contemporains (Voltaire par exemple), sur un constat d'échec ; il faut au contraire mettre en avant la qualité exceptionnelle (et exemplaire encore de nos jours) des mesures et des observations réalisées par ces scientifiques. Ils ont ouvert également la voie à d'autres brillants voyageurs, comme Humboldt et Bonpland, qui arriveront cinquante ans plus tard pour écrire un autre chapitre dans la découverte de ces terres équatoriales.

Bibliographie

- Bouguer, P. (1748). *Relation abrégée du voyage fait au Pérou par Messieurs de l'Académie Royale des Sciences pour mesurer les degrés du méridien aux environs de l'équateur et en conclure la figure de la Terre*. Paris
- Godin des Odonais, J. (2009 [1775]). *La Naufragée des Amazones*. Paris : Éditions Nicolas Chaudun
- La Condamine, C. M. de (1751). *Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'Équateur, servant d'introduction historique à la mesure des trois premiers degrés du méridien*. Paris
- La Condamine, C. M. de (1751). *Mesure des trois premiers degrés du méridien dans l'hémisphère austral, tirés des observations de M.rs de l'Académie Royale des Sciences, envoyés par le Roi sous l'équateur*. Paris

Les premiers relevés archéologiques scientifiques en Équateur : la première mission géodésique

Francisco Valdez*

À l'image d'autres pays d'Amérique du Sud, l'archéologie nationale s'est édifiée en empruntant à des notions élaborées en Europe et en Amérique du Nord. Il s'agit donc d'une vision et d'une conception du passé tributaire de l'« Autre ». Les chercheurs équatoriens ou étrangers, formés à l'anthropologie, y ont beaucoup contribué. La coopération scientifique venue de l'extérieur a été décisive durant les prémices de l'archéologie équatorienne, et l'influence de la France a vraisemblablement été déterminante en ce sens. Les travaux historiques de Monseigneur González Suárez soulignèrent l'importance qu'il convenait de donner à l'étude du passé précolombien, et son atlas archéologique¹ a constitué, sans nul doute, un premier catalogue des antiquités de différentes régions de l'Équateur. Parmi ces objets, nombreux sont ceux qui avaient été envoyés en France à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1889.

Les travaux de René Verneau et de Paul Rivet² au début du XXe siècle ou ceux de La Condamine au XVIIIe siècle –dont il sera question ici– ont ouvert la voie à une appréciation authentique du passé indigène. Malgré la revendication des valeurs amérindiennes, il est indubitable que l'histoire

* Archéologue UMR 208 PALOC, IRD/MNHN

- 1 González Suárez, F. (1892). *Atlas arqueológico ecuatoriano*, supplément à l'*Historia general de la República Del Ecuador*. Quito
- 2 Verneau, R. et P. Rivet (1912). *Ethnographie Ancienne de l'Équateur. Mission du Service Géographique de l'Armée pour la Mesure d'un Arc de Méridien Équatorial en Amérique du Sud*, sous le Contrôle Scientifique de l'Académie des Sciences 1899-1906. Tome 6, Paris

précolombienne a été laissée pour compte durant très longtemps et n'a pas été prise en compte dans la construction de l'État national. Á présent que l'on a intégré le passé à la notion d'identité et que l'Équateur s'affiche comme un pays multiethnique et pluriculturel, les choses peuvent commencer à évoluer. Néanmoins, cette prise de conscience prendra encore du temps à s'affirmer, de même que la fierté amérindienne.

Nous devons débattre ici de « l'influence de la pensée française sur le processus d'indépendance de l'Équateur ». Notre communication ne rendra pourtant pas compte de la période de l'indépendance en tant que telle. Elle aborde la thématique proposée sous un angle plus large, au-delà d'une époque précise, et ouvre la réflexion à un autre terrain propice à l'indépendance idéologique des peuples latino-américains. Il est en effet possible d'affirmer que la mentalité d'un segment de la société a grandement évolué à partir de l'évènement historique que provoqua, au milieu du XVIIIe siècle, la présence d'un groupe « d'esprits libres », venus de France, qui bouscula le calme et la langueur du Quito colonial. Et si ce processus n'a pas eu lieu au grand jour, ni à dessein ni même consciemment en fin de compte, il a su éveiller une conscience nouvelle au sein d'un groupe influent de la population locale. Ce que nous pourrions résumer simplement par la prise de conscience de la valeur intrinsèque et historique des vestiges du passé précolombien.

Auparavant, les éléments indigènes ou « propres à cette terre » étaient profondément méprisés, irrémédiablement détruits ou, dans le meilleur des cas, simplement ignorés. Ce qui était indigène, distinct de l'élément hispanique ou européen, était considéré comme sans valeur, sans intérêt, et faisait figure de fardeau ou d'obstacle –en quelque sorte– au développement de la vie civilisée. L'émerveillement des conquérants face au nouveau monde n'était plus de mise. L'admiration que Cieza de León éprouvait pour les routes, ou les constructions royales des Incas, s'était dissipée. L'intérêt pour les « seigneurs de ces royaumes », de Fray Gaspar de Gallegos, de Lope de Gomara ou de Garcilaso de la Vega, s'était évanoui et nul n'en avait plus mémoire. Bien que tout cela fût consigné dans les chroniques initiales de la Conquête, personne ou presque n'allait les consulter dans les bibliothèques où elles se trouvaient reléguées. En définitive, ces chroniques n'intéressaient plus personne.

Le point de départ d'un changement d'attitude coïncide avec l'arrivée sur le territoire de l'Audience royale de Quito, en 1736, de la première Mission Géodésique. Jusqu'alors, la cité franciscaine vivait dans une paix conventuelle et les sciences exactes y étaient reléguées aux cloîtres et, timidement, au cercle fermé du collège des Jésuites ou dans les deux universités que comptait la ville. L'une d'entre elles, à charge des Dominicains, était spécialisée en théologie. Aussi, l'histoire des anciens peuples précolombiens ne constituait-elle pas encore une discipline d'importance. Même si les anciens édifices « du temps des Incas » suscitaient la curiosité, il n'existait aucun intérêt particulier à les étudier ou à les préserver. C'est pour cela qu'il est nécessaire de souligner l'apport des scientifiques français au processus multiple de « l'indépendance » de ce qui serait plus tard la République de l'Équateur.

Les vestiges précolombiens (que l'on ne désigne pas encore comme « archéologiques ») étaient considérés doublement:

- A) comme éléments propres de la « gentilité », c'est-à-dire de ceux qui pratiquaient différentes formes d'idolâtrie. Ils devaient donc être détruits, ou rasés, au nom du strict dogme de la religion catholique ;
- B) comme trésors enfouis (*huacas*, dans le langage mal interprété des Indigènes), dont la valeur intrinsèque était celle des métaux précieux qui les composaient.

Les objets et les monuments précolombiens n'étaient pas considérés comme un témoignage historique des populations préhispaniques, mais seulement comme témoins d'un passé voué à l'idolâtrie, un phénomène qui au milieu du XVIIIe siècle avait presque entièrement disparu du territoire de l'Audience. Le bien spirituel des habitants des territoires américains était l'une des priorités des autorités qui représentaient le pouvoir de sa « Majesté très Catholique, le roi d'Espagne ».

Le second motif d'intérêt des Créoles relève d'un travers de la nature humaine (occidentale comme indigène) : l'ambition permanente d'accumuler facilement des richesses matérielles.

Même si ces deux conceptions doivent être envisagées au prisme des mentalités de l'époque (celles-ci ayant survécu en partie de nos jours), il faut admettre qu'après le passage des membres français de la Mission Géodésique à Quito un nouveau regard sur les vestiges précolombiens s'est frayé une voie. Comme on le verra plus loin, les premiers travaux scientifiques qui ont eu lieu dans le domaine archéologique furent ceux des membres de l'expédition dans les montagnes andines. Leur publication en Europe permit d'attirer l'attention et la curiosité d'autres voyageurs, comme le célèbre baron Alexandre de Humboldt. Néanmoins, l'exemple donné par les scientifiques a tout de suite été suivi par les Jésuites locaux, avant d'inspirer le premier historien du « Royaume de Quito », le Père Juan de Velasco.

La Condamine nous donne idée de l'atmosphère régnant dans l'Audience par l'utilisation fréquente d'une phrase afin de désigner la province de Quito dans le royaume du Pérou : « ...*un pays où les sciences et les arts sont peu généralement cultivés...* ». Cependant, il dit aussi de la ville de Quito qu'elle comptait des collèges et deux universités ainsi que des personnages comme Don Ignacio de Chiriboga (chanoine dignitaire de l'église cathédrale), qui possédait une bibliothèque de 6 à 7000 ouvrages de Belles-Lettres, en latin, en espagnol, en italien et en français. Le savant académicien ajoute que l'Audience royale de Quito était une province où l'on ne pouvait faire confiance à personne et surtout pas à la parole des indigènes ou des métis qui vendaient leurs services mais s'acquittaient rarement de la paye pour laquelle ils avaient été embauchés³.

La Science au service de l'archéologie

Les Académiciens de la mission française et les deux officiers de la marine espagnole qui les accompagnaient étaient des mathématiciens, des physiciens, des cartographes et des scientifiques, ayant pour objectif de mesurer l'arc des trois premiers degrés du méridien de Quito. Pour la première fois,

3 Cf. La Condamine, C.-M. de (1751). *Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'Équateur*, Paris, Imprimerie royale. p. 148

une mission officielle non-ibérique s'aventura au delà du littoral côtier de l'Amérique du Sud. À leur retour en France, deux Académiciens, Pierre Bouguer et Charles Marie de La Condamine, détaillèrent le récit de leurs travaux et de leur périple en terres américaines. La Condamine a publié plusieurs écrits, parmi lesquels son fameux *Journal du voyage*⁴, où il fait d'innombrables remarques sur le pays, sur le contexte et sur les habitants de l'Audience royale de Quito. Même si ses observations ne placent guère l'archéologie au premier plan, il mentionne à maintes reprises les monuments anciens des Indiens et particulièrement ceux des Incas, de même que certaines de leurs coutumes et leur langue.

C'est ainsi que La Condamine nous fait partager la curiosité que lui procurent les objets fabriqués par les Indigènes avant l'arrivée des Espagnols. Il rend compte de certains d'entre eux, qu'il recueillit ou acheta durant son voyage et qu'il avait précieusement conservés dans l'espoir de les emporter en Europe, comme partie intégrante de la collection destinée à l'intendant du Jardin du Roi, M. du Fay. Malheureusement, ils n'arrivèrent pas tous à bon port, en raison de vols successifs. L'Académicien nous précise que les objets collectionnés durant son premier voyage de Quito à Lima ont été envoyés à Carthagène depuis Le Callao. Ils devaient ensuite être remis au Consul de France à Cadix, M. Partyet. Pour une raison inconnue, ils ne parvinrent jamais à Carthagène. Le regrettant, La Condamine fait allusion à des objets en céramique et à plusieurs bijoux achetés à Lima : « plusieurs petites idoles d'argent, et d'un Vase cylindrique de même métal », travaillés avec « délicatesse » et décorés avec des animaux, de peu de valeur artistique. Le vase avait tout particulièrement attiré son attention car il ne comportait aucune trace de soudure. L'objet était attribué aux Incas.

D'autres objets pré-incaïques lui furent volés à Quito, la veille de son départ définitif de la ville. Le vol eut lieu dans sa chambre, dans la cassette où il conservait ses notes, ses dessins et ses cahiers les plus précieux (la mémoire de quatre ans d'observations). Dépité, il raconte que la cassette contenait égale-

⁴ La Condamine, C.-M. de (1749 [1745]). *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale*. Paris. La Condamine, C.-M. de (1751). *Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'Équateur*. (Supplément 1752). Paris. La Condamine, C.-M. de (1749). *La figure de la terre déterminée*. Paris. Condamine, C.-M. de (1751). *La Mesure des trois premiers degrés du méridien dans l'hémisphère australe*. Paris

ment de l'argent en espèces et « plusieurs pendans d'oreilles et de narine des anciens Indiens, d'un or fort bas, allié sur cuivre : de petits ouvrages délicats, d'un or très fin, trouvés près de l'embouchure de la rivière de *Sant-Iago*, ainsi que quelques émeraudes percées à jour »⁵. Ces objets, qui provenaient de La Tolita, lui ont probablement été offerts par son bon ami et compagnon de voyage, Don Pedro Vicente Maldonado. Ce scientifique, originaire de Riobamba, avait été gouverneur de cette province et connaissait bien la région pour avoir ouvert la route la plus directe entre Quito et la Mer du Sud (le Pacifique). Maldonado avait fondé le port de La Tola sur la côte nord de la province d'Esmeraldas et avait récolté plusieurs « curiosités » des « anciens Indiens » dans les environs. Par chance, la majeure partie de ses notes et cahiers fut restituée à l'Académicien, mais ni l'argent, ni les bijoux précolombiens. Deux petits livrets d'observations sur le Pichincha et le Cotopaxi ne lui furent pas restitués non plus. Les voleurs, comme beaucoup d'habitants de Quito à l'époque, pensaient que les membres de la Mission Géodésique avaient un objectif secret : enquêter sur les mines d'or et sur les autres richesses que recélait le royaume ! On croyait à l'époque que les montagnes, et notamment le Pichincha, contenaient d'importants gisements aurifères.

La soif de richesses traduisait (c'est encore le cas de nos jours) l'état d'esprit prévalant parmi les membres de la société créole. La Condamine affirme que l'intérêt que l'on portait aux choses du passé n'était guère suscité par l'importance accordée aux connaissances sur les sociétés préhispaniques, mais par celle d'hypothétiques trésors que ces peuples avaient pu enfouir. Il déplore que les Espagnols aient davantage apprécié le matériau avec lequel les antiquités étaient fabriquées que les objets même et leur industrie... Un phénomène après tout universel : « Si les Grecs n'eussent fait que des Statues d'or ou d'argent, il y a bien de l'apparence (sic) que peu de Chefs d'oeuvre de la Grèce seraient parvenus jusqu'à nous ». La Condamine raconte qu'il avait connaissance de plusieurs objets d'or ayant appartenu aux anciens Indiens, que l'on conservait comme des curiosités dans le trésor Royal de Quito. Mais quand il a voulu « voir à loisir ces raretés », en 1741, ceux-ci avaient été détruits. Quelqu'un avait en effet décidé qu'il valait mieux les fondre en

5 La Condamine, C.-M. de, *Journal du voyage*, *Op. Cit.*, p. 172

lingots afin de les envoyer à Carthagène, alors assiégée par les pirates anglais. En conclusion, il avertit le lecteur qu'il "ne s'était trouvé personne assez curieux (sic) pour acheter une seule pièce au poids"⁶.

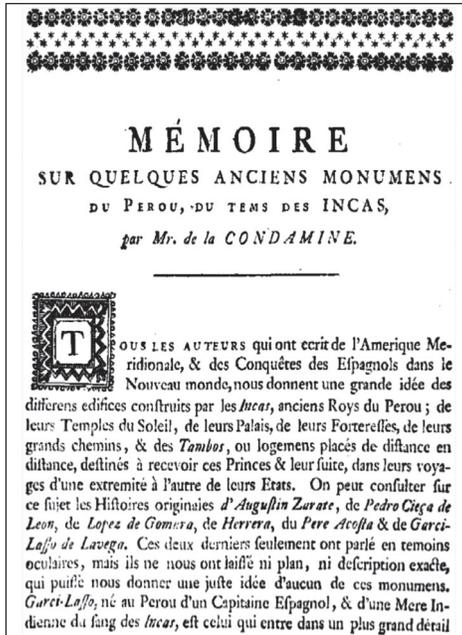
Les ruines du Cañar

Les membres de la Mission Géodésique, La Condamine en particulier, faisaient honneur à l'esprit scientifique de leur temps. Pour eux, la Raison devait primer sur les impressions et être le fondement de toute observation. Ils remettaient sans cesse en question et vérifiaient par diverses méthodes ce que leurs sens leur disaient et leur transmettaient. L'esprit du doute méthodique et le désir d'atteindre la vérité par différents biais ont régenté les sciences lors du dit Siècle des Lumières, dont ces savants étaient de dignes représentants. La mesure de l'arc du méridien exigeait la plus grande précision et les calculs étaient constamment refaits et vérifiés, indépendamment, par chacun des Académiciens.

Après avoir remonté le terrible nœud de l'*Assouaye* (Azuay), les Académiciens réalisèrent dans la région du Cañar des mesures trigonométriques et des observations astronomiques en relation avec le calcul du méridien. Durant plusieurs jours, les conditions atmosphériques furent trop mauvaises pour viser les étoiles. La Condamine proposa alors à Bouguer d'inspecter une ancienne forteresse datant des Incas, qu'il avait remarqué lors de son voyage de Quito à Lima, en 1736. Les premières observations systématiques d'une construction préhispanique eurent la chance d'être conduites à l'aune de ce nouvel esprit et peuvent être considérées, pour cette raison, comme le premier relevé archéologique scientifique jamais effectué dans l'Audience royale de Quito. L'étude du monument inca, communément désigné aujourd'hui sous le nom de château d'Ingapirca (*La forteresse du Cañar*), a été réalisée par Charles Marie de La Condamine et Pierre Bouguer le 29 mai 1737.

6 La Condamine, C.-M. de (1746). « Mémoire sur quelques anciens monuments du Pérou, du tems [sic] des Incas ». In : *Histoire de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres II* : 435-456. Berlin : A. Haude

Illustration 1
Première page de l'article écrit par La Condamine



Source : La Condamine, 1748

Un plan très précis a été levé et commenté dans un article intitulé « Mémoires sur quelques anciens monuments du Pérou, du tems des Incas », publié plus tard, à Berlin, en 1748.

Par expérience, La Condamine savait que les observations faites par l'homme étaient toujours subjectives. Aussi, mesura-t-il les constructions avec les instruments de précision qu'il avait à disposition pour les mesures géographiques de sa mission principale. C'est grâce à cela que la description du monument inca, et de ses composantes, livra des mesures mathématiquement exactes. Malgré le travail ardu des deux Académiciens, la révision des calculs ne sut satisfaire La Condamine qui revint seul sur le site, le jour suivant, pour vérifier quelques mesures et observations. Ce bref extrait donne une idée de la précision de langage de la description:

La FORTERESSE est composée dans l'état présent d'un Terre-plein (AB) fait à la main, élevé de niveau à la hauteur de 14.15 et 18 pieds, au dessus d'un Sol inégal et au milieu de ce Terreplein, d'un logement quarré, (CD) qui servait vraisemblablement de Corps de garde. Le Terreplein, ainsi que la Plateforme qui le termine, a huit toises de large sur vingt toises de long; les deux extrémités (AB) sont arrondies, en sorte que la figure est celle d'un ovale fort allongé, et très peu ou point renflé dans son milieu. La direction de son grand Axe était alors de l'Est 6 degrés Sud, à l'Ouest 6 degrés Nord, de la Boussole, qui déclinait d'environ 8 degrés au Nord Est.

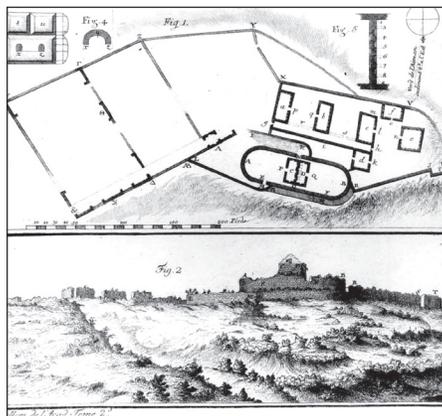
Du Côté du Nord, où la forteresse est escarpée, la terrasse (EF) qui soutient le Terreplein, a pour base une seconde terrasse (GH) de six pieds de large, et de 15 à 16 pieds de haut, au dessus de la prairie. Toute cette enceinte est revêtue d'une muraille de trois pieds au moins d'épaisseur par le haut, de pierres d'une espèce de Granit, bien équarries, parfaitement bien jointes, sans aucune apparence de ciment et dont aucune ne s'est démentie jusqu'à présent.. Toutes les assises des Pierres sont exactement parallèles, et de même hauteur...⁷

La description est naturellement accompagnée d'un plan détaillé du monument, où l'on peut apprécier les coupes et le plan de la construction.

⁷ La Condamine, C.-M. de (1746). « Mémoire sur quelques anciens monuments du Pérou, du tems [sic] des Incas ». En *Histoire de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres II*: 435-456. Berlin: A. Haude

Illustration 2

Prélèvement détaillé de la forteresse du Canar (Ingapirca), effectué par les Académiciens Charles Marie de La Condamine et Pierre Bouguer



Source : La Condamine, 1748

La Condamine livre des détails techniques et évalue la méthode de construction sous tous ses aspects. Ainsi dit-il qu'aucune construction ne mesurait plus de 30 pieds de longueur sur 15 pieds de largeur et envisage-t-il les contraintes propres aux matériaux utilisés. Il constate qu'aucune pierre ne dépasse en longueur les linteaux de portes (longs de 6 pieds).

Il décrit ce qui attire son attention : la maçonnerie des murs tout particulièrement, la façon de les joindre, et même leurs appendices : « Elles paraissent avoir été destinées à suspendre des Armes »⁸.

Il s'interroge sur la tradition voulant que les Incas aient importé des pierres du Cuzco pour les constructions principales, et remarque qu'en ce qui concerne cette forteresse « il n'y a point de carrière voisine ». Cette donnée a été corrigée depuis, puisque l'on connaît à présent le lieu d'extraction des matériaux employés à Ingapirca. La pierre que l'on connaît de nos jours sous le nom d'*almohadilla* (une pierre arrondie, sans angles visi-

8 La Condamine, C.-M. de (1746). "Mémoire sur quelques anciens monuments du Pérou, du tems [sic] des Incas". En *Histoire de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres II*: 435-456. Berlin: A. Haude

bles), attire son attention. Il la compare avec celle, qu'il juge plus « rustique », présente dans les ruines d'un autre monument inca auquel il a rendu visite (San Agustín del Callo). Il compare aussi la forteresse du Cañar avec les ruines de *Tumibamba*, qui étaient encore visibles à l'époque, et fait des analogies et des observations fort pertinentes. Il mentionne et décrit l'usage de l'adobe, qui apparaît dans d'autres constructions, et pense que son utilisation dans la province a précédé l'arrivée des Espagnols. Afin d'étayer son propos il cite Garcilaso et lui emprunte la référence à un mot et à un verbe de la langue des Incas qui signalent ce fait : *tica* et *ticani* (fabriquer des briques d'adobes ou *ticas*). À ce sujet, il se permet de remettre en question l'ancienneté de la partie supérieure de l'édifice principal de la forteresse, car, selon toute logique, la construction dans son ensemble est en pierre à l'exception de cette partie construite en adobe qui, de surcroît, possède une fenêtre. Il souligne l'étrangeté du phénomène, dans la mesure où aucune autre construction inca ne comporte de fenêtres. Son raisonnement, fondé sur plusieurs sources, lui permet d'affirmer que : « Cette seule circonstance me paraît suffire, pour prononcer que cette partie du bâtiment n'est pas du tems des *Incas* ». Pour sa démonstration, il n'hésite pas à comparer les constructions locales avec celles de diverses régions d'Europe et de Turquie (« les Tentés à la Turquie »⁹). Il observe qu'à cette époque, les maisons en Espagne et en Amérique espagnole ne disposaient que d'une grande pièce en rez-de-chaussée, démunie de fenêtres et ornée seulement d'une porte dans la partie centrale d'un long couloir. En même temps il affirme que l'on ne peut guère utiliser les connaissances tirées de l'architecture européenne pour porter un jugement sur les vestiges préhispaniques, dans la mesure où les Incas ont ignoré les colonnes, ainsi que les instruments en fer ou en acier. Il suppose qu'ils ont uniquement utilisé des instruments en pierre ou, peut-être, des haches en cuivre. Pour La Condamine, arriver à polir des pierres sans compas ni équerre, afin que leur jointures forment des cannelures dans l'épaisseur d'un mur en granit, demeure stupéfiante. Nul doute que son analyse critique résulte de l'observation et de la description

9 La Condamine, C.-M. de (1746). «Mémoire sur quelques anciens monuments du Pérou, du tems [sic] des Incas». En *Histoire de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres II*: 435-456. Berlin: A. Haude, p. 447, 446 y 447

des différentes parties du monument. Sa comparaison avec plusieurs autres constructions est le propre d'un esprit qui souhaite atteindre la vérité par tous les chemins envisageables.

Pour la description et l'analyse de la forteresse, La Condamine se plonge dans l'histoire des Incas, en utilisant diverses chroniques. Il se fonde sur les écrits des premiers historiens, et plus particulièrement sur ceux de Garcilaso et de Cieza, qu'il cite souvent. Il a certainement eu accès à leurs écrits dans les bibliothèques des jésuites quiténiens, qu'il fréquentait avec assiduité. Il est familier avec l'histoire des Incas, et sait qu'il y a eu 12 générations entre le début de l'Empire et la Conquête. Il connaît les us et coutumes des Incas, au point de les considérer comme les civilisateurs d'une terre où régnait « la Barbarie »¹⁰. Il suppose que ce sont eux qui ont enseigné les arts, l'architecture, les textiles, etc. Mais il reste cependant critique, et livre des commentaires personnels (qui pourraient être considérés de nos jours comme euro-centristes) quant à « l'art de la Cuisine » des indigènes... « fort borné (...) le piment et le sel faisaient tout leur assaisonnement », sans autres boissons que l'eau et la *chicha* (de maïs ou d'autres racines fermentées). Pour l'affirmer, il se fonde sur le récit de Garcilaso. Il affirme qu'ils « mangeaient peu, et qu'ils ne buvaient point à leur repas; mais qu'après celui du matin, qui était le plus considérable, les gens riches se dédommageaient en buvant jusqu'à la nuit » et affirme qu'en cela « les Indiens d'aujourd'hui prouvent, quand ils en ont l'occasion, qu'ils n'ont pas dégénéré de leurs ancêtres ».¹¹

L'émerveillement mis à part, sa perception des ruines est mâtinée de tristesse en constatant que la majeure partie des constructions a été détruite afin de remployer les matériaux pour de moins nobles tâches, dans une hacienda voisine. Il déplore le fait que la construction d'une métairie ait réduit à néant « la demeure d'un puissant Monarque ». Les Académiciens ayant été témoins du démantèlement de la construction, La Condamine

10 La Condamine, C.-M. de (1746). "Mémoire sur quelques anciens monuments du Pérou, du tems [sic] des Incas". En *Histoire de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres II*: 435-456. Berlin: A. Haude, p. 445

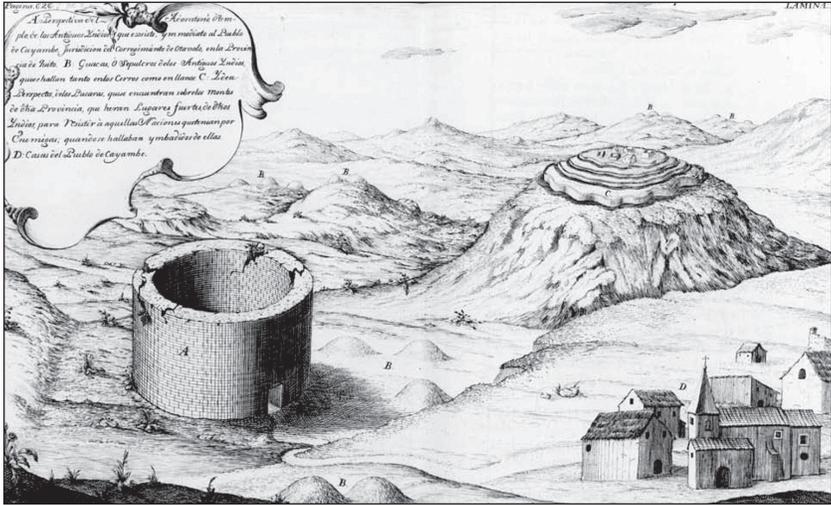
11 La Condamine, C.-M. de (1746). "Mémoire sur quelques anciens monuments du Pérou, du tems [sic] des Incas". En *Histoire de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres II*: 435-456. Berlin: A. Haude, p. 453

peut scander sans aucun scrupule : « On ne sera pas surpris (...) dans un païs (sic) où les Lettres et les Arts ont fait peu de progrès »¹². Au terme de sa description des ruines, La Condamine mentionne celle que fit Cieza des richesses qui existaient dans les palais : murs recouverts d'or, meubles et décorations. Il cite aussi López de Gomara, Agustín Zarate et Garcilaso décrivant des jardins, ornés d'arbres et de plantes en or et argent. Selon Garcilaso, pas même les orfèvres de Séville n'auraient pu concurrencer la créativité des Incas. Le savant fait crédit à ces prouesses, disant posséder encore quelques bijoux de cette époque et regrette à nouveau le fait d'en avoir perdu de nombreux autres.

L'exemple et la minutie de Charles Marie de La Condamine ont influencé les deux officiers de la marine espagnole qui ont accompagné les membres français de la Mission Géodésique, Jorge Juan et Antonio de Ulloa. Ceux-ci décrivirent à leur tour divers monuments : la forteresse de Pambamarca, ou les *tolas* (tombes des indigènes) proches du Cayambe. La levée qu'ils effectuèrent du plan du *Tambo real*, situé au pied du Cotopaxi, et connu aujourd'hui comme San Agustín del Callo, est particulièrement remarquable. Les gravures et les descriptions qu'ils en firent constituent les premiers documents précis de monuments préhispaniques, jamais élaborés dans cette région.

12 La Condamine, C.-M. de (1746). "Mémoire sur quelques anciens monuments du Pérou, du tems [sic] des Incas". En *Histoire de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres II*: 435-456. Berlin: A. Haude, p. 441 et 450

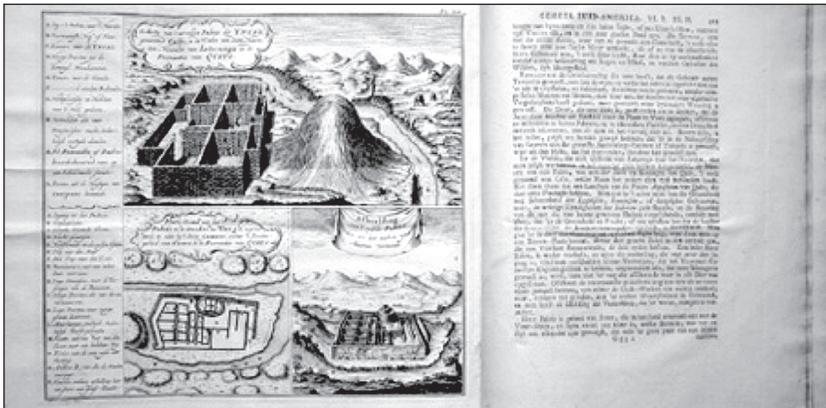
Illustration 3
Gravure de plusieurs monuments de la zone du Cayambe (Imbabura),
parmi lesquels on remarque la forteresse de Pambamarca



Source : Planche XVII, in Jorge Juan et Antonio de Ulloa, *Voyage historique de l'Amérique méridionale fait par ordre du Roi d'Espagne (...)* et qui contient une histoire des Yncas du Pérou et les Observations Astronomiques et Physiques, faites pour déterminer la Figure et la Grandeur de la Terre, Amsterdam et Leipzig, Chez Arkstee et Merkus, T.I, 1752, entre pp. 386 et 387.

Nombreux sont les savants étudiant la province de Quito qui commencèrent désormais à prendre en compte ces monuments. Ils ne contribuèrent malheureusement pas à les protéger, comme il aurait fallu le faire. Cette situation a perduré jusqu'à nos jours, dans tous les domaines. L'étude et la protection du patrimoine millénaire demeure une curiosité intéressant fort peu de gens.

Illustration 4
Description des gravures du Tambo Real de El Callo (Cotopaxi),
faite par Jorge Juan et Antonio de Ulloa



Source : Planche XVII, in Jorge Juan et Antonio de Ulloa, *Voyage historique de l'Amérique méridionale fait par ordre du Roi d'Espagne (...)* et qui contient une histoire des Incas du Pérou et les Observations Astronomiques et Physiques, faites pour déterminer la Figure et la Grandeur de la Terre, Amsterdam et Leipzig, Chez Arkstee et Merkus, T.I, 1752, entre pp. 386 et 387.

Pour conclure notre réflexion, il convient de rapporter une anecdote relative à la vie de Charles Marie de La Condamine. Au terme du long et difficile procès qui s'est tenu à Quito à propos de l'érection de deux pyramides dans la plaine de Yaruquí, afin de matérialiser les points extrêmes de la longitude de base employée pour mesurer l'arc du méridien, le tribunal de l'Audience décida que les pyramides démolies devaient être définitivement reconstruites. Quand La Condamine prit enfin connaissance en France de cette résolution, il s'exclama avec pragmatisme :

Ce que l'histoire nous apprend, des anciens édifices construits par les Péruviens du tems des *Incas*, de leurs temples, de leurs forteresses, de l'art avec lequel ils taillaient et joignaient les pierres, avant qu'ils n'eussent l'usage du fer, pourrait faire penser en Europe, que la construction des nouvelles Pyramides ne devrait être qu'un jeu pour des peuples si industrieux; mais les choses ont bien changé au Pérou depuis deux cens ans ¹³.

13 La Condamine, C.-M. de (1751). *Histoire des Pyramides de Quito, élevées par les Académiciens envoyés sous l'Équateur par ordre du Roy*. p. 47-48

Bibliographie

- Juan, J. et A. de Ulloa (1752). *Voyage historique de l'Amérique méridionale fait par ordre du Roi d'Espagne (...) et qui contient une histoire des Yncas du Pérou et les Observations Astronomiques y Physiques, faites pour déterminer la Figure et la Grandeur de la Terre*, T.I. Amsterdam et Leipzig : Chez Arkstee y Merkus
- La Condamine, C.-M. de (1746). « Mémoire sur quelques anciens monuments du Pérou, du tems [sic] des Incas ». In *Histoire de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres II* : 435-456. Berlin : A. Haude.
- (1749 [1745]). *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale*. Paris
- (1749). *La figure de la terre déterminée*. Paris
- (1751). *Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'Équateur*. (Supplément 1752). Paris
- (1751). *La Mesure des trois premiers degrés du méridien dans l'hémisphère austral*. Paris
- (1751). *Histoire des Pyramides de Quito, élevées par les Académiciens envoyés sous l'Équateur par ordre du Roy*. p. 47-48
- González Suárez, F. (1892). *Atlas arqueológico, ecuatoriano*, supplément de l'*Historia general de la República Del Ecuador*. Quito
- Verneau, R. y P. Rivet. (1912). *Ethnographie Ancienne de l'Équateur. Mission du Service Géographique de l'Armée pour la Mesure d'un Arc de Méridien Équatorial en Amérique du Sud*, sous le Contrôle Scientifique de l'Académie des Sciences, 1899-1906. Tome 6. Paris

Un dialogue scientifique tripartite : la Mission Géodésique, les Jésuites et les Créoles

Carlos Espinosa*

Elisa Sevilla**

La vulgate patriotique de l'histoire équatorienne a toujours souligné l'importance de la Mission Géodésique française. Elle lui a attribué la diffusion des Lumières dans l'Audience royale de Quito et l'a gratifiée d'avoir ainsi contribué à préparer l'émancipation des Créoles. Ce canon historiographique estime que la Mission Géodésique a suscité un vif intérêt de la part de ceux, parmi les Créoles, qui étaient curieux de connaître leur environnement immédiat, leur patrie, et qu'elle contribua à affaiblir les valeurs traditionnelles associées à l'Église, qui définissaient un ordre sociopolitique hiérarchisé et hiéocratique. À ces avancées, il est coutume d'ajouter le changement qui s'opéra dans la perception des foyers culturels les plus prestigieux à l'époque : Londres et Paris se seraient substituées à Madrid et à Rome comme modèles sociopolitiques. Le désir des Créoles d'affiner la connaissance de leur patrie allié au défaut croissant de légitimité des valeurs traditionnelles, ainsi que l'amoindrissement du prestige des anciens foyers culturels –l'Espagne et Rome–, auraient été à l'origine de l'émancipation des Créoles à l'égard de l'Espagne. La thèse de l'enchaînement causal entre la Mission Géodésique et l'Indépendance trouve confirmation dans le lien étroit qui s'était établi entre l'intérêt pour la science, l'estime de soi des Créoles, et leur désir d'émancipation. De Pedro Vicente Maldonado à Eugenio Espejo et à Carlos Montúfar, l'amour de la science imprégna

* Coordinateur de la Recherche – FLACSO Équateur

** Chercheure – FLACSO Équateur

le discours patriotique des Créoles. Mais l'éloge inconditionnel de la Mission Géodésique a suggéré de façon erronée qu'il n'existait pas de science auparavant à Quito. Les « Lumières » (nous entendons ainsi : la science moderne de l'expédition française), n'ont pas éclairé un milieu plongé dans les ténèbres : elles ont suscité le dialogue entre une tradition scientifique –que l'on a qualifiée de science baroque– et la science nouvelle, associée à la révolution scientifique qu'incarnait la Mission Géodésique.

La tradition scientifique que l'on qualifie de science baroque faisait autorité. Elle élaborait ses propres paradigmes et rayonnait par l'intermédiaire d'espaces et de réseaux mondiaux qui lui étaient propres. Présente dès l'arrivée de la Compagnie à Quito en 1586, elle s'est maintenue encore assez tard au XVIII^e siècle grâce aux efforts des Jésuites issus de l'Europe catholique (Italie, Europe centrale, Espagne, Irlande) qui étaient envoyés à Quito, et à ceux de leurs homologues créoles. Le spécialiste de la science coloniale de l'Empire espagnol, l'historien Jorge Cañizares, a caractérisé celle-ci par son néoplatonisme, la proximité qu'elle entretenait avec les vice-rois et sa collusion avec le projet autonomiste des Créoles (Cañizares-Esguerra, 2006). La spécificité de Quito se dérobe à ces trois traits. La ville n'étant que siège d'Audience, la science baroque ne pouvait prospérer à l'abri de la cour d'un vice-roi. Aussi, à Quito, les espaces institutionnels dévolus à la science étaient-ils limités aux collèges et aux missions jésuites : des lieux consacrés à la Religion et non aux affaires civiles. Distincte du néoplatonisme, qui cherchait à discerner le plan de Dieu dans la nature, la science baroque relevait de la néo-scholastique : elle usait de Raison sans remettre en cause l'autorité qui l'animait. Par contre, il est certain qu'une conscience créole imprégnait la science baroque à Quito : n'exaltait-elle pas les richesses de la nature, bien avant la science des Lumières ? L'idée selon laquelle les Jésuites auraient été les initiateurs de la science baroque à Quito est en parfaite conformité avec l'historiographie latino-américaine récente de cet ordre religieux. Depuis les années 1990, de nombreux travaux historiques ont mis en évidence le rôle des Jésuites dans l'édification d'une autre modernité, qualifiée de baroque, qui tentait de planifier une société où la morale et l'accès au salut se seraient accommodés de certains éléments de ce que l'on entend plus communément par modernité, comme le marché et la technologie (Echeverría,

1998 ; Brading, 2000 ; Espinosa, 2012). À Quito, l'activité scientifique des Jésuites en matière de cartographie, d'histoire naturelle et d'ethnographie, est à mettre au crédit de cette quête d'une autre modernité. Ces travaux étaient scientifiques, mais divergeaient de la science nouvelle, en pleine révolution. Ceci, du fait de l'orientation religieuse, du respect à l'égard de la tradition et d'une inclination à la théâtralité, qui étaient propres à cette science baroque. À l'opposé, la science nouvelle était inscrite dans le siècle, hostile à l'argument d'autorité, et tournée vers l'observation au lieu d'être en représentation. La science baroque s'insérait dans un espace public apte à la théâtralité festive, alors que l'espace public des partisans des Lumières était confiné aux sociétés de pensée qui formeraient le bouillon de culture du patriotisme éclairé des Créoles.

La Mission Géodésique a certainement joué un rôle majeur dans l'Audience royale de Quito en y introduisant un nouveau paradigme scientifique, mais elle a dû y provoquer aussi une importante perte de capital culturel. Si la science baroque se composait d'un ensemble de savoirs érudits, elle était également partie intégrante de la culture et de l'identité baroques, si riches, de l'Audience royale de Quito. Parce qu'elle fut détrônée par la Mission Géodésique, on assista à une déperdition du patrimoine culturel et à une dépendance croissante à l'égard des connaissances et des foyers culturels de l'Europe du Nord. Tel que cela a été établi par un courant historiographique récent et fort remarquable, aucune réflexion sur la science dans le cadre de l'Amérique coloniale ne peut plus faire l'économie du lien entre empire et science comme moment d'impulsion décisive au développement de la révolution scientifique (Cañizares-Esguerra, 2006 ; Pratt, 1992 ; Safier, 2008). La Mission Géodésique trouva sa place dans la géopolitique impériale de l'époque, lui fournissant une page de gloire. Mais, dans quel contexte impérial cette entreprise se développa-t-elle? Au début du XVIII^{ème} siècle, l'Empire espagnol passa aux mains de la dynastie des Bourbons, favorisant son alignement sur la monarchie française. Les rois Bourbons d'Espagne de la première moitié du XVIII^{ème} siècle, à commencer par Philippe V, cherchèrent à redonner vie à un empire en décadence en copiant le modèle triomphant de la monarchie française des Lumières. Un tel projet politique a rendu possible la Mission Géodésique

française. Au nom du « pacte de famille » qui existait entre les deux états, et par émulation au spectacle du parrainage scientifique que pratiquaient les rois de France, la monarchie espagnole accepta la Mission Géodésique et attendit d'en recueillir les fruits. Avec le recul, la Mission Géodésique permet de mettre en évidence le lien entre science et empire mais, également, la succession hégémonique des empires et la façon dont les nouveaux empires arrivèrent à subordonner ceux qui les avaient précédé. Donnant raison aux théoriciens du système-monde, la Mission Géodésique montre du doigt la transformation de l'Espagne en un état semi-périphérique, satellisé par des empires plus entreprenants que dynamisaient l'absolutisme éclairé ou une révolution industrielle naissante. Au cours du XVIII^{ème} siècle, l'Empire espagnol, y compris ses possessions américaines, s'est converti en zone d'influence d'un autre empire : ses marchés et sa culture gravitèrent désormais dans l'orbite de la France (Stein et Stein, 2006). La Mission Géodésique offre un exemple évident de cette satellisation de l'Empire espagnol par l'Empire français, à une époque où de nombreux fonctionnaires de la couronne d'Espagne étaient qualifiés d'*afrancesados*. Une fois acquise son indépendance, le nouvel Équateur serait victime d'une nouvelle satellisation, au profit cette fois-ci de l'Empire britannique.

La science barroque à Quito

Depuis la fin du XVI^e siècle, l'ordre des Jésuites avait joué, entre autres rôles, celui d'une communauté scientifique développant sa propre vision du monde, ses foyers institutionnels et son réseau de correspondants (Feingold, 2003). Depuis le tronc de ses centres scientifiques situés en Europe, tout particulièrement le Collège de Rome et son Musée, les branches de cette communauté scientifique répandaient leur sève sur les collèges, les universités et les missions d'Amérique, d'Inde et de Chine. On y cultivait maintes disciplines : l'astronomie, la botanique, la cartographie, les mathématiques et la philosophie naturelle. Le paradigme scientifique qui assurait la cohésion de la communauté scientifique jésuite était celui de la tradition aristotélico-thomiste. Les nouveaux savoirs engendrés par la révolution

scientifique de l'Europe du Nord en étaient issus (Feingold, 2003 ; Hoyrup, 2008). La communauté scientifique jésuite, dans l'Audience royale de Quito comme ailleurs, se renforça au gré de polémiques et d'un dialogue avec la République des Lettres qui propageait la science nouvelle en Europe du Nord. Les Jésuites passeraient rapidement sous la coupe de cette dernière (Feingold, 2003). Les deux cultures scientifiques divergeaient sur de nombreux plans : l'autonomie du champ scientifique, l'adhésion ou non au modèle aristotélico-thomiste, le statut octroyé aux sens, à l'expérimentation et à la technologie. La science baroque, à laquelle adhéraient les Jésuites, était orientée vers la quête du salut religieux et ne pouvait être considérée comme une fin en soi ou comme un instrument conduisant à la prospérité économique. Les Jésuites utilisaient généralement la science pour révéler le plan de Dieu ou pour s'assurer du contrôle territorial de leurs missions. En termes de savoirs, face aux sévères critiques de la science nouvelle des Lumières, les Jésuites menaient un combat d'arrière-garde en faveur de l'ancienne vision cosmologique du géocentrisme qui faisait tourner le soleil autour de la terre, et en faveur des thèses de la physique d'Aristote qui postulaient l'impossibilité du vide ou le rejet de l'atomisme. S'ils acceptaient volontiers le rôle des sens dans l'acquisition des connaissances et la validité des expérimentations formelles, ils croyaient davantage dans la synthèse propre à la Raison et dans l'autorité des grands savants que légitimait la tradition scolastique.

Dans l'Audience royale de Quito, les Jésuites mirent en pratique leurs connaissances et leurs techniques scientifiques dans les collèges urbains et les missions amazoniennes. Ils herborisaient pour leurs pharmacies ; ils observaient et recueillaient les coutumes et les savoirs indigènes ; ils levaient des cartes, réalisaient des calculs astronomiques et professaient l'astronomie et la physique au collège de San Luis à Quito et dans d'autres villes. Cet inventaire du milieu local était associé depuis le XVII^e siècle à un protonationalisme nourri par le concept du « Royaume de Quito », envisagé comme une communauté politique semi-autonome au sein de l'orbe chrétien (Brading, 1991). Ce protonationalisme, qui conciliait le local avec l'universel, est décelable dans la cartographie jésuite du XVII^e et du début du XVIII^e siècle : celle-ci circonscrit la province –ou vice-province– jésuite de Quito à un espace autonome sous l'obédience de la Compa-

gnie. Dans la même veine, les chroniques jésuites de l'époque parlent d'un Quito « toujours vert » du fait de son « éternel printemps », qu'Atahualpa préféra à Cuzco en raison de sa « beauté et de son abondance » (Magnin, 1998 : 126-128). À la différence du nationalisme créole que la Mission Géodésique encouragerait postérieurement, le protonationalisme jésuite avait été suscité par le clergé de la Compagnie et non par des aristocrates créoles. Et au lieu de chercher à intégrer la patrie dans un ordre international émergent, composé d'états souverains indépendants bien distingués sur la mappemonde, il plaçait celle-ci au sein d'une Chrétienté universelle régie par Rome. Probablement en germe depuis la fin du XVIIe siècle, ce protonationalisme fut systématisé tardivement, à la fin du XVIIIe siècle, par la chronique d'un Jésuite quiténien exilé en Italie, Juan de Velasco. Il est connu de tous que la chronique de Juan de Velasco chercha à inscrire le royaume de Quito dans la longue durée et lui conféra une histoire distincte de celle des Incas. Il lui octroya un espace propre et célébra son cadre naturel. Peu après avoir été formulé avec tant de conviction par Juan de Velasco, ce patriotisme créole propre aux Jésuites fut relégué par celui, plus moderne, qui mettait en avant la liberté politique et le progrès.

La rencontre qui eut lieu à Quito entre la Mission Géodésique française et les Jésuites ou, en d'autres termes, celle de la science baroque avec la science nouvelle des Lumières, s'effectua sur plusieurs plans. En effet, elle s'inscrivait dans les pas de la rencontre entre les deux sciences qui avait déjà eu lieu en France lors des décennies précédentes. Charles de La Condamine, l'un des chefs de la Mission Géodésique, avait étudié au Collège jésuite Louis-le-Grand à Paris. Aussi, dès leur arrivée, les membres de la Mission Géodésique se logèrent-ils au Collège San Luis à Quito, et entrèrent-ils en contact avec plusieurs savants jésuites établis de longue date à Quito, comme le Suisse de Fribourg Jean Magnin et le Milanais Pietro Milanezio. Ils entrèrent également en relation avec le curé créole de l'église d'El Quinche, José Maldonado, frère de Pedro Vicente Maldonado. Lors de leurs échanges, les Jésuites ont fourni à la Mission Géodésique un appui logistique et d'abondantes informations cartographiques, ethnographiques et astronomiques que plusieurs d'entre eux avaient collectées au cours des décennies précédentes. En échange, les membres de l'expédition ont partagé leurs connaissances, leurs

livres et leur technologie. Un baromètre servant à mesurer la pression atmosphérique fut ainsi installé dans l'église de la Compagnie (La Condamine, 1751 ; Keeding, 2005). Malgré cet échange fructueux de connaissances, la Mission Géodésique affirma unilatéralement sa supériorité scientifique sur ses interlocuteurs jésuites, en corrigeant par exemple les longitudes de leurs cartes (Safier, 2008 : 76-77). Cette supériorité fut reconnue par les Jésuites eux-mêmes. La Mission Géodésique relativisa les connaissances scientifiques jésuites, en en faisant des savoirs locaux, et les Jésuites acceptèrent de devenir des correspondants de l'Académie royale des sciences de Paris, réduits à ne plus être que de simples collecteurs d'information pour la science nouvelle (Rozier 1775 : cxiii, cxiv). Les connaissances des Jésuites, une fois insérées dans le creuset de la science nouvelle, subirent une mutation de sens. Jean Magnin, l'un des Jésuites qui dialogua avec la Mission Géodésique, résuma son admiration pour la science nouvelle en qualifiant les membres de la Mission Géodésique de « lumières choisies » (...) « venues de France » et l'Académie Royale des Sciences de Paris de « Théâtre du Savoir » (Magnin, 1998 : 65-67). Il dédia même son œuvre *Descartes Reformado* (Magnin, 2009 : 1) à l'Académie de Paris, en lui décernant, parmi force épithètes qui disaient son admiration, celui « d'unique soleil qui de ses rayons éclaire le monde ». Magnin envoya deux fois son œuvre à son « ami intime », La Condamine, pour lui témoigner son affection mais, surtout, pour obtenir son aval quant à ses idées sur Descartes et sa méthode (Magnin, 2009 : 2). Une telle subordination des Jésuites à la science nouvelle, et aux espaces institutionnels qui représentaient cette autorité, s'était déjà mise en place à l'échelle internationale depuis plusieurs décennies. La mission jésuite française qui s'était rendue au Siam (l'actuelle Thaïlande), puis en Chine, entre 1680 et 1690, avait déjà accepté de jouer un rôle secondaire de fournisseur de calculs astronomiques à l'Académie royale des Sciences. Ceci à la différence de la première mission jésuite en Chine, dirigée par Mateo Ricci, qui incarnait l'autorité scientifique aux yeux des Chinois (Hsia, 2009). Les Créoles qui s'intéressaient à la science, notamment le clan de Pedro Vicente Maldonado et celui de José Davalos, acceptèrent eux aussi l'autorité scientifique de la Mission Géodésique. Pedro Vicente Maldonado, qui avait été formé au Collège jésuite San Luis tout comme son frère, adhéra à la science nouvelle durant la Mission

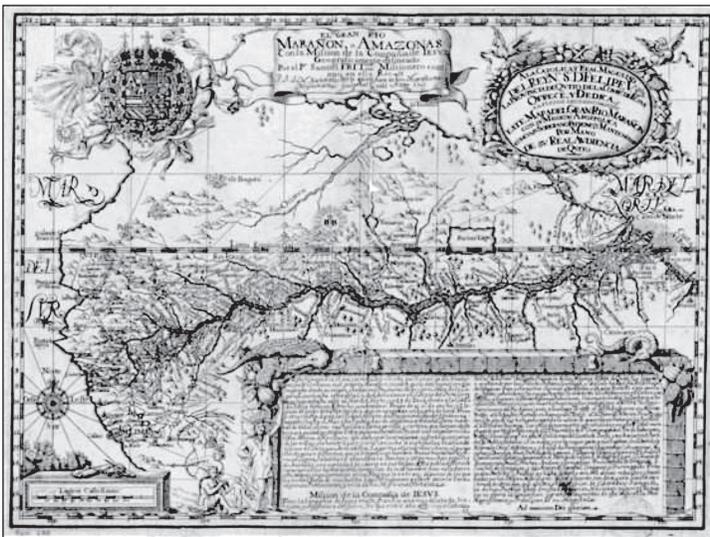
Géodésique. Peu après, lors d'un voyage en Europe, il devint correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris ainsi que de la *Royal Scientific Society* d'Angleterre. Sa *Carte de la Province de Quito* fut même éditée par le célèbre géographe français, D'Anville (Rozier, 1775 : cxj ; Ortiz, 2002 : 52 ; Safier, 2008 : 128-129).

Quelles conséquences entraînèrent cette substitution de l'autorité et cette reconfiguration des communautés scientifiques ? Le déni de la science jésuite baroque a permis une plus large diffusion de la science nouvelle à Quito, à partir du milieu du XVIIIe siècle (Paladines, 1981 ; Keeding, 2005). Cela contribua au discrédit de l'Espagne chez des Créoles qui prendraient désormais Paris et Londres pour modèles. Que les envoyés de la couronne espagnole, Jorge Juan et Antonio Ulloa, aient joué un simple rôle de supplétifs au sein de la Mission Géodésique n'a pas dû passer inaperçu aux yeux de Créoles qui étaient déjà en conflit avec les Espagnols-européens pour leur ravir le pouvoir local. La présence de Jorge Juan et d'Antonio de Ulloa dénote en outre l'influence des militaires sur l'élaboration de la science à l'époque des Bourbons, en lieu et place des Jésuites. En fin de compte, l'expédition modifia la nature du protonationalisme : elle en fit glisser l'objet, d'un royaume local, sous la tutelle des Jésuites, à une communauté politique séculière, telle qu'elle apparaîtrait sur les cartes qui furent levées durant la Mission Géodésique.

Afin d'étudier les querelles d'autorité et de reconnaissance scientifique qui eurent lieu et dont les cartes publiées après la Mission Géodésique conservèrent la trace, nous allons procéder à une analyse de l'interaction entre la cartographie jésuite, celle des Académiciens et celle des Créoles. Comme l'a montré Neil Safier (2008), suivant les dires La Condamine lui-même (1751), l'Académicien français reçut matériel et informations de ses amis jésuites. Et ce, non seulement dans les bibliothèques et collèges de Quito et de Lima mais aussi, à Borja, des mains mêmes de missionnaires comme le Père Nicolás Sindhler S.J., Supérieur de la Mission de Maynas. Ce dernier lui remit en effet l'original de la carte du fleuve Maragnon du Père Fritz S.J., à partir de laquelle furent imprimées des versions plus petites de cette même carte à Quito, en 1707 (La Condamine, 1751 : 192) (Illustration 1). Du Marquis de Valleumbroso, Créole, La Condamine re-

çut une copie du journal du Père Fritz S.J. où il puisa l'argument apte à le décider de rentrer en Europe par la route du fleuve Amazone : il pourrait corriger les erreurs de la carte tracée par le Jésuite (La Condamine, 1745 : 14 ; Safier, 2008). En effet, la carte de l'Amazone du Père Fritz faisait autorité pour cette partie de l'Amérique, avant que La Condamine ne publiât sa *Carte* et la *Relation* de son voyage (La Condamine, 1993 [1745] : 37 [5]). Rentrer en Europe en descendant le cours de l'Amazone répondait chez l'Académicien français à une visée à la fois scientifique et honorifique. En levant avec précision la carte de l'un des plus grands fleuves du monde, il souhaitait se distinguer vis-à-vis de ses collègues de l'Académie des Sciences de Paris (La Condamine, 1993 [1745] ; Safier, 2008). D'un même mouvement, l'Académie a imposé sa suprématie sur la science jésuite qui régnait jusqu'alors sous ces latitudes.

Illustration 1
La grande Rivière du Maragnon, ou des Amazones,
avec la Mission de la Compagnie de Jésus



Source : Fritz, 1707

C'est ainsi que dans sa *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, et sur la carte qui l'accompagne, La Condamine fait de constantes allusions aux erreurs de Fritz, qu'il attribue à son manque d'instruments, à sa maladie et aux difficultés de navigation. De plus, La Condamine dessine le cours du Fleuve Amazone et de ses affluents, à partir de Fritz mais avec un tracé plus net, afin de souligner visuellement la supériorité de sa nouvelle carte (Safier, 2008) (Illustration 2). Pour se distinguer à nouveau de Fritz, qui faisait passer sa mission évangélisatrice avant son intérêt scientifique, La Condamine met l'accent sur le désintéret, la constance et le sérieux des mesures qu'aucun autre objet ne saurait distraire:

Il me falloit être dans une attention continuelle pour observer la Boussole; et la montre à la main, les changements de direction du cours du fleuve, et le temps que nous employions d'un détour à l'autre, pour examiner les différentes largeurs de son lit, et celles des embouchures des rivières qu'il reçoit, l'angle que celles-ci forment en y entrant, [...]. Tous mes moments étoient remplis: souvent j'ai sondé et mesuré géométriquement la largeur du fleuve [...]; j'ai pris la hauteur méridienne du Soleil presque tous les jours, et j'ai observé souvent son amplitude a son lever et à son coucher: dans tous les jours où j'ai séjourné, j'ai monté aussi le Barometre (La Condamine, 1993 [1745] : 62 [29]).

Illustration 2

Carte du Cours du Maragnon ou de la Grande Rivière des Amazones

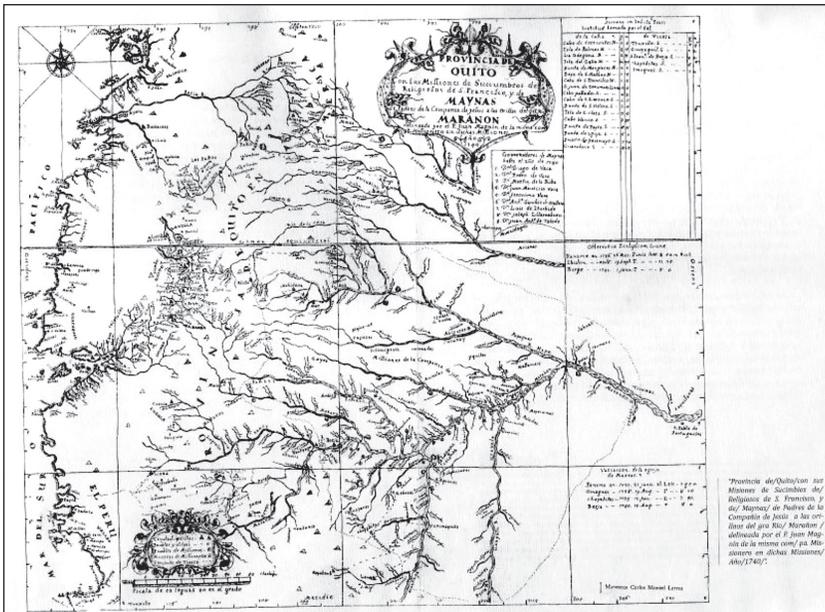


Source : La Condamine, 1745

Du Père Jean Magnin S.J., La Condamine reçut non seulement une Carte de la Province de Quito (Magnin, 2009 [1740]) (Illustration 3), mais aussi la *Descripción de la provincia y misiones de Mainas* (Magnin, 1998) qui l'accompagnait (La Condamine, 1745 : 56). En outre, le Père Magnin –ou l'un de ses acolytes à Quito– a certainement dû lui fournir la carte du Napo, levée par le Père Pablo Maroni, ainsi que d'autres documents d'origine jésuite (La Condamine, 1751 : 141 nota).

Illustration 3

Province de Quito avec les Missions de Sucumbíos, des Religieux de S. Francisco, et de Maynas, des Pères de la Compagnie de Jésus, sur les rives du grand fleuve Maragnon



Source : Magnin, 1740

La production cartographique et géographique de Jean Magnin S. J. semble naître d'une double inspiration. D'une part, dans l'introduction de sa *Descripción de la Provincia y misiones de Mainas*, il avoue avoir été inspiré par les membres de la Mission Géodésique lors de leur rencontre à Panamá

ou, peut-être, à Quito¹. D'autre part, Magnin reconnaît l'intérêt pratique qui se cache derrière les ordres qu'il reçoit des supérieurs de l'Ordre et de la Couronne pour réaliser lesdites études géographiques et ethnographiques des missions (Magnin, 1998). Cet apport des missionnaires jésuites à la cartographie ne se limitait pas à l'Amazonie. En plus des cartes de Quito et de l'Amazone qu'il élaborait pour Maldonado et La Condamine (Illustrations 2, 5 et 6), le célèbre Jean-Baptiste Bourguignon D'Anville dessina une carte de l'Amérique Méridionale (1750) dans laquelle il introduisit les informations fournies par La Condamine, Maldonado et de nombreux Jésuites, parmi lesquels Magnin et Maroni (D'Anville, 1750 : 180-183) (Illustration 4). D'Anville se spécialisait dans l'élaboration de cartes continentales, comme celles de la Chine et de l'Inde, en agrégeant de nombreuses cartes détaillées aux informations fournies par les rapports des missionnaires jésuites présents sur place. Aussi, à cette époque, les Jésuites cessèrent-ils d'être des scientifiques de renom, jouissant d'indépendance : ils se limitèrent à fournir données et informations aux scientifiques qui travaillaient avec les Académies européennes (Hsia, 2009).

1 La Condamine mentionne Magnin dans son *Journal de Voyage* uniquement lors de leur rencontre à Borja, en chemin vers l'Amazone. Cependant, ils étaient tous deux au Panamá en 1736 puis plus tard à Quito (Magnin, 2009 [1740]; La Condamine, 1751).

Illustration 4
Amérique méridionale publiée sous les auspices de
monseigneur le duc d'Orléans, premier prince du sang



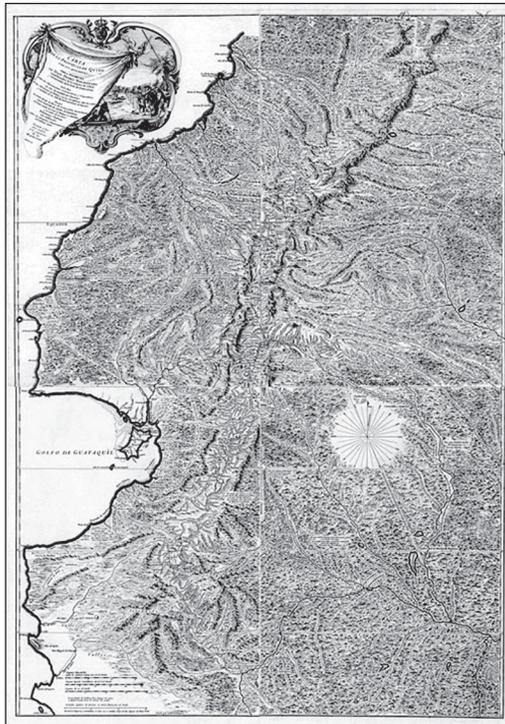
Source : D'Anville, 1748

Ce dialogue tripartite se fit par le biais de Créoles éclairés tels que Pedro Vicente Maldonado et Miguel de San Esteban. Magnin se lia à La Condamine, puis à l'Académie Royale des Sciences de Paris grâce à son amitié avec Maldonado. C'est par cet intermédiaire qu'il adressa son *Descartes Reformado* (Latorre, 2004 ; Magnin, 2009 : 2). Les cartes de Quito et du fleuve Amazone de Maldonado, de La Condamine et de D'Anville, reconnaissent avoir puisé aux cartes jésuites de Magnin et de Maroni, ainsi qu'aux mesures des membres français et espagnols de l'expédition géodésique tout comme aux chemins tracés par San Esteban et Maldonado. Cependant, malgré ce dialogue tripartite, La Condamine et D'Anville font figure d'autorité suprême en matière de cartographie de l'Amérique Méridionale, dans la mesure où ils ont corrigé des erreurs, portant notam-

ment sur l'exagération du terrain dans des lieux difficiles d'accès comme les contreforts orientaux de la Cordillère des Andes (D'Anville, 1750 ; La Condamine, 1751). Aussi, D'Anville (1750 : 181) commente-t-il de la sorte la carte de Magnin prêté par La Condamine :

Nonobstant le mérite de ce morceau de Géographie, le défaut presque universel des Cartes qui ne sont pas assujetties à toute la rigueur Géométrique, défaut qui consiste à exagérer l'étendu des espaces, s'y fait sentir notablement en différents endroits.

Illustration 5
Carte de la Province de Quito et ses environs



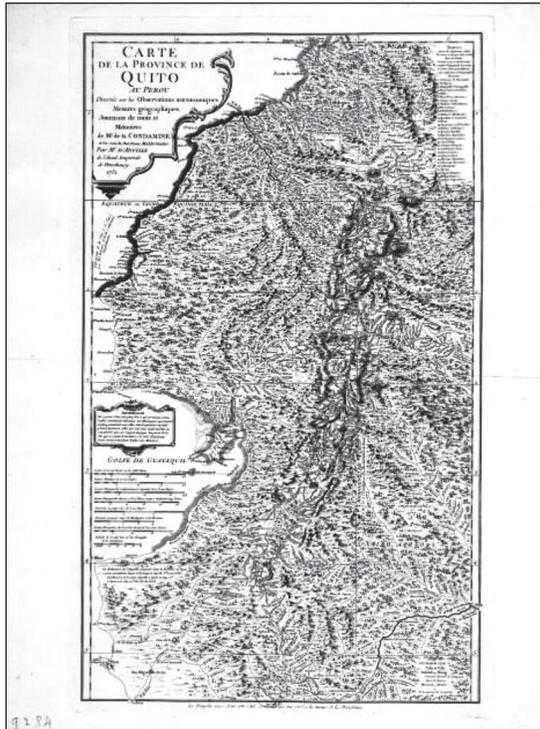
Source : Maldonado, 1750

D'autre part, en comparant la carte de Quito de Maldonado (Illustration 5) avec celle de La Condamine (Illustration 6), on note des différences liées au fait que l'objectif et le public visés par chacun étaient de nature différente. En effet, Maldonado mentionne dans sa carte la dette qu'il éprouve à l'égard de différents apports, tant jésuites que géodésiques et créoles. Tandis que La Condamine ne mentionne cette dette qu'en bas d'une page de son *Journal du Voyage*, en mettant l'accent sur les corrections qu'il dut faire à chacun de ces apports (La Condamine, 1751 : 141 nota). Cela prouve que Maldonado avait l'intention de faire circuler sa carte aussi bien à Quito qu'en Europe, alors que La Condamine n'avait d'autre préoccupation que le public lettré européen. Cette différence éclate lorsqu'il s'agit de donner un nom au Méridien de Quito : Maldonado donne des référents locaux à cette ligne imaginaire qui a servi au calcul de l'arc du méridien en Équateur : « Méridien qui passe par la Tour de l'Église du couvent de *la Merced* dans la Ville de Quito ». À l'inverse, La Condamine se sert de référents européens propre à une science universelle : « Méridien de Quito à 80° 30' à l'occident du méridien de Paris ». Il est important de signaler que La Condamine fit passer le Méridien de Quito par la terrasse du Collège des Jésuites d'où il put déterminer la latitude grâce au *gnomon*, ou cadran solaire, qu'il y fit installer. Ce cadran solaire trouva en outre un usage local : il servit désormais d'étalon à l'horloge du collège, « qui réglait la ville » (La Condamine, 1751 : 18).

En conclusion, il apparaît que la science « universelle » des Académiciens français se nourrissait de diverses sources locales, à travers un dialogue qui s'établissait entre la tradition érudite jésuite, les Créoles récemment éclairés, et la légitimité toujours plus forte de la science nouvelle des Académies. La mise en oeuvre de cette science visait plusieurs objectifs, qui allaient de la reconnaissance et du prestige au sein des Académies des Sciences européennes à la reconnaissance politique d'un territoire tel que le Royaume de Quito, fortement identifié à son contrôle du fleuve Amazone grâce à ses missions jésuites. Aussi, les conséquences territoriales de l'expulsion de la Compagnie de Jésus aboutirent-elles vraisemblablement à la mise en place de « l'Expédition des Frontières » (1779-1795), sous les ordres de Francisco Requena, afin d'octroyer le contrôle de Maynas à la Vice-Royaute

du Pérou. Ceci, afin de mieux défendre les frontières de l'Amazonie menacées par les ambitions du Portugal (Vacas Galindo, 1903).

Illustration 6
Carte de la Province de Quito au Pérou



Source : La Condamine, 1751

Bibliographie

- Brading, D. (1991). *Orbe indiano. De la monarquía católica a la república criolla, 1492-1867*. Mexico D.F. Fondo de Cultura Económica, S.A. de C.V.
- Cañizares- Esguerra J. (2006). *Nature, Empire, and Nation. Explorations of the History Science in the Iberian World*. Stanford : Stanford University Press
- D'Anville (1750). « Lettre de Monsieur D'Anville a Messieurs du Journal del Sçavans, sur une Carte de l'Amérique Méridionale qu'il vient de publier ». In *Le Journal des Sçavans*, mars
- Echeverría, B. (2000). *La modernidad de lo barroco*. Mexico D.F. : Ediciones Era
- Feingold, M. (2003). *Jesuit Science and the Republic of Letters*. Londres : The MIT Press
- Hoyrup, J. (2008). « Baroque Mind-set and New Science: a Dialectic of Seventeenth-Century High Culture ». Berlin : Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte
- Hsia, F. C. (2009). *Sojourners in a Strange Land: Jesuits and Their Scientific Missions in Late Imperial China*. Chicago : University of Chicago Press
- Keeding, E. (2005). *Surge la nación: La Ilustración en la Audiencia de Quito, 1725-1812*. Quito : Banco Central del Ecuador
- La Condamine, C. M. d. (1745). *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale*. Paris : Académie Royale des Sciences.
- (1751). *Journal du voyage fait par ordre du Roi a l'Équateur*. Paris : Imprimerie Royale
- (1993 [1745]). *Viaje por la América Meridional por el Río de las Amazonas*. Quito : Abya Yala
- Latorre, O. (2004). *Maldonado: conciencia geográfica y modernidad en el Ecuador*. Riobamba : Casa de la Cultura Ecuatoriana Núcleo Chimborazo, Editorial Pedagógica Freire
- Magnin, J. (1998). *Descripción de la Provincia y misiones de Mainas en el Reino de Quito*. Quito : Biblioteca Ecuatoriana Aurelio Espinosa Pólit.
- (2009 [1740]). *Descartes Reformado*. Quito : Fonsal

- Ortiz, C. (2002). *Pedro Vicente Maldonado: Biografía*. Quito : Casa de la Cultura Ecuatoriana
- Paladines, C. (1981). Estudio Introductorio. *Pensamiento Ilustrado Ecuatoriano*. Quito : Banco Central del Ecuador, Corporación Editora Nacional
- Pratt, M. (1992) *Imperial Eyes: Travel Witing and Transculturation*. Canada: Routledge
- Rozier (1775). *Nouvelle Table des Articles de L'Académie Royale des Sciences de Paris*. Paris : Ruault
- Safier, N. (2008). *Measuring the New World*. Chicago : University of Chicago Press
- Stein, S et B. Stein (2003). *Apogee of Empire: Spain and New Spain in the age of Charles III, 1759-1789*. Maryland : The Johns Hopkins University Press
- Vacas Galindo, E. (1903). *Colección de documentos sobre límites ecuatoriano peruanos por el R. P. Fr. Enrique Vacas Galindo, del Orden de Predicadores*. Quito : Tipografía de la Escuela de Artes y Oficios por R. Jaramillo

Les Lumières françaises et le XVIIIe siècle quiténien : une découverte réciproque

Bernard Lavallé*

Le rôle des Lumières dans le processus d'indépendance des pays de l'ancien Empire espagnol d'Amérique a été longtemps considéré comme une évidence par la tradition historiographique. Une évidence, car les philosophes des Lumières du XVIIIe siècle européen, en reconsidérant des principes établis et reconnus depuis des siècles, auraient modifié en profondeur, voire de façon radicale, les normes de production du savoir, les jugements sur la nature et le fonctionnement du corps social, les rapports à la monarchie, et même au divin, les comportements individuels et collectifs, l'acceptation aveugle et dépourvue de sens critique de dogmes de diverses natures qui pouvaient paraître intangibles.

Avec le temps, une approche à la fois plus complète et complexe des processus historiques de cette époque, a permis de changer sensiblement la perspective. A partir de là, les recherches ont surtout considéré, et souvent privilégié, une série de facteurs endogènes provenant des changements et des dynamiques propres des sociétés de l'Ancien Régime. Parmi les principaux facteurs, on peut citer :

- Les tensions et les aspirations de groupes jusque-là marginalisés pour des raisons sociales et/ou ethniques n'acceptant plus les fonctions et places subalternes dans lesquelles ils s'étaient vu confinés dans l'organisation du monde hispano-américain;

* Professeur émérite - Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3.

- Les pressions de diverses sortes au sein du monde indigène, qui désormais entré dans des dynamiques remarquables, avait surmonté les effets du déclin démographique et des chocs sociaux ou psychologiques liés à l'écrasement de la Conquête et à l'installation d'un nouvel ordre social ;
- Les ajustements nécessaires face aux exigences de la métropole ; les Bourbons, et en particulier Charles III, étant bien décidés à instaurer un pacte social rénové, encore plus favorable aux intérêts de la Péninsule et par conséquent plus agressif et plus contraignant, en particulier sur le plan fiscal, aussi bien pour les élites que pour la plèbe américaines ;
- Une nouvelle perception et une conception différente de l'espace, de leur espace, par les habitants des vice-royautés américaines, dont l'ancien patriotisme, hérité des conceptions créoles du XVII^e siècle, évoluait à mesure que les cadres politico-administratifs sclérosés hérités de l'époque des Habsbourg révélaient leur obsolescence face à l'attaque brutale de contextes économiques et sociaux tous en pleine mutation.

Dans une certaine mesure, l'ère de ce que l'on appelle, sans doute à tort, les « soulèvements » et les « rebellions » qui, durant le dernier tiers du XVIII^e siècle, affectèrent pratiquement l'ensemble de l'ancien Empire, fut la manifestation la plus visible de ce mal-être généralisé qui affecta alors, mais pour des motifs variés et parfois divergents, toutes les couches sociales. Cela manifestait leur volonté, sans doute encore épidermique, confuse et pratiquement sans préparation, de profonds changements.

La nouvelle perspective et les exigences méthodologiques renouvelées dont on vient de parler n'ont pas fait disparaître l'intérêt et la nécessité d'études des facteurs exogènes comme les Lumières européennes. José Carlos Chiaramonte l'a globalement démontré pour l'ex-Empire, à la fois par les textes qu'il a réunis et par la présentation pénétrante qu'il en a faite¹. Plus proche de nous, Renán Silva l'a également fait pour la région qui nous intéresse, dans une étude qui de manière très significative conclut un livre collectif d'une dizaine de synthèses sur le système colonial tardif².

1 Chiaramonte J. C. (1979)

2 Silva R. (1999) : 361-394

En gardant en mémoire les exigences et les cadres que l'on vient de définir pour une approche moderne de l'influence des Lumières européennes, dans ce cas françaises, en Amérique, nous souhaitons présenter simplement leur rôle dans la transmission et l'élaboration de savoirs, de questionnements qui, en ces décennies finales de XVIII^e siècle, laissaient augurer des temps nouveaux.

Les Jésuites de Quito et la culture européenne

Parmi les institutions culturelles de la société hispano-américaine, la Compagnie de Jésus joua un rôle à la fois central et déterminant dans toutes les régions de l'ancien Empire; la région de Quito ne fut pas une exception, où elle était présente depuis la fin du XVI^{ème} siècle. En 1601, elle ouvrit le collège de *San Luis* et vingt ans plus tard, en 1622, elle fit de même avec l'Université de *Gregorio Magno*. Celle-ci fut initialement centrée sur les études théologiques et ecclésiastiques; cependant, au milieu du siècle, les pères avaient essayé d'élargir ses enseignements à d'autres domaines plus directement en prise avec la société laïque (le droit romain par exemple), mais cela fut interdit par le Conseil des Indes. Ce furent les Jésuites qui introduisirent l'imprimerie sur les territoires de l'ancienne Audience de Quito, en 1755, dans leur collège d'Ambato, puis ensuite en 1759 dans celui de Quito, au travers de publications dans un premier temps exclusivement cléricales, mais qui ne tardèrent pas à se laïciser, avant que l'expulsion de 1767 ne vienne mettre brutalement un point final à ce processus.

L'intérêt des Jésuites pour les livres et les savoirs est une chose bien connue. Les inventaires de plusieurs de leurs bibliothèques américaines réalisés au moment de leur expulsion en témoignent. En ce qui concerne Quito, il en existe trois : celui de la bibliothèque de la province, ou « bibliothèque générale », ceux des collèges de *San Luis* et de l'université de *Gregorio Magno*. L'ensemble, selon les écrits du célèbre polygraphe allemand Alexandre de Humboldt lors de son passage à Quito au début du XIX^e siècle, représentait environ 30 000 volumes, ce qui était sans doute un peu exagéré. En 1767, quand fut réalisé l'inventaire des biens de la

Compagnie, le collège de *San Luis* comptait un peu plus de 2 700 livres.

Les études d'Ekkehart Keeding fournissent une bonne approche à la nature et au contenu de ces œuvres³. Pour ce qui est des publications françaises (ou en français), celles-ci figurent en excellente position dans des domaines variés. Keeding cite Lemery, divulgateur de la chimie de Boyle, le philosophe Du Hamel considéré comme l'auteur des textes les plus progressistes de son temps, le physicien Réaumur, le philosophe Purchot recteur de la Sorbonne et partisan, avec une certaine prudence, des théories de Copernic mais aussi de Descartes. Il faut remarquer que ce fut précisément à partir de la traduction française du *Grand Dictionnaire Historique* de Moreri que les idées de Copernic, Kepler et Newton furent connues à Quito, alors que les textes intégraux de ces auteurs étaient aussi sur les étagères des pères.

Ceux-ci manifestaient dans leurs bibliothèques un éclectisme remarquable. Ils possédaient à la fois les œuvres des Jésuites espagnols les plus célèbres (Mariana, Suárez) mais aussi du bénédictin espagnol Benito Feijóo, apologiste de la méthode expérimentale, en particulier dans son *Théâtre critique universel*, les *Provinciales* de Pascal, le *Journal de Trévoux* publié par les Jésuites français pour combattre les philosophes. On y rencontre aussi des historiens français moins connus aujourd'hui mais alors très lus, modérément novateurs et audacieux, comme Gueullette, Rollin, Duchesne, Calmet, Mauvillon, Vallemont et de Lenglet de Fresnoy. On y trouvait également le *Grand dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, plus connu sous le nom de l'Encyclopédie, de Denis Diderot. Bien qu'inscrit à l'*Index expurgatoire* des livres interdits en 1759, elle était cependant entre les mains des pères, de même que d'autres *anatemizados* célèbres comme Copernic, Kepler, Descartes, Malebranche ou Rousseau.

En définitive, la majeure partie des grands textes européens de l'époque, dans un éventail idéologique relativement ouvert, était à disposition des lecteurs, sans doute choisis, dans les bibliothèques de la Compagnie à Quito, et de plus sans décalage chronologique notable avec l'Europe, en ce qui concerne leur arrivée sur les étagères. Les pères, fidèles aux instructions

3 Voir Keeding E (2005), première partie, chapitre A.

romaines, suivaient une orthodoxie évidente dans leur enseignement philosophique, mais pour ce qui était de sciences comme la physique, les mathématiques, l'astronomie ou la botanique, ils n'hésitaient pas à s'intéresser aux influences récentes en provenance d'Europe. La preuve en est le cours de physique du père Aguirre donné en 1758 et découvert par Keeding. Le Jésuite y citait Boyle, Clarke, Copernic, Feijóo, Huygens, Leibniz, Halley, Newton, Torricelli, et parmi les français Bouguer, Descartes, Fontenelle, Gassendi, La Hire, La Condamine, Réaumur, Nollet, Pitton de Tournefort, etc. En ce qui concerne la médecine, la Compagnie ne l'avait jamais enseignée dans son collège et son université mais, selon Keeding, sa collection d'œuvres médicales montre bien que les pères se tenaient très au courant des progrès réalisés en Europe.

Selon son habitude, la Compagnie agissait cependant avec grande prudence. Il fallut attendre 1765 pour que les théories cartésiennes apparaissent dans les sujets d'examens, et quand les théories de Gassendi sur les atomes indestructibles ou de Descartes sur le raisonnement furent exposées, cela fut avant tout pour expliquer en quoi et pourquoi l'Église s'y opposait. De la même manière, le savoir de Feijóo et de la nouvelle épistémologie fondée sur l'expérimentation, n'impliquait pas d'attaques systématiques et radicales contre l'ancienne autorité scolastique chrétienne, loin de là.

La situation était par conséquent étrange. Les écrits modernisateurs et novateurs des Lumières arrivaient à Quito, se trouvaient dans les bibliothèques des Jésuites, étaient connus et lus, mais l'enseignement des pères continuait d'être orthodoxe, et il fut nécessaire d'attendre le milieu du XVIIIe siècle pour que les positions commencent à s'assouplir. L'expulsion de 1767 mit un terme brutal et inespéré à cette possible évolution, dont on ne saura jamais jusqu'où elle aurait pu aller, ni la manière selon laquelle la Compagnie serait parvenue, peut-être, à résoudre la contradiction perçue entre l'ouverture qu'elle manifestait dans son information et l'orthodoxie qu'elle maintenait dans son enseignement donné aux jeunes Quiténiens.

L'expédition géodésique française

Sciences et voyages dans l'Amérique espagnole du XVIIIe siècle

Une des innovations les plus notables du XVIIIe siècle hispano-américain (surtout dans sa seconde moitié et encore plus dans son dernier quart) fut une nouvelle appréhension de l'espace. L'ancien contexte géopolitique impérial organisé par les Habsbourg connut alors une série de modifications, pour la plupart importantes, parfois décisives pour le futur. Dans les milieux indigènes, une pression démographique sans précédent depuis la catastrophe causée par la Conquête entraîna dans certaines régions des débuts de fronts pionniers. Une curiosité intelligente marquée par les temps nouveaux commença à s'intéresser aux régions situées au-delà des limites politiques traditionnelles. Les rivalités impériales avec d'autres puissances européennes entraînèrent l'Espagne à s'occuper, enfin, des régions du Nouveau Monde qu'elle avait jusqu'alors abandonnées. Finalement, mu par la volonté de les réactiver, d'abord à son profit et suivant l'exemple de la France et de l'Angleterre, le pouvoir madrilène entreprit, de manière aléatoire au début, une sorte de vaste bilan des richesses et des potentialités encore non-exploitées des régions aussi immenses que variées qui se trouvaient sous son autorité dans le Nouveau Monde.

Cette dernière motivation se concrétisa par l'organisation d'expéditions scientifiques durant lesquelles cartographes, astronomes, botanistes, naturalistes, géologues, etc. entreprirent une sorte d'inventaire systématique des réalités naturelles, non seulement pour enrichir les collections des cabinets savants, des musées espagnols qui se créaient, mais aussi pour satisfaire une curiosité désintéressée qui commençait à apparaître dans les milieux les plus cultivés. On a pu dire, avec raison, qu'une seconde découverte du continent avait alors eu lieu, et aujourd'hui les noms des chefs de ces dizaines d'expéditions de l'époque sont à juste titre gravés à l'entrée du *Museo de América* de Madrid.

Pour les seules années 1768-1788, plus de vingt voyages scientifiques furent organisés, et ce chiffre est triplé si l'on considère la période 1745-1807. Vos leurs résultats, quelques-uns sont passés à la postérité : ceux de

Félix de Azara au Paraguay, ayant eu pour objet de délimiter la nouvelle frontière avec le Brésil (1781-1810), ceux de Hipólito Ruiz López et José Antonio Pavón au Pérou et au Chili (1776-1787), José Celestino Mutis en Nouvelle-Grenade (1783-1797), Martín de Sessé et Lacasta au Mexique (1787-1797), ceux du navigateur Malaspina au large des côtes du Pacifique y de quelques archipels, ceux des frères Heuland au Chili et au Pérou (1795-1800). La liste pourrait continuer... Ces expéditions furent pour la plupart réalisées en collaboration avec des savants venus de pays étrangers, soit car ils y participèrent (le Suédois Löfving au Venezuela –1754–, le Français Joseph Dombey au Chili –1777–, le Tchèque Tadeo Haenke et un autre Français, Louis Née, avec Malaspina), soit car ils les dirigèrent (Malaspina était italien, les Heuland prussiens, l'astronome Jean-Baptiste Chappe d'Auteroche en Basse Californie était français). Il n'était pas rare que les expéditionnaires soient en étroite relation avec des savants européens grâce à une correspondance suivie, comme le Suédois Linné avec Löfving et Mutis. Ceci eu pour effet principal de faire entrer le monde américain dans le grand mouvement européen de rénovation des connaissances de l'époque.

Ces campagnes de recherche eurent une autre conséquence. Les savants européens qui y participèrent durent s'appuyer sur la collaboration de spécialistes des différents pays américains dans lesquels ils travaillaient. Ils leurs confièrent une partie de leurs programmes, les mirent au fait des dernières avancées du Vieux Continent, utilisèrent leur habileté et leur excellente connaissance de l'environnement. Souvent, ils réveillèrent aussi chez ces jeunes Créoles une curiosité nouvelle pour leur propre réalité. Certains de ces collaborateurs américains devaient plus tard un rôle éminent dans leurs pays respectifs au moment de l'Indépendance. On peut ainsi rappeler, entre autres, Mariano Larrave et José Cecilio del Valle au Guatemala, Pascasio Ortiz de Letona au Mexique, Hipólito Unanue au Pérou, José Caldas e Ignacio Pombo en Nouvelle Grenade⁴.

4 Pour une excellente synthèse sur le sens et la portée de cette politique des expéditions scientifiques, voir : Sagredo Baeza R. et J. I. González Leiva (2004) : 33-88.

Les chevaliers du point fixe jusqu'à Quito

Dans les voyages scientifiques, les territoires qui jusqu'alors constituaient l'Audience de Quito occupent une place spécifique. En effet, déjà depuis la fin du premier tiers du siècle, donc bien avant les voyages qui ont été évoqués précédemment, ils reçurent la visite d'un groupe de savants qui allait occuper une place très particulière dans l'histoire des sciences. Le *Cabinet Royal d'histoire naturelle* et le *Jardin botanique* de Madrid, qui plus tard devaient organiser de nombreuses expéditions, n'existaient pas à ce moment-là, et la politique des Bourbons, occupée alors à une profonde réforme de la Péninsule, n'avait pas encore eu le temps de se consacrer à celle de son Empire américain, comme elle allait le faire pendant le règne de Charles III.

L'objectif de l'expédition dont il va être question, était de trancher un débat qui animait et divisait la communauté scientifique européenne : La terre était-elle aplatie vers les pôles, comme le prétendaient les Anglais à la suite de Newton, ou alors notre planète était-elle ovale, comme le soutenaient en France Cassini de Thury et Fontenelle, à partir des travaux de Descartes? Ce grand débat scientifique n'était pas exempt bien sûr de sous-entendus, de susceptibilités et de rivalités nationales⁵.

À la fin de l'année 1733, Louis Godin proposa à l'Académie des Sciences de Paris d'organiser conjointement deux expéditions pour mesurer le degré du méridien, et ce dans des conditions opposées : l'une le plus près possible du pôle nord, et l'autre sur l'équateur. Pour la première, des raisons de proximité et d'accessibilité imposèrent la Laponie. Pour la seconde, la côte africaine « peuplée par des sauvages » et les îles de l'actuelle Indonésie, trop éloignées et, comme on le croyait, impraticables du fait de leur relief, furent finalement écartées au profit de la côte de l'actuelle république de l'Équateur, qui paraissait présenter de nombreux avantages et toutes les commodités nécessaires pour les expérimentations et les mesures que l'on allait faire.

5 Sur cette controverse, son contenu scientifique et son arrière-plan national, voir : Lafuente A. et A. Mazuecos (1987), en particulier le chapitre V, et plus précisément les documents de Maurepas cités aux pages 86 et 87.

Le projet enthousiasma le comte de Maurepas, alors ministre de la Marine mais aussi vice-président de l'Académie des sciences, qui chargea l'ambassadeur de France à Madrid de solliciter les autorisations nécessaires. Il insista beaucoup sur le fait que cette expédition n'avait pas de visée ni aucune arrière-pensée de type économique ou commerciale, ce qui n'est peut-être pas tout-à-fait exact. On demanda au diplomate de dissiper d'avance les possibles suspicions espagnoles à une époque où la contrebande française était très active dans ces régions⁶.

Sur ce point extrêmement sensible, le gouvernement espagnol se montra cependant d'une réactivité exceptionnelle. Informé de la requête à la fin du mois de mars 1734, Philippe V donna un premier avis favorable le 6 avril. Le Conseil des Indes étudia le projet, émit quelques observations et manifesta les craintes auxquelles on pouvait s'attendre quant à la possibilité de voir les Français profiter de l'occasion pour intensifier leurs activités délictueuses et clandestines déjà fort prospères sur la côte Pacifique sud, essayant aussi d'obtenir des renseignements sur des questions sensibles, par exemple de type militaire. Finalement, le roi, désireux sans doute de rendre effectif le Pacte de famille signé peu de temps auparavant, en 1733 avec les Bourbons de France, donna son accord définitif le 11 juillet, malgré les réticences de ses Conseillers.

Laissons de côté les aspects économiques de la préparation du voyage qui furent longs, comme toujours, très complexes, et soumis à de nombreuses restrictions qui laissaient augurer des difficultés futures qui, de fait, n'allaient pas manquer⁷. Après quelques défections et les remplacements rendus nécessaire, le 16 mai 1735, le navire *Le Portefaix* partit de La Rochelle avec à son bord Louis Godin, le chef de l'expédition, accompagné de Pierre Bouguer, Charles Marie de La Condamine, Joseph Jussieu, Verguin, Couplet, Godin des Odonais (neveu de Louis), le chirurgien Seniergues, Morainville et Hugot, chargé des instruments de mesure.

Après des escales en Martinique et à Saint-Domingue, colonies françaises, *Le Portefaix* arriva enfin à Carthagène des Indes le 15 novembre et y

6 Voir : Lafuente A. et A. Mazuecos (1987), pages 92-94.

7 Voir Ramos L. J. (1985) : 52-53.

trouva deux *guardiamarinas*, dotés d'une bonne préparation en astronomie et en mathématiques, que la partie espagnole, comme l'avait recommandé le Conseil des Indes, avait intégré dans l'expédition à la fois pour la contrôler et pour ne pas laisser aux représentants d'une nation alliée mais étrangère le succès scientifique espéré. Il s'agissait d'Antonio de Ulloa et de Jorge Juan y Santacilia, qui avait remplacé José Garcia del Postigo initialement prévu. Comme on le sait, ces deux officiers allaient tirer de ce long séjour américain les célèbres *Nouvelles Secrètes de l'Amérique*, témoignage d'une extraordinaire valeur sur les réalités andines de l'époque et qui devait être publié en Angleterre, ce qui rendit suspectes aux yeux de beaucoup d'Espagnols de l'époque leurs dures critiques des pratiques et des abus coloniaux.

Ce premier contact avec la réalité américaine continentale s'avéra plutôt rude. Jussieu, Godin des Odonais, Morainville et Bouguer souffrirent d'une maladie non identifiée. Le voyage continua de manière banale avec les incommodités et les difficultés de la navigation sur le Pacifique, auxquelles s'ajoutèrent de vives tensions personnelles. Les plus marquées avaient lieu entre d'une part Godin et de l'autre Bouguer et La Condamine.

Quand ils arrivèrent sur une terre qui dépendait de l'Audience royale de Quito, c'est-à-dire à l'escale de Manta, ils débarquèrent en prétextant vouloir commencer sans perdre de temps leurs travaux de triangulation géodésique. Pendant ce temps, le gros de l'expédition continua par voie maritime jusqu'à Guayaquil, puis se mit en chemin par terres jusque Guaranda, Ambato, Latacunga et Quito. Ils y arrivèrent le 29 mai 1736, et se logèrent les premiers jours dans le palais de l'Audience.

La Condamine, qui n'avait pas pu réaliser à Manta ce qui était prévu, avait remonté le fleuve Esmeraldas, et s'était dirigé vers Quito où il entra le 4 juin. En suivant une route qui relevait plus du projet que de la réalité, Bouguer s'était séparé de La Condamine, s'en alla plus au sud et fut le dernier, le 10 juin, à se réunir avec ses collègues, dont, un, Couplet, mourut peu de temps après d'une fièvre maligne, sans doute attrapée durant la traversée de l'isthme.

La collaboration des Jésuites

Le président de l'Audience, D. Dionisio de Alcedo y Herrera, leur réserva un bon accueil bien que, conformément aux ordres reçus de la Péninsule, il ait vérifié avec beaucoup (voir avec excès) d'attention le contenu des nombreux bagages des Français. Ceux-ci ne tardèrent pas à se mettre au travail et établirent des relations privilégiées avec les Jésuites. La Condamine avait été élève de la Compagnie dans le très élitiste collège parisien Louis-le-Grand, et il alla vivre au collège *San Luis*. Il dut même demander à un moment l'aide financière des pères. Plus tard, quand le médecin de l'expédition, Jean Seniergues, mourut assassiné à Cuenca, La Condamine obtint de le faire enterrer dans l'église de la Compagnie.

Les Français arrivaient à un moment particulièrement tendu et de division entre Créoles et Péninsulaires dans la province quiténienne de la Compagnie. Quelques années auparavant, en 1731, un Jésuite espagnol, le père Hormaegui, avait été nommé à Rome recteur du collège *San Luis*, décision ignorée par le père provincial et un groupe de jeunes Créoles. Pour rétablir l'autorité, le général avait envoyé à Quito le père Andrés de Zárate avec pour mission de rendre effective la nomination du père Hormaegui et d'exiler de la province ces pères qui avaient si gravement enfreint la discipline bien connue de la Compagnie. Le conseil municipal de Quito, au sein duquel les Créoles étaient majoritaires, s'était immiscé dans l'affaire et l'élection des alcaldes au début des années 1736 avait suscité de nouvelles tensions à la suite de l'intervention du président de l'Audience⁸.

La Condamine avait installé son observatoire dans les locaux du collège et, quand il s'absentait, un des pères, l'italien Pietro Milanesio, le remplaçait. Il poursuivit d'ailleurs ces mesures après le retour en Europe des Français. Lors de ses recherches sur la bibliothèque des Jésuites quiténiens, Ekkehart Keeding a démontré que plus tard, le savant français continua d'être en relation avec les professeurs du collège *San Luis*. Ce fut lui qui leur envoya depuis Paris, et dédicacées, les *Institutiones Physicae* de Musschenbroek (Leyden, 1748) sur la physique de Newton. Ce-

8 Voir Ramos L. J. (1985) : 52-53.

pendant, comme le fait remarquer Keeding, cette dédicace et la signature qui l'accompagnait furent biffées pour occulter la provenance de l'œuvre, qui sûrement posait problème aux pères dans la mesure où, comme nous l'avons vu, les principes épistémologiques de Newton s'accordaient mal avec ceux qu'ils professaient.

La Condamine ne fut pas le seul à entretenir des relations étroites avec les communautés religieuses. Keeding le montre bien quand il remarque que Godin laissa au collège augustin quelques livres français récents de physique, chimie, philosophie et théologie. D'autre part, on sait déjà que Godin eut avec le Jésuite suisse Jean Magnin des contacts qui amenèrent celui-ci à se familiariser avec la philosophie cartésienne. Il la défendit en 1744 dans un écrit dédié à La Condamine, avec une dédicace à l'*Académie des Sciences* de Paris, qui décida de le compter dès lors parmi ses membres associés.

Magnin aussi fut très proche de La Condamine, surtout dans la seconde partie de son séjour à Quito. Il avait mis à sa disposition la documentation existante du collège sur les missions de Maynas, en particulier le matériel cartographique que La Condamine devait utiliser pour les publications qu'il fit en France. Durant le retour du savant français par le fleuve Amazone, Magnin l'accompagna durant plusieurs jours de Borja à Laguna, et au moment de se séparer, La Condamine lui offrit une partie de ses instruments, entre lesquels se trouvait un quadrant⁹.

Selon Keeding, l'influence scientifique de l'expédition se fit sentir surtout parmi les Jésuites non espagnols de Quito qui, semble-t-il, eurent avec les Français des relations plus spontanées et avec moins d'arrière-pensées que les pères espagnols ou créoles. Bien que Magnin ne soit pas parvenu à occuper une chaire au collège *San Luis*, il est représentatif de l'évolution, sans nul doute accélérée par la présence de l'expédition française, qui devait mener l'université quiténienne de *San Gregorio* à accepter, à partir de 1745, non seulement l'enseignement du cartésianisme mais aussi l'instauration d'un dialogue avec ses positions sur la science moderne¹⁰.

9 Voir Keeding, E. (2005) : 113-119. Pour les relations de La Condamine avec le père Magnin, voir: Lafuente A. et Mazuecos A. (1987) : 122-124 et 142-143.

10 Voir Keeding E. (1973) : 43-67.

Pedro Vicente Maldonado et les promesses des Lumières quiténiennes

Les savants français ne furent pas seulement en contact avec les Religieux. Dans son *Journal de voyage*, La Condamine constate que les sciences et les arts étaient en général peu développés à Quito, mais il souligne également qu'un nombre très réduit de personnes étaient, d'après son expression, « dépositaires du feu sacré ». Il cite ainsi José Davalos qui, dans son hacienda *Los Elenes* près de Riobamba, avait réuni une imposante bibliothèque sur des thèmes assez divers, et dont le fils traduisait les *Mémoires* de l'*Académie des Sciences de Paris*. De la même façon, à Latacunga, le marquis de Maenza avait un observatoire équipé des meilleurs instruments fabriqués à Paris ou à Londres. Ils ne devaient pas être les seuls membres de l'aristocratie à avoir suivi les nouveautés de la pensée moderne de l'époque. Environ dix ans plus tard, il s'avère que le comte de Casa Jijón et le marquis de Selva Alegre possédaient, eux aussi, des bibliothèques très bien fournies.

Un autre représentant de cette élite allait établir des relations très étroites avec l'expédition géodésique française, en particulier avec La Condamine. Il s'agit de Pedro Vicente Maldonado y Sotomayor, né en 1704 dans une riche famille de Riobamba. Il avait reçu sa première formation de son frère José, un ecclésiastique en grande partie autodidacte, lecteur assidu, selon La Condamine, des *Mémoires de l'Académie* et du livre de Malebranche intitulé *Recherches de la vérité*, bien qu'il fût depuis le début du XVIII^e siècle à l'*Indice expurgatoire*. Plus tard, Pedro Vicente Maldonado avait étudié avec les Jésuites au collège *San Luis*, et était revenu dans sa province où il occupa divers postes de professeur et ensuite dans l'administration (*corregidor* adjoint) avant d'être maire de sa ville natale.

Le premier contact entre le Français et le Créole avait été fortuit durant le périple terrestre que La Condamine avait fait depuis Manta. Pedro Vicente Maldonado se trouvait alors dans la province d'Esmeraldas pour la réalisation d'un vieux rêve : l'ouverture d'un chemin direct de Quito au port d'Atacames en utilisant la vallée du fleuve Esmeraldas. Cette voie, comme on le supposait, présentait de divers et notables avantages. Elle était beaucoup plus courte que la distance et la durée du trajet Guayaquil-Quito, beaucoup moins pénible et, enfin, elle permettrait aux marchands

et à l'aristocratie de la capitale de se libérer du poids en tout point coûteux et dérangeant de l'escale obligatoire à Guayaquil¹¹.

Le contact entre les deux hommes, plus ou moins du même âge, fut tout de suite excellent, et quand ils arrivèrent à Quito, La Condamine et ses collègues purent bénéficier de l'aide de la famille Maldonado. Le frère de Pedro Vicente, Ramón Joaquín, fit office d'intermédiaire entre la bonne société quiténienne et les Français. Ceux-ci étaient fréquemment reçus dans la maison des Maldonado et où les discussions tournaient autour des nouvelles venues de France et d'Europe, où on lisait des livres français. Parmi ceux qui s'y rendaient le plus souvent, on peut mentionner le riche marchand créole Casagrande, dont la fille Isabel se maria plus tard avec Godin des Odonnais. Quand les urgences financières arrivèrent, les frères Maldonado servirent d'aval aux Français et allèrent même jusqu'à leur prêter de l'argent, chose qu'ils firent également avec Jorge Juan et Antonio de Ulloa. Grâce aux Maldonado et dans leur maison, lors de leur séjour à Riobamba, les expéditionnaires firent aussi connaissance de D. José Davalos duquel on a parlé plus haut, le beau-frère de Pedro Vicente¹².

Pedro Vicente Maldonado avait une solide formation scientifique, mais la collaboration avec les Français, surtout avec La Condamine, fut pour lui décisive. Dans son *Journal...*, celui-ci raconte comment il avait enseigné à son ami l'usage de la boussole et du baromètre, ainsi que les mesures géographiques d'altitude. En 1741, cette collaboration déboucha sur l'idée et plus tard la réalisation, d'une carte régionale sur la base de ses propres recherches, de celles d'autres membres de l'expédition (Bouguer et Verguin) mais aussi des travaux de missionnaires jésuites d'origine allemande qui avaient été les premiers à y penser et à tenter sa réalisation. Dans son *Journal...*, La Condamine rendit des hommages répétés à Maldonado. Il fait référence à « son intelligence et son activité sa passion pour apprendre », à la facilité avec laquelle son ami reliait les différents domaines du savoir. Apparemment, Maldonado possédait aussi un autre

11 Sur ce projet, son utilité attendue et le rôle de Pedro Vicente Maldonado, voir : Rueda Novoa R. (1992) : 33-54.

12 Pour plus de détails sur ces aspects, les conditions matérielles et sociales du séjour des Français à Quito, voir : Zúñiga N. (1977) : 30-37.

grand mérite, sa détermination à « introduire dans sa patrie le goût de la science et des arts », et d'être, de toute évidence, la personne la plus indiquée pour y réussir. Ceci suffit pour montrer l'espoir que le savant français déposé en son ami.

Finalement, quand en juin 1743 La Condamine retourna en France en descendant le versant oriental des Andes jusqu'à l'Amazone, il retrouva Pedro Vicente Maldonado à Laguna, et tous deux continuèrent ensemble leur périple. Quand ils arrivèrent au Para, comme La Condamine n'avait pas de passeport et craignait qu'on ne lui confisque ses précieux papiers, il prit la décision de passer par la Guyane hollandaise, alors que Maldonado embarquait pour Lisbonne, porteur du « testament scientifique » de son ami avec pour mission de le remettre à l'ambassadeur français de la capitale portugaise.

Après plusieurs mois à Paramaribo et une escale en Hollande, La Condamine arriva à Paris au mois de février 1745 avant d'être reçu à l'Académie en session solennelle durant laquelle il lut des extraits de son voyage sur le fleuve Amazone.

En ce qui concerne Pedro Vicente Maldonado, il avait laissé le Portugal pour l'Espagne où il montra à Madrid les nouveaux produits qu'il apportait (caoutchouc, platine et cannelle, en particulier), et publia sa *Description de la province d'Esmeraldas*. Au vu de ses mérites, il fut accueilli avec beaucoup d'égards dans les milieux éclairés et politiques. Philippe V lui-même le reçut en audience personnelle, le fit gentilhomme de la chambre et lui assura, ainsi qu'à ses successeurs des deux prochaines générations, le poste de gouverneur d'Atacames qu'il avait laissé à ses frères.

Ensuite, Pedro Vicente Maldonado passa par la France où ses amis de l'expédition, bien qu'en proie à de vives polémiques (surtout La Condamine et Bouguer), le reçurent de façon très accueillante, aussi bien en raison de l'amitié qui les unissait à lui que du fait de l'estime scientifique qu'ils lui témoignaient. Le fils de Riobamba montra de nouveau ses produits américains, fut reçu en session solennelle à l'*Académie des Sciences de Paris* qui l'avait choisi parmi ses correspondants, et fut appuyé dans la préparation de l'impression de la célèbre carte de son pays, couronnement de ses longs travaux géographiques, mais qu'il ne put voir lorsqu'elle parut en 1750 grâce à La Condamine.

En comparaison avec la carte des Jésuites allemands qui avaient privilégié l'axe amazonien, ce qui était normal au vu des priorités missionnaires, celle de Pedro Vicente Maldonado était organisée autour du méridien qui passait à Quito par la tour de la Merced. Cela était en effet plus équilibré, plus conforme à la réalité économique et humaine de la province dont il montrait une connaissance et une appropriation mentales nouvelles. C'était surtout plus complet et exact grâce à la diversité des apports et des techniques nouvelles dont l'auteur avait profité¹³.

Ensuite, on retrouve Maldonado dans l'armée espagnole des Flandres sous le commandement du duc de Huéscar. Plus tard, il partit à Amsterdam et en Angleterre, où il reçut également l'onction des cercles scientifiques. En octobre 1748, il présenta à la *Royal Society* une conférence sur l'usage du curare comme il l'avait observé à Laguna pendant qu'il attendait La Condamine. Le sujet était alors d'actualité, à une époque où l'on recherchait de puissants analgésiques capables d'accompagner et de permettre les avancées de la chirurgie. La *Royal Society* le choisit elle aussi comme membre correspondant, mais il mourut le 16 novembre 1748 d'une fièvre maligne, avant d'être formellement reçu.

Avec raison, Antonio Lafuente et Antonio Mazuecos, dans leur livre déjà cité, insistent sur le fait que Pedro Vicente Maldonado, vu l'importance de ses propres travaux et de l'aide souvent décisive qu'il apporta aux scientifiques français, se doit d'être considéré comme un membre de plus de l'expédition française. Ses mérites furent effectivement reconnus et consacrés par ses pairs européens dans les deux pays alors les plus à la pointe du renouveau scientifique, mais le destin le priva d'une trajectoire personnelle qui lui aurait permis de poursuivre dans cette voie, de donner la preuve entière de son intelligence, de ses savoirs et de sa volonté de s'ouvrir aux innovations de son temps au profit de sa terre lointaine.

Pratiquement inconnus à Quito, cette trajectoire tronquée et ses travaux, en particulier la carte de l'Audience, durent attendre plusieurs décennies avant de voir reconnaître leurs grands mérites. Quand, à la fin du siècle, le chemin direct de Quito jusqu'au Pacifique devint réalité, le prési-

13 Voir Gómez N. (1983) : 160 sq.

dent de l'Audience, Juan Antonio Mon y Velarde écrit dans son *Rapport* de 1791 que « la carte de cette province élaborée par le célèbre Maldonado était utilisée par l'administration comme le guide le plus exact »¹⁴.

L'année suivante, le 15 mars, Eugenio Espejo dans le premier journal de Quito, les *Primicias de la cultura de Quito*, écrit un éloge bien senti de son compatriote, en insistant sur le fait que « ce savant qui avait une connaissance profonde de la géographie » était toujours méconnu en Espagne, était tombé dans l'oubli en Amérique, mais était justement « couvert d'éloge » dans deux centres de référence en matière scientifique, Londres et Paris, qui « célèbrent à l'envi le remarquable Maldonado ». Si l'Europe devait, par la voix d'Alexandre de Humboldt, confirmer ces jugements très élogieux sur l'œuvre de Maldonado, celle-ci était en train de devenir, avec retard, à Quito :

... l'un des fondements du patriotisme et du nationalisme quiténien naissant, que ce soit pour des intérêts commerciaux ou pour l'intérêt de reconnaître à sa juste valeur la science et la production intellectuelle américaines.¹⁵

L'apport quiténien aux Lumières françaises

Il serait à la fois injuste et inexact de considérer le rôle des Français dans l'Audience de Quito seulement dans le cadre de l'expédition géodésique. En effet, le séjour de La Condamine et de ses collègues fut pour les Lumières françaises une source d'enseignements de grande importance. En-dehors du problème de la forme de la Terre, les membres de la mission réunirent une masse considérable de connaissances, d'expériences et d'observations dont allaient tirer profit leurs compatriotes, et plus largement la communauté scientifique européenne. En particulier, les grands textes de La Condamine, ses nombreuses communications devant l'*Académie des Sciences de Paris*

14 Cité par Keeding E. (2005) : 371.

15 Cité par Keeding E. (2005) : 372. Voir aussi la citation rappelée par Keeding à la page 401. Pour plus de détails sur les relations entre La Condamine et Pedro Vicente Maldonado, voir : Lara D. (1987) : 64-79.

donnèrent aux savoirs réunis durant ses années de résidence à Quito une diffusion et un succès difficile à imaginer deux siècles plus tard.

Son caractère et sa nature étaient d'autant plus novateurs que la mission avait été la première de ce genre, organisée par des Français dans des régions dont la politique coloniale de l'époque avait réservé jusque-là l'exclusivité à la puissance colonisatrice, l'Espagne.

D'autres expéditionnaires firent connaître en France leurs recherches et leurs découvertes, mais ils se cantonnèrent à leur domaine de compétence. Au contraire, La Condamine, doté sans nul doute de plus d'ouverture d'esprit dans le domaine des savoirs mais aussi de ses centres d'intérêt presque encyclopédiques, et maniant une plume plus alerte, sut captiver ses lecteurs par la variété de ses textes, la richesse et la perspicacité de ses observations, la vie qu'il savait donner à ses récits et le caractère en tout novateur de ce qu'il rapportait, autant dans la *Relation abrégée* de son voyage (1745) que dans son *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'Équateur* (1751) et le *Supplément* qu'il publia l'année suivante, des livres qui furent tous en leur temps de vrais succès dans les cercles éclairés.

Il ne faut pas oublier non plus la contribution de La Condamine et de Jussieu¹⁶, le botaniste de l'expédition, à l'étude de la *casarilla*, la fameuse écorce fébrifuge de l'arbre de la quina, qu'ils examinèrent dans la région de Loja. Le premier rapporta des graines, essaya d'imaginer une production à grande échelle de ce remède miraculeux. Lors de sa première rencontre avec Pedro Vicente Maldonado, La Condamine emmené par celui-ci, découvrit les avantages et usages du latex qu'il utilisa pour protéger ses instruments, et tous deux écrivirent sur ce produit un mémoire qu'ils envoyèrent en Europe. Toujours grâce à Maldonado, La Condamine vit pour la première fois le platine dont il envoya des échantillons à Paris et le curare préparé par les Indiens qu'il étudia, en testant par la suite ses effets sur de petits animaux à Cayenne et plus tard en Europe, causant l'épouvante chez ceux qui vurent ses expérimentations.

Durant son long voyage de retour, La Condamine put constater l'efficacité de l'inoculation antivariolique, qu'il ne faut pas confondre avec

16 Pour une revalorisation du rôle de Jussieu dans la mission géodésique, voir : Judde G. (1987) : 28-42.

la vaccination découverte par Jenner en 1798, c'est-à-dire presque un quart de siècle après la mort du savant français. Malgré de potentiels dangers, elle représentait un progrès inégalable. La Condamine devait se faire son propagandiste et il lui consacra trois mémoires en 1754, 1758 et 1765. Finalement, la curiosité de La Condamine le mena à remarquer l'intoxication du bétail par les chauves-souris hématophages et à écrire sur des animaux assez étranges pour le public français (tortues, caïmans, oiseaux, singes et grands félins), dont les descriptions, par leur nouveauté et leur caractère exotique, devaient séduire leurs lecteurs, assurer le succès de ses livres et... susciter encore plus de jalousie de la part de ses ex-compagnons d'expédition¹⁷.

Eugenio Espejo et les Lumières quiténiennes de la fin du XVIIIe siècle

La figure d'Eugenio Espejo fut sans nul doute la plus marquante et remarquable des Lumières à Quito à la fin du siècle, et avec raison on l'a souvent qualifié de Précurseur de l'Indépendance. Il le doit à la fois à la perspicacité de ses analyses de la situation dans laquelle il dut vivre, à la richesse de sa culture et à la solidité de sa formation. Comme il en fit la confiance, il avait étudié dans toutes les bibliothèques appartenant aux couvents de sa ville, mais surtout, de 1792 à 1795, il fut le premier secrétaire de la Bibliothèque Publique de Quito, construite pour l'essentiel sur les fonds de celle des Jésuites expulsés en 1767. Ces éléments, auxquels il faut ajouter la formation médicale du personnage et son intérêt encyclopédique pour les sciences et les découvertes de son époque, suffisent à laisser entrevoir l'amplitude et la diversité de la formation qu'il avait acquise au contact de ses livres. D'autre part, leur souvenir fut toujours présent à son esprit, non seulement en pensant et en écrivant ses livres, mais aussi lors de moments difficiles, par exemple quand il fut emprisonné, en 1787, ou quand il fut en exil à Bogotà, expériences au cours desquelles il affirma avoir été accompagné par le *Contrat social* de Rousseau.

17 Pour plus de détails sur ces aspects de l'oeuvre de La Condamine, voir dans le livre cité à la note précédente les contributions de Plutarco Naranjo (pages 13-27) et de Jean Théodorides (pages 55-62)

À partir d'analyses minutieuses, Carlos E. Freile a comptabilisé quelques 670 auteurs cités dans les divers textes d'Espejo, 125 scientifiques, 230 philosophes ou théologiens. Dans ce total, 342 étaient ecclésiastiques, parmi lesquels 145 Jésuites. Classés par époque, 129 étaient des écrivains de l'Antiquité, 39 du Moyen-âge, 88 des XV^e et XVI^e siècles, 184 du XVII^e siècle et 166 du XVIII^e siècle. Si ces auteurs étaient principalement espagnols et hispano-américains (respectivement 117 et 24), les Français étaient en tête des étrangers (106), devant les Italiens, 78, les Anglais, 31, et les Allemands, 28¹⁸.

On ne peut reproduire ici la liste de tous les auteurs français répertoriés par C. Freile, ni non plus affirmer qu'Espejo avait lu tous les auteurs qu'il cite et dont il avait sans doute, pour nombre d'entre eux, une connaissance indirecte. Parmi ceux que Freile classe parmi les philosophes et les scientifiques novateurs, on peut observer qu'Espejo cite entre autres Pierre Bayle, Jean Louis Buffon, D'Alembert, Daubenton, Descartes, Diderot, Fénelon, Fontenelle, Gassendi, Malebranche, Montaigne, Montesquieu, Pascal, Raynal, Réaumur, Rousseau et Voltaire, ce qui donne une bonne idée de l'amplitude, la valeur et l'éclectisme de ses lectures françaises.

Keeding a procédé selon une autre approche. Il a tenté d'identifier les livres d'Espejo à partir des paraphes qu'il avait l'habitude de mettre sur les premières pages des volumes lui appartenant. De la cinquantaine, au total, repérés par le chercheur allemand, pour ce qui est des seules sciences naturelles, les publications françaises sont au nombre de 13 sur 20, et un livre de mathématiques sans doute laissé à Quito par Godin, le *Journal de voyage*, ainsi qu'un *Supplément* de La Condamine, et sept tomes de mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, des années 1711 à 1748, livres sans doute liés, eux-aussi, à la présence à Quito de l'expédition géodésique française. Notons aussi que son exemplaire des œuvres de La Condamine lui avait été offert par José Maldonado, dont il a été question plus haut.

Cette forte présence française dans la « bibliothèque » d'Espejo et son désir avoué de se procurer des livres français ne doivent pas occulter sa réelle volonté d'universaliser sa culture, comme le montre bien la clas-

18 Freile G., et C. Espinosa (1997), cap. II 3

sification par nation des auteurs qu'il cite, que nous avons mentionnée antérieurement.

Les diverses études consacrées à la pensée d'Espejo insistent toutes sur l'influence de ses lectures sur sa formation et son évolution. Quel que soit le domaine, questions éducatives, économie politique, réformes médicales et sociales, etc. tous les chercheurs qui s'y sont consacrés¹⁹ ont souligné l'accès à la modernité permis par cette « bibliothèque », en particulier ses lectures françaises, et plus généralement européennes, et il n'y a nullement besoin ici de reprendre leurs convaincantes démonstrations.

Faisons ici une place particulière aux travaux de Carlos Paladines. En situant plus précisément Espejo dans son époque et son environnement, en identifiant de façon plus précise sa perspective critique, avec ses discernements mais aussi ses failles et même ses contradictions, Paladines est sans doute le critique qui a cerné le mieux le caractère créatif et original de la position du Précurseur, née de la rencontre d'influences intellectuelles extérieures, de constatations et de projets politiques ou sociaux propres à son milieu, à son temps et aux perspectives collectives qu'il avait construites peu à peu²⁰.

La richesse de la pensée d'Espejo, l'impact de ses écrits et l'exemple de ses problèmes avec le pouvoir colonial espagnol²¹ a pu laisser parfois dans l'ombre d'autres figures quiténiennes des Lumières de la fin du XVIIIe siècle. A partir de l'évocation des bibliothèques existantes à cette époque, dans son livre déjà cité, Keeding montre le rôle d'hommes comme Miguel Jijón y León, José Mejía et Manuel Quiroga. Le premier maîtrisait parfaitement le français. Il avait résidé plusieurs fois à Paris où il avait rencontré Diderot, d'Holbach et Chastellux. Quelques années après son retour à Quito, en 1790, Jijón y León possédait une bibliothèque de 223 titres dont Keeding a identifié la moitié. Le plus remarquable était quelle se composait d'œuvres relatives à des sujets divers, politiques, historiques

19 Roig A. (1984) ; Astuto P.L. (1969) ; Guerra Bravo S. (1978) : 245-267 ; Guerra Bravo S. (1978).

20 Voir Carlos Paladines, en particulier "El pensamiento económico, político y social de Espejo", dans *Espejo conciencia crítica de su época, op. cit.* pp. 123-238, son introduction à *Pensamiento ilustrado ecuatoriano*, Quito, Biblioteca básica de pensamiento ecuatoriano, n°9, 1981 et *La Ilustración francesa y la Ilustración ecuatoriana*, Quito, 1989.

21 Pour ces aspects, voir Chiriboga Villaquirán M. (2006).

ou commerciaux, certains, une vingtaine, interdits par l'Inquisition et par conséquent publiés de manière anonyme en particulier à Amsterdam.

Il faut remarquer qu'y figurait aussi des œuvres françaises sur l'actualité, c'est-à-dire des livres de voyage dans le Pacifique (Reveneau, Prévost, Cook), le développement du Saint-Domingue français, alors exemple achevé de l'économie de plantation (*Considérations sur l'état présent de la colonie française de Saint-Domingue* de D'Aubreteuil, 1776), la guerre d'Indépendance des colonies anglaises d'Amérique du nord (Robinet, Cérisier, Soules) et jusqu'au questionnement du lien colonial avec la célèbre *Histoire philosophique des deux Indes* de l'abbé Raynal.

Un autre personnage, très proche d'Espejo, peut alors être considéré comme l'une des figures les plus emblématiques des Lumières de Quito. Il s'agit de José Mejía (1775-1813). Il rendait de fréquentes visites au Précurseur, conversait longuement avec lui, et finit même par se marier avec sa sœur en 1798. La proximité personnelle et intellectuelle des deux hommes arriva à un tel point que longtemps on a pensé que la bibliothèque de Mejía était celle d'Espejo, mais, malgré de réelles similitudes, en particulier en ce qui concerne les grands classiques, selon Keeding seul plus ou moins un quart coïncidait dans leur contenu. Il est certain que les centres d'intérêt de Mejía étaient plus restreints que ceux d'Espejo. Bien qu'il ait été professeur de latin et de philosophie à l'université durant plusieurs années (1796-1802), il penchait de manière certaine vers les sciences naturelles et la médecine, peut-être sous l'influence du Précurseur.

Les Lumières catholiques à Quito

Une autre approche de la pénétration des idées nouvelles à Quito à la fin du XVIII^e siècle peut être celle que nous offrent les programmes de l'université réformés d'abord selon le *Plan d'études* de l'évêque José Pérez Calama en 1791, puis de manière complémentaire par le président Carondelet en 1800. José Pérez Calama appartenait à cette génération de prélats qui, par leur ouverture d'esprit, travaillèrent à moderniser l'enseignement selon l'orthodoxie catholique la plus parfaite, à tel point que l'on a pu parler de « Lumières

catholiques », par opposition à celles qui faisaient du questionnement du rôle de l'Église et de son enseignement, de manière plus ou moins directe et voilée, l'axe de leur positionnement idéologique²².

Parmi ces illustres prélats, on peut citer Lorenzana, Fabián y Fuero, Espíniera, Maciel, Martínez Compañón, Azamor y Ramírez, Antonio de San Alberto²³. Leurs points communs, bien qu'ils fussent loin d'être au même niveau et d'avoir des orientations uniformes, étaient : la substitution de l'ancienne scolastique par une autre inspirée de façon positive quoique prudente de la rénovation de l'époque, une opposition déterminée contre le laxisme, le probabilisme, et une ferme critique de certaines pratiques de l'Église influencées par le gallicanisme, la prédominance des langues vernaculaires sur le latin, etc.

Le plan de l'évêque Pérez Calama qui arriva de la Nouvelle-Espagne à Quito au début de la dernière décennie du siècle²⁴, se situait dans la lignée de ces réformes et les livres sur lesquels il s'appuyait suivaient sans doute la grande tradition hispanique mais ils imposaient aussi, dans le sens indiqué plus haut, les idées des catéchistes français de Fleury et Pouget, des œuvres historiques de Rollin et Duchesne, du philosophe Jacquier, mais aussi de Malebranche sur la recherche de la vérité et de Condillac sur la logique. Ces derniers, en particulier Malebranche, furent confirmés en 1800 lors de l'amplication du plan d'études que fit le président Carondelet. La réforme était audacieuse, car il faut le rappeler, Rollin, Malebranche et Condillac figuraient à l'*Indice expurgatoire*, tout comme d'autres livres recommandés par le prélat, par exemple ceux de Bielfeld sur les institutions politiques.

Cette présence des « Lumières catholiques », en particulier françaises, peut être complétée par les indications bibliographiques réunies par Keeding dans le but d'analyser les cours délivrés plus tard à l'université par le docteur Miguel Antonio Rodriguez, ou, en 1803, d'analyser Luis Quijano

22 Pour une étude globale de ces prélats et leur concept de *Luces católicas*, voir : Castañeda Delgado P. (1987) : 79-100.

23 Sur ce sujet, voir l'étude très complète de Purificación Gato Castaño (1990).

24 Pour le projet pédagogique de Pérez Calama, voir : Keeding E. (2005) : 325-245. Sur les antécédents mexicains du prélat, voir : Cardozo Galué G. (1973).

en philosophie éclectique, qui citait à Calmet, Lanoy, Arnaud et sa logique, Malebranche et Condillac, Pascal, les chimistes Lavoisier et Fourcroy, le physicien Brisson, l'historien Bergier.

Conclusion

Les Lumières françaises à Quito se définissent par plusieurs caractéristiques. D'abord, la constance de leur présence tout au long du siècle dans les bibliothèques les plus élitistes, celles de la Compagnie, mais aussi celles qui appartenaient aux familles les plus illustres ou aux intellectuels les plus attachés aux études. Ensuite, elles se présentent dans leurs diverses facettes, depuis les plus modérées, on pourrait dire les plus orthodoxes, jusqu'aux plus engagées dans la rénovation des savoirs et de la critique de l'ordre établi, ou pour le moins de certaines normes qui, parfois depuis des siècles, fondaient de nombreuses pratiques individuelles et collectives. Ce que l'on sait par d'autres voies de l'histoire intellectuelle hispano-américaine du XVIIIe siècle tend à démontrer l'existence à Quito d'une situation assez comparable à celle qu'on pouvait trouver dans d'autres régions de l'empire apparemment mieux reliées à l'Europe car elles se trouvaient sur les grands axes de l'économie-monde qui s'implantait alors.

D'autre part, on ne peut pas manquer de remarquer le décalage entre les possibilités offertes par l'information théorique mise à disposition des élites et la prudence dont celles-ci faisaient preuve face aux applications concrètes qui pouvaient en découler. De ce point de vue, l'attitude des Jésuites est sans nul doute significative. Elle fait ressortir encore davantage les positionnements d'Espejo qui, s'étant inspiré de leurs sources comme nous l'avons vu, sut lui, au contraire, aller au bout de sa logique et tirer les conséquences sociales et politiques des constatations auxquelles l'avaient mené ses lectures assidues et sensibles à la vision qu'il portait sur les déséquilibres de sa société et de son temps.

Les échos des grands événements qui eurent lieu en France à partir de 1789 devaient mener à des reconsidérations notables, d'autant plus que la situation insurrectionnelle que connut le Saint-Domingue français dans

la dernière décennie offrit aux élites américaines un sujet de réflexion aux conclusions souvent contradictoires voire même inhibitoires.

Enfin, il faut souligner le cas en tout point exceptionnel de Quito, étant donné le séjour de l'expédition géodésique. Les savants français eurent sans aucun doute une action qui fut loin d'être dédaignable, et dans de nombreux domaines, malgré les réticences et les suspicions qui les accompagnaient. Les enseignements, les techniques et les œuvres laissés à Quito, les contacts humains qui alors surgirent en donnent la preuve. Cependant, on doit aussi mettre l'accent sur les apports que les réalités et les scientifiques de la région apportèrent à la rénovation et à l'extension des savoirs français sur un monde qu'ils ne connaissaient que par des récits de voyage pour l'essentiel anecdotiques et superficiels.

Bibliographie

- Astuto, P. L. (1969). *Eugenio Espejo (1747-1795) reformador ecuatoriano de la Ilustración*. Mexico : FCE
- Cardozo Galué, G. (1973). *Michoacán en el siglo de las Luces*. Mexico
- Castañeda Delgado, P. (1987). « La hiérarchie ecclésiastique dans l'empire des Lumières ». In *L'Amérique espagnole à l'époque des Lumières*. Paris : CNRS
- Chiaromonte, J. C. (comp.) (1979). *Pensamiento de la Ilustración. Economía y sociedad iberoamericanas en el siglo XVIII*. Caracas : Biblioteca Ayacucho
- Chiriboga Villaquirán, M. (2006). *Vida, pasión y muerte de Eugenio Santa Cruz y Espejo*. Quito : FONSAL
- Freile G., Carlos E. (1997). *Eugenio Espejo filósofo, aproximaciones a las ideas filosóficas de Eugenio Espejo, 1747-1795*. Quito : Abya-Yala, Universidad de San Francisco
- Gato Castaño, P. (1990). *La educación en el virreinato del Río de la Plata, acción de José Antonio de San Alberto en la Audiencia de Charcas, 1768-1810*. Zaragoza : Diputación General de Aragón
- Gómez, N. (1983). « El manejo del espacio en la Real Audiencia de Quito (siglos XVI y XVII) ». In *El manejo del espacio en el Ecuador. Etapas claves*. Quito

- Judde, G. (1987). « Recherches sur Joseph de Jussieu botaniste (et médecin) de l'expédition " La Condamine » (1735-1765) ». In *La Condamine y la expedición de los académicos franceses al Ecuador, 250 aniversario, 1753-1985*. México : IPGH
- Keeding, E. (1973). « Las ciencias naturales en la antigua Audiencia de Quito. El sistema copernicano y las leyes newtonianas ». En *Boletín de la Academia Nacional de Historia*, n°57: 43-67. Quito
- (2005). *Surge la nación, la Ilustración en la Audiencia de Quito*. Quito : Banco Central del Ecuador
- Lafuente, A. y A. Mazuecos (1987). *Los caballeros del punto fijo, Ciencia política y aventura en la expedición geodésica hispanofrancesa al virreinato del Perú en el siglo XVIII*. Madrid : Ediciones Serbal-CSIC
- Lara, D (1987). « L'amitié de deux hommes de science, Charles-Marie La Condamine et Pedro Vicente Maldonado et l'origine de l'amitié de deux peuples ». In *La Condamine y la expedición de los académicos franceses al Ecuador, 250 aniversario, 1753-1985* : 64-79. Paris : IPGH-Université de Paris X-Nanterre
- Naranjo, P. « Aspectos menos conocidos de los resultados de la expedición francesa en el Ecuador » : 13-27.
- Ramos, L. J. (1985). *Las "Noticias secretas de América" de Jorge Juan y Antonio de Ulloa*. Madrid : CSIC
- Roig, A. (1984). *Humanismo en la segunda mitad del siglo XVIII, segunda parte*. Quito : Banco Central del Ecuador-Corporación Editora Nacional
- Rueda Novoa, R. (1992). « La ruta del Mar del Sur s. XVIII ». In *Procesos, Revista ecuatoriana de historia*, n°3: 33-54. Quito : Universidad Andina Simón Bolívar
- Sagredo Baeza R. Y J. I. Leiva González (2004). *La expedición Malaspina en la frontera austral del imperio español*. Santiago de Chile: Centro de Investigaciones Diego Barros Arana
- Silva, R. (1999). « La crítica ilustrada de la realidad ». In *Historia de América andina, vol. 3 El sistema colonial tardío*: 361-394. Quito : Universidad Andina Simón Bolívar
- Zúñiga, N. (1977). *La expedición científica francesa del siglo XVIII en la Presidencia de Quito*. Quito

- Théodorides, J. (1987). « La Condamine et la rage bovine ». In *La Condamine y la expedición de los Académicos franceses al Ecuador, 250 Aniversario, 1735-1785*: 55-62. Paris : I.P.G.H. et Université Paris X - Nanterre.
- Guerra Bravo, S. (1978a). « Eugenio Espejo filósofo ». In *Latinoamérica, Anuario de Estudios Latinoamericanos*, n°11 : 245-267. Mexico
- (1978b) « El itinerario filosófico de Eugenio Espejo 1747-1795 ». In *Eugenio Espejo: conciencia crítica de su época* : 49-76. Quito : Pontificia Universidad Católica del Ecuador
- Paladines, C. (1978). « El pensamiento económico, político y social de Espejo ». En *Eugenio Espejo: conciencia crítica de su época* : 123-238. Quito : Pontificia Universidad Católica del Ecuador
- (1981). « Estudio Introductorio ». *Pensamiento Ilustrado Ecuatoriano*. Quito, Banco Central del Ecuador, Corporación Editora Nacional
- (1989). *La Ilustración francesa y la Ilustración ecuatoriana*. Quito

Quito à l'heure de la liberté des Anciens (1809-1812)*

Georges Lomné**

« La France, cette Rome renouvelée, nous donne l'exemple »,
José Mejía Lequerica, février 1811.

Établir une filiation entre les Lumières et la Révolution de Quito renvoie à ce que Roger Chartier a dénommé la « chimère de l'origine »¹. Pis, si l'on réduit les premières à leur seul versant français et genevois. Car, ne s'agit-il pas de postuler une continuité absolue entre un objet incertain –un corpus d'idées aux contours diffus– et un événement qui résulte avant tout d'une discontinuité majeure: la subite acéphalie de la monarchie espagnole ? Le centenaire de l'Indépendance, sous l'égide du gouvernement libéral et francophile d'Eloy Alfaro, contribua à faire de cet *a priori* un lieu commun de l'historiographie équatorienne. L'archevêque Federico González Suárez y avait lui-même grandement contribué, dès 1903, tout en élevant le magistère d'Eugenio de Santa Cruz y Espejo au rang de source intellectuelle de l'émancipation américaine².

* Une version plus complète de cet essai a été présentée sous le titre « Aux origines du républicanisme quiténien (1809-1812) : la liberté des Romains », dans le cadre du colloque international « Les Indépendances hispano-américaines. Un objet d'Histoire », Geneviève Verdo et Véronique Hébrard (dir.), organisé en juin 2011 par le CRALMI (Université Paris I, Sorbonne) et la Casa de Velázquez dans les locaux de la Sorbonne.

** Maître de Conférences, Université Paris-Est, ACP (EA 3350), UPEMLV, 77454 Marne-la-Vallée, France

1 R. Chartier, *Les origines culturelles de la Révolution française*, p. 13.

2 F. González Suárez, *Historia general de la República del Ecuador*, T. VII, p. 119-123.

En 1920, l'un de ses plus brillants disciples, Homero Viteri Lafronte, reprendrait les deux arguments avec conviction :

Espejo était hors pair. Il ne se contentait pas de souffrir des abus et des excès des autorités [coloniales]. Les idées rencontrées chez Grotius, Locke, Puffendorf, Pascal, Montesquieu, Voltaire et Rousseau se bouscullaient dans son esprit. Voilà pourquoi sa révolte ne relevait pas de l'instinct ou du tâtonnement aveugle. Lentement, il élaborait un vaste plan d'émancipation et de liberté³.

Et Viteri de citer le président de l'Audience de Quito Joaquín Molina qui, en novembre 1810, désigna à la vindicte de Madrid « Le Marquis de Selva Alegre et sa famille, ces héritiers des projets séditieux d'un ancien patricien, nommé Espejo, mort dans cette capitale il y a déjà longtemps »⁴. Le postulat de l'enchaînement causal fut réaffirmé en 1969 dans l'ouvrage de Philip Louis Astuto⁵ avant de fleurir dans de très nombreux travaux. Citons entre autres ceux de Carlos Paladines, de Darío Lara ou de Jorge Salvador Lara⁶. Une continuité idéale a ainsi été établie entre les Lumières –surtout parisiennes et genevoises– et la Révolution de Quito.

La Révolution, fille des Lumières : l'écueil d'un mimétisme historiographique

Une certaine prudence devrait pourtant être de mise en raison d'un paradoxe évident : ceux qui, à l'époque, ont le plus imputé la Révolution de Quito aux idées des « Philosophes » furent les tenants même de l'absolutisme ! Ramón Núñez del Arco, dans son fameux rapport général sur la conduite des habitants durant les événements, dénonça tout parti-

3 Viteri Lafronte H. « Un libro autógrafa de Espejo » (1920), p. 268.

4 Viteri Lafronte H. , « Un libro autógrafa de Espejo » (1920), p. 277.

5 Astuto P. L., *Eugenio Espejo. Reformador ecuatoriano de la Ilustración (1747-1795)*.

6 Paladines Escudero C. *Pensamiento ilustrado ecuatoriano*, réédité sous le titre évocateur : *El movimiento ilustrado y la Independencia de Quito* ; D. LARA, « Eugenio Espejo. La influencia francesa en el escritor y el precursor », pp. 11-49 ; Salvador Lara J. « El Doctor Espejo, la Revolución Francesa de 1789 y la Revolución de Quito de 1809 », pp. 285-306.

culièrement le chapelain du couvent du Carmen Bajo, Miguel Antonio Rodríguez Mañosca. Outre « la fougue et l'enthousiasme extraordinaires » avec lesquels il s'était engagé aux côtés des révolutionnaires, il était reproché à cet « insurgé, séducteur » d'avoir fait publier « une oeuvre intitulée derechos del hombre, extraite des maximes de Voltaire, de Roseau (sic pour Rousseau), de Montesquieu et de leurs semblables » et d'avoir présenté au Congrès « les constitutions de l'état républicain de Quito, qui furent adoptées, publiées et jurées »⁷. Or cette énumération d'auteurs ressemble plus à une vindicte abstraite qu'à une dénonciation fondée. Le coupable était assurément l'esprit d'Indépendance, une inquiétude d'inspiration lockéenne, que le capucin Finestrada avait associé dans un autre contexte au vocable de « nouveau philosophe », afin de caractériser le « cancer contagieux » qui avait rongé le royaume de Nouvelle-Grenade en 1781 durant la révolte du Commun⁸. Dans un ouvrage concernant notre problématique, Ekkehart Keeding a fait remarquer que la mention systématique de l'*Encyclopédie*, de Voltaire ou du *Contrat social*, qu'elle soit élaborée à Madrid par le Conseil d'État ou, en Amérique, par des monarchistes zélés, visait à renvoyer l'ennemi à la « philosophie matérialiste de l'époque, ennemie de l'État catholique »⁹. Une stigmatisation, hautement paradoxale, si l'on prend en compte que les « Patriotes » du dix août ont toujours affirmé leur volonté de protéger Quito de la contagion de l'athéisme français. Au premier chef, Manuel Rodríguez de Quiroga, artisan majeur de la révolution avec Juan de Dios Morales. Lors de son procès, il réaffirma que Quito n'avait fait que suivre l'exemple des « Juntas provinciales » espagnoles. Aussi le « crime de haute trahison », dont on l'accusait, relevait-il plutôt d'un « excès de loyauté »¹⁰ ! Cet argument est en concordance avec ses propos du 16 août 1809.

7 Souligné dans le manuscrit original : Ramón Núñez del Arco, « Estado general que manifiesta à los sugetos empleados en esta ciudad y su provincia en lo politico, economico, real hacienda, y militar... », Quito, 20 mai 1813, Archivo Histórico del Banco Central del Ecuador, Quito, (AHB-CEQ), *fondo Jijón y Caamaño* 10/38, f°267 v – 268.

8 Finestrada Joaquín, « El vasallo instruido en el estado del Nuevo Reino de Granada... ». 1789. Biblioteca Nacional de Colombia, Bogotá (BNCB), *fondo Manuscritos*, Vol. N°198, pièce 1. Voir M. González, *El Vasallo Instruido*, p. 42.

9 E. Keeding, *Surge la nación. La ilustración en la audiencia de Quito*, p. 611.

10 « Defensa de Quiroga », 13/VI/1810, Archivo Municipal de Quito (AMQ), *Revolución de Quito 1809. Proceso*, (mécanographié) Vol. IX, Tome II, pp. 375-418.

À peine nommé Ministre de la Justice de la Junte, il avait proclamé que « la sacro-sainte Loi de Jésus Christ et l'empire de Ferdinand VII, pourchassé et exilé de Péninsule, ont fixé leur auguste demeure à Quito. Sous l'équateur, ils ont érigé une forteresse inexpugnable contre les entreprises infernales de l'oppression et de l'hérésie »¹¹. L'acte ratifié le même jour par les « corps de la République, ceux de la Religion, et du Peuple noble », dans la salle capitulaire du couvent de Saint-Augustin, précisait une fois de plus la nature du danger : « le commun envahisseur des nations, Napoléon Bonaparte »¹².

Certains historiens, qualifiés de « révisionnistes », ou de « traditionalistes », y ont trouvé pain béni. Jacinto Jijón y Caamaño¹³, tout d'abord, puis Julio Tobar Donoso qui reprit la thèse de Marius André, selon laquelle « le mouvement de l'indépendance américaine constitua une authentique réaction religieuse contre la France révolutionnaire »¹⁴. Vingt ans plus tard, Tobar Donoso évoquerait une « simple contre-révolution religieuse »¹⁵ s'appuyant sur une conception pactiste de la monarchie, inspirée par la néo-scolastique jésuite. Cette idée a été mise en perspective –et dépouillée

-
- 11 Quiroga, « Manifiesto de la Junta Suprema de Quito a América », 16/VIII/1810. Le discours circulera à partir du 4 septembre sous forme de feuille imprimée. Alfredo Ponce Ribadeneira a publié le texte in : *Quito: 1809-1812, según los documentos del Archivo Nacional de Madrid*, p. 157. Les expressions utilisées par Quiroga « d'augustes droits de l'homme », délivrés d'un « pouvoir arbitraire », doivent être replacées dans le contexte des théories jusnaturalistes de l'époque.
- 12 La Ratification de l'acte d'indépendance du 10 août a été publiée in *Gaceta municipal*, n°101, p.10.
- 13 Jijón y Caamaño J. « Quito y la independencia de América ». Son interprétation de l'Indépendance renvoie plutôt à celle de l'Abbé De Pradt : « L'Amérique ne conquiert point son indépendance parce que philosophes et écrivains du XVIIIème siècle minent de leurs écrits les bases d'une organisation monarchique datant de la Renaissance, ni parce que Rousseau prêche l'évangile révolutionnaire. Et moins encore, du fait que la France, ensanglantée et déchirée par ses dissensions intestines, passe de l'anarchie à l'Empire et, au mépris de toute logique, veuille démocratiser l'univers entier en l'asservissant à son Empereur et à ses Maréchaux. L'Amérique marche vers l'autonomie parce qu'un monde tout entier ne peut dépendre d'un autre, parce que les fils des Européens sont incapables de se considérer inférieurs à eux, par le seul fait qu'ils sont nés sur des terres plus riches, plus étendues et plus grandioses, que celles qui virent naître leurs pères » (p. 11-12).
- 14 Par ces mots, il synthétise la thèse exprimée par André M. dans : « La révolution libératrice de l'Amérique espagnole ». Cf. Tobar Donoso J. *La iglesia ecuatoriana en el siglo XIX*. Tome I (1809-1845), p. 24.
- 15 Tobar Donoso J. *La Iglesia, modeladora de la nacionalidad*, p. 285. C'est bien à la Junte de Quito de 1809, et par extension à « la guerre d'Indépendance », que Tobar Donoso attribue le qualificatif de « mera contrarrevolución religiosa ».

de ses accents les plus virulents— par Marie-Danielle Demélas, dans le chapitre cinq de *Jérusalem et Babylone*¹⁶. *De facto*, les auteurs que nous venons de citer ont mis l'accent sur les conséquences de l'acéphalie monarchique de 1808. Ekkehart Keeding y rechigne précisément au nom de la germination d'une pensée éclairée dans l'Audience de Quito, qui aurait contribué très tôt à nourrir une conscience créole face à l'absolutisme espagnol. Pour Keeding, tout était déjà joué en 1795 : un groupe d'hommes, constitué autour du Marquis de Selva Alegre, perpétuait le magistère d'Espejo et envisageait l'émancipation politique de Quito bien avant que l'invasion de la Péninsule par Napoléon n'en fournisse le prétexte¹⁷. Mais, en termes d'action politique, au sens strict, le modèle des États-Unis l'aurait emporté sur celui de la France. Keeding prétend ainsi que Juan de Dios Morales n'eut de cesse de s'inspirer des textes nord-américains : le *Manifiesto de la Junta de Quito al público* (10 août 1809) faisait allusion au *Common Sense* de Paine et le *Manifiesto del Pueblo de Quito* (10 août 1809) emprunterait nettement à la Déclaration d'Indépendance des États-Unis¹⁸.

Le postulat d'une causalité directe entre les « Philosophes » et la Révolution de Quito nous conduit dans une impasse pour d'autres raisons encore. La première tient au fait que les Lumières, en France même, ne formaient pas un ensemble homogène. On ne saurait mettre sur un même plan les invectives radicales de Voltaire, de d'Alembert et de Diderot, avec les aimables critiques du Marquis Louis-Antoine Caraccioli —propres aux Lumières « tamisées »— dont l'évêque José Pérez Calama recommandait aux Quiténiens la lecture de « n'importe lequel des petits ouvrages »¹⁹. Notons au passage qu'au vocable de *Lucas*, qui englobait improprement ces deux registres, la langue castillane opposa souvent celui d'*Ilustración* pour exprimer une forme de Lumières, particulière à l'Espagne, qui mariait Bossuet

16 Demélas M.-D. et Y. Saint-Geours. *Jérusalem et Babylone. Politique et religion en Amérique du sud. L'Équateur, XVIIIe-XIXe siècles*.

17 Keeding E. *Surge la nación*, p. 615.

18 Keeding E. *Surge la nación*, pp. 617-621.

19 Pérez Calama J. « Elogio Critico de la Carta Moral-política que el Dr Espejo, Secretario de la Sociedad Patriótica, escribe al padre Artieta, Maestro de Primeras Letras, en la Escuela de San Francisco de Quito, Quito y Diciembre 24 de 1791 », in *Suplemento al papel periódico Primicias de la Cultura de Quito*, 5 janvier 1792.

aux avancées du Siècle. La deuxième raison est le corollaire rigoureux de la précédente : face à la pratique absolutiste des Bourbons d'Espagne, le Jansénisme a joué un rôle au moins égal à celui des « Philosophes » dans le développement d'une pensée subversive. Et l'on serait tenté de dire : en particulier sur celle d'Espejo ! Il faut considérer à ce titre que Diego Francisco Padilla participa à la réforme du collège de Quito en 1792. Cet illustre Augustin, dès 1776, avait introduit à l'université San Nicolás de Bari, à Santafé de Bogotá, les idées de Descartes et de Montesquieu, mais aussi celles de Berti et de Pascal²⁰. La troisième raison est d'ordre conceptuel : si l'on admet comme certains auteurs que la Révolution française a inventé les Lumières afin de se doter d'une paternité digne d'éloge, le postulat de leur influence sur la Révolution de Quito ne traduirait, au mieux, qu'un mimétisme historiographique.

L'esprit antique, promesse d'une palingénésie

L'Amérique espagnole ne fut pas en reste du mouvement de « recouvrement de l'Antiquité »²¹ qui gagna l'Europe et les treize Colonies durant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Á Mexico, comme à Madrid ou à Paris, le « Bon Goût »²² des Grecs et la « Raison de Rome »²³ ont nourri la palingénésie du monde. Dans le *Nuevo Luciano*, Espejo mesurait les limites de cette véritable révolution culturelle, dans le domaine de l'éloquence :

Au début du siècle, semble-t-il, le bon goût est entré en Espagne au prix de contradictions. Une fois surmontées et à force de lire tel ou tel auteur français (que nous singeons à la perfection), les Espagnols sont passés à

20 Soto Arango D. et J. T. Uribe, « Textos ilustrados en la enseñanza y tertulias literarias de Santafé de Bogotá en el siglo XVIII », p.67.

21 L'expression est redevable à Quatremère de Quincy dans ses *Lettres à Miranda sur le déplacement des monuments de l'art de l'Italie* (1796), p.104.

22 Pour un panorama récent, on dispose d'Hontanilla A. *El gusto de la Razón. Debates de arte y moral en el siglo XVIII español*.

23 Cf. l'ouvrage lumineux de Moatti C. *La Raison de Rome. Naissance de l'esprit critique à la fin de la République*.

l'extrême opposé, celui d'une ridicule pédanterie. Tout ceux qui pratiquent les Lettres aujourd'hui ne sont que des érudits parfumés à la violette [n.d.a. : référence à la satire de Cadalso, *Los eruditos a la Violeta*, (1772)]. C'est ainsi qu'en Espagne, le bon goût n'a toujours pas été rétabli²⁴.

Aussi, Espejo recommandait-il la lecture des Pères de l'Église afin « de ne point se laisser entraîner par la sensualité, l'injustice et l'irrégion ». Leur lecture dispenserait de celle des auteurs du siècle, en l'occurrence Louis-Antoine Carracioli ou l'Abbé Bergier « qui ont réfuté Voltaire, Rousseau, etc. [sic] »²⁵. D'un même mouvement, Espejo condamnait la didactique jésuite —« qui affaiblissait notre imagination »—²⁶ au profit de la catégorie du sublime puisée dans le pseudo-Longin et d'une bonne rhétorique inspirée des principes de Cicéron et de Quintilien. De même, Duquesne, à Santafé de Bogotá, se moquait-il du personnage allégorique du Marquis de Blicteris, « Seigneur de la Raison raisonnante et raisonnée », seulement capable d'annoncer un « tissu monstrueux de latin et de castillan (...) chargé de textes et d'auteurs qui n'avaient pas été lus dans l'original mais empruntés aux *elenchos* livresques »²⁷. Pour ces deux auteurs, la *philia* entre hommes de Bien reposait sur une communauté du senti, celle du bon goût, élaboré dans les Académies espagnoles et nourri des écrits de Luzán²⁸ et d'Antonio Capmany de Montpalau²⁹. La rhétorique était bien au service d'un projet moral et patriotique. Aussi les débats littéraires de l'époque pouvaient-ils avoir une forte connotation politique. L'éloge du *Mercurio Peruano* à l'égard de l'évêque José Pérez Calama, « fort capable dans le

24 Espejo E. *El Nuevo Luciano de Quito*, Conversación Cuarta : « Criterio del buen gusto », 1779, p. 40.

25 Espejo E. *El Nuevo Luciano o Despertador de los Ingenios Quiteños* (Ciencia Blancardina), Diálogo Tercero (1780), p. 331.

26 Espejo E. *El Nuevo Luciano de Quito*: « Conversación tercera », p. 17.

27 « Señor de la Razón raciocinante y raciocinada », in J. D. Duquesne, p. 47. Aristote définit l'*elenchos* comme « un raisonnement valide ayant pour conclusion la proposition qui contredit une conclusion donnée », Brunschwig J. « Aspects de la polémique philosophique en Grèce ancienne », p. 36.

28 Carreter F. L. *Luzán y el neoclasicismo*.

29 Etievre F. *Rhétorique et patrie dans l'Espagne des Lumières. L'œuvre linguistique d'Antonio de Capmany (1742-1813)*.

bon goût du divin art de la persuasion », soulignait qu'il avait su se défier d'une « rhétorique trop savante (...) qui plaît tant à notre siècle sans autre objet que d'obscurcir le discours »³⁰. On vantait ainsi la mesure d'un clerc ayant su éviter l'écueil du gongorisme et celui des abstractions philosophiques *afrancesadas*. En un mot, on vantait un parfait *ilustrado*, respectueux des maximes d'Horace et de Quintilien. Entre Lima, Bogotá et Quito, une république des lettres s'esquissait et une citation d'Antonio de Nebrija reprise par Calama trouvait tout son sens : « "L'Espagnol (Européen ou Américain), qui souhaite acquérir une parfaite maîtrise du Latin, doit posséder à un degré sublime, en théorie et par une pratique scientifique, notre langue castillane", qui selon Monsieur Pluche dépasse de beaucoup la langue française »³¹. Et Calama de rappeler que Quintilien était espagnol...

L'enseignement du latin jouait ainsi un double rôle : formateur du goût, il permettait, par un jeu de miroirs, de revaloriser le castillan comme langue nationale à l'heure même où menaçaient les gallicismes et l'esprit philosophique qu'ils charriaient. Quand le Baron de Carondelet prit la tête de la Présidence de Quito, l'une de ses premières tâches fut justement de palier la vacance de la chaire de *Mayores* à l'université Santo Tomás. Un Espagnol-européen du nom de Bernardo Bou l'occupait depuis 18 ans, enseignant le latin à la « Jeunesse de noble extraction »³², et le Baron décida d'entériner la décision du Recteur de remettre au concours une charge qui était limitée à quatre ans. D'un même mouvement, Carondelet approuva la reconduction de José Mejía Lequerica à la chaire de *Menores* qu'il occupait depuis 1796. Peu de temps après, Manuel de Aguirre, *Catedrático de Prima de Sagrada Teología*, le seconda mettant tout son zèle « dans l'enseignement du Latin, fondement de toute science »³³. Dans la

30 *Mercurio Peruano*, N°77, 29/IX/1791, T.III, p. 68.

31 *Mercurio Peruano* N° 28, 7/IV/1791, pp. 259-60. « "Que el Español (Europeo, ó Americano), que desee ser perfecto y consumado Latino, debe poseer en grado sùblime, por teórica y práctica científica, nuestra lengua Castellana" la que en sentir de Mr. Pluche, Frances, excede en muchos quilates á la Francesa ». L'Abbé Pluche (1688-1761), était auteur de *La Mécanique des langues et l'art de les enseigner*.

32 « La Juventud especialmente noble », Archivo Nacional del Ecuador, Quito, (ANEQ), *Gobierno*, Caja 55, Expediente N°2, avril-septembre 1799.

33 Témoignage de Rodriguez M. A. in ANEQ, *Gobierno*, Caja 55, Expediente 14, 1799-1800, p°31.

réforme de l'enseignement universitaire qu'il conduisait, le Baron assigna la première place au latin, et suggéra l'abandon de l'*Arte* du Padre Juan de la Cerda au profit de la Grammaire de Juan de Iriarte³⁴ afin de se rendre à l'idée d'enseigner le latin par le biais de « vers castillans ». Manuel Lucena Salmoral a souligné que ce projet, dans son ensemble, s'inspirait de celui que le vice-roi Amat avait souhaité appliquer à l'université de San Marcos, à Lima, en 1766. Définitivement abandonnée dans la Cité des Rois en 1781, la réforme d'Amat constituait un utile modèle pour Carondelet qui se désespérait justement que les jeunes Quiténiens n'aillent plus guère faire leur éducation à Lima³⁵. Notons au passage le souhait du Baron de demander aux universités de Salamanque ou d'Alcalá de Henares un professeur de grec et un professeur d'hébreu³⁶. Notons également que Carondelet veilla au bon enseignement du latin au Collège Royal de San Fernando qu'il rattacha à l'université sous la férule unique des Dominicains. En novembre 1802, il inspecta le Collège en compagnie du secrétaire de la Présidence de l'Audience, Juan de Dios Morales, avocat originaire d'Antioquia, qui avait défendu Juan Pablo Espejo en 1795³⁷ et serait, dès l'année suivante, le témoin de mariage de Manuela de Santa Cruz y Espejo, soeur cadette de Juan Pablo et d'Eugenio, avec José Mejía Lequerica.

Une sociabilité se dessine ainsi peu à peu vérifiant l'opinion de Voltaire selon laquelle le « temple du Goût » est en résonance avec celui de l'Amitié³⁸. En l'occurrence, la communion esthétique nourrissait un projet politique. Dans la prosopopée rédigée par Mejía en 1800 en prélude à une représentation d'*Euripide y Tideo* (*Euripide et Tydée*), le Zèle apparaissait sur scène, placé au centre d'un temple resplendissant. Ne pouvant supporter la vue de tant de lumière et de vertu, la Discorde se précipitait alors

34 J. de Yriarte, *Gramática latina, escrita con nuevo método y nuevas observaciones, en verso castellano con su explicación en prosa*.

35 Le texte complet de ce projet se trouve à l'*Archivo General de Indias* (AGI), Quito, 253, sous le titre : « Adición a los estatutos de la universidad de Santo Tomás de la ciudad de Quito formada por el Señor Presidente Vicepatrono Real, Barón de Carondelet » (21 mai 1800). Sur son interprétation : voir Lucena Salmoral M. « El reformismo despotista en la universidad de Quito ».

36 Lucena Salmoral M. « El reformismo despotista en la universidad de Quito », p.75.

37 Tisnes R. M. *Juan de Dios Morales. Prócer colombo-ecuatoriano*, pp. 129-140.

38 Voltaire « Le temple de l'Amitié » et « Le temple du Goût ».

dans l'Averne. L'« Union et le Patriotisme » des Quiténiens pouvaient alors triompher d'un long exil. Ekkehart Keeding a donné une interprétation radicale de ces quelques vers, en y voyant : « rien de moins que le prélude à l'insurgence de Quito de 1809 à 1812 »³⁹. Cette interprétation mérite la nuance. En 1800, la discorde régnait au sein même de l'université, en proie à la réforme évoquée plus haut. Elle affectait aussi l'Audience au point de susciter une cédule royale l'enjoignant à « mettre fin aux discordes » qui régnaient en son sein⁴⁰. Elle commençait également à déchirer le Corps de Ville quant à l'application de l'alternance (*alternativa*) entre Alcades Espagnols américains et européens. Aussi, « l'Assemblée » que Mejía appelait de ses vœux renvoyait-elle certainement au souhait de voir réunis les hommes de Bien au service du Patriotisme, sous l'égide du Baron de Carondelet qui avait pris ses fonctions en février 1799. L'ambiguïté du message tenait évidemment, ici encore, à la célébration de l'amitié cicéronienne unissant « Talents et Lumières, rectitude et Charité sincère »⁴¹. La transparence républicaine demeurait pourtant un état d'esprit au service de la monarchie. Si le masque du discours –propre à l'époque– légitime aujourd'hui des interprétations plus hardies, la faute en incombe avant tout à la coïncidence des contraires que nourrit l'exemple des Romains.

« Qu'ils se révoltent donc s'ils le peuvent » (Mably)

Dans le récit officiel justifiant les événements du mois d'août –que l'on attribue à Manuel Rodríguez de Quiroga– il est significatif que la Junte ait fait appel aux références latines. Lors du serment prêté dans la sacristie du couvent de Saint-Augustin, c'est aux *Devoirs* de Cicéron (*De Officiis*, I-17) que la Junte dit avoir puisé les ressorts de « l'alliance et de l'amitié », capables de souder les citoyens en « un seul corps ». Quiroga invente alors une

39 Keeding E. in Vásquez Hahn M. A. et E. Keeding, *La Revolución en las tablas. Quito y el teatro insurgente. 1800/1817*, p. 119.

40 Cédule royale du 5 mars 1800, Aranjuez, in ANEQ, *Cedulario 1800-12*, pp.1-3.

41 Mejía Lequerica « El Zelo triunfando de la Discordia », 1800, in Núñez Sánchez J. *Mejía portavoz de América (1775-1813)*, p. 415.

formule propre à Quito: *Ex pluribus unum idemque sentiendo et vicisim se jurando* (sic)⁴². L'esprit de Cicéron permet donc d'invoquer explicitement la devise du *E Pluribus Unum* adoptée par le Congrès des États-Unis, en août 1776. Un an plus tard, à Santafé, les premiers pas de la Junte seraient rythmés par une authentique formule de Cicéron : « Sans vertus, point de Liberté »⁴³. Dans les deux cités, la république des Romains relevait désormais du registre inédit de l'imitation. Les vertus civiques cicéroniennes abandonnaient leur statut d'*exempla* au service du Bien commun monarchique pour celui de fer de lance de la mutation politique. On comprend dès lors l'acharnement des sujets restés fidèles au Roi à railler ceux qui pouvaient penser comme Saint-Just que « le monde était vide depuis les Romains ». Le discours le plus mordant à cet égard est constitué par les *Cinco cartas escritas a un amigo*⁴⁴. L'auteur anonyme y souligne le rôle de Morales, qu'il surnomme le « Cicéron de Medellín »⁴⁵, et évoque avec force ironie la formation à Quito d'une « Phalange macédonienne », fruit de l'imagination de Quiroga présenté comme un fêru d'Antiquité⁴⁶. Faut-il voir une seconde allusion dans cette citation : d'Alembert ne qualifiait-il pas la Compagnie de Jésus de la sorte⁴⁷ ?

La « République monarchique », ou « monarchie chimérique », de la Junte de Quito serait attribuable selon notre auteur à « ces hommes qui, emportés par leur imagination, ont conçu le désir de s'immortaliser »⁴⁸. Quelques mois plus tard, en décembre 1809, un clerc dénonça les comédies

42 Il en explicite ainsi le sens : « que tous les citoyens forment un seul corps, animé par les mêmes sentiments et soient prêts à se secourir mutuellement », « Relación de los sucesos acaecidos en Quito, del 10 al 17 de agosto de 1809 ». Transcrit in *Gaceta Municipal de Quito*, N°116, 1949, pp. 230-234.

43 « Virtudes de un Buen Patriota », *Diario politico*, N°31, Santafé de Bogotá, 11/XII/1810.

44 « Memoria de la revolución de Quito en cinco cartas escritas a un amigo ». Quito, 25 octobre au 30 novembre 1809. AGI, *fondo Estado*, Legajo 72 (64.1), F° 40-54. Transcrit in *ARNAHIS, Organo del Archivo Nacional de Historia*, pp. 47-78.

45 « Memoria de la revolución de Quito en cinco cartas escritas a un amigo », p.49.

46 « Memoria de la revolución de Quito en cinco cartas escritas a un amigo », p.51.

47 « Les Jésuites étaient des troupes régulières, ralliées et disciplinées sous l'étendard de la superstition. C'était la phalange macédonienne qu'il importait à la raison de voir rompue et détruite », D'Alembert, *Sur la destruction des Jésuites en France*, p. 138.

48 « Memoria de la revolución de Quito en cinco cartas escritas a un amigo », pp.48, 57 et 62.

que l'on donnait au collège-séminaire de San Luis en rappelant, non sans évoquer la *Lettre à d'Alembert* de « l'impie Rousseau », leur rôle corrupteur sur la jeunesse. Citant alors le *De Oratore* de Cicéron, il prédisait la formation d'une « République catilinaire à venir » (*Republiica Seminarium Catilinarium futurum*)⁴⁹. En 1817, en Nouvelle-Grenade, Nicolás Velenzuela y Moya en ferait l'un des éléments de la « Métamorphose morale » ayant rendu la jeunesse « séditeuse et prompte à l'insurrection »⁵⁰. L'argument cicéronien de la faillite de la Piété servirait à expliquer l'effondrement de toute société. Là aussi Catilina était associé aux Patriotes, de même que les intrigues de Clodius et les listes de proscription de Sylla. Un ouvrage semble avoir tout particulièrement matérialisé la dérive des esprits évoquée par Velenzuela : *Des droits et des devoirs du citoyen* (1758) de l'Abbé Mably. Demeuré longtemps inédit, ce texte attira la vindicte de l'Inquisition dès sa publication à titre posthume, en 1789, bien avant d'avoir été traduit en espagnol en 1812, dans le contexte des Cortès de Cadix, par la Marquise d'Astorga⁵¹. On comprendra aisément pourquoi : dans la lettre troisième, la morale naturelle justifiait « la guerre civile » contre un tyran en l'identifiant à une « guerre défensive » contre un envahisseur étranger⁵². Dans la « lettre quatrième », Mably préconisait la désobéissance aux lois injustes en se fondant sur l'argumentation de Cicéron dans les *Lois* et, dans la lettre cinquième, il s'en prenait ouvertement aux Bourbons d'Espagne :

49 Lettre d'un clerc anonyme condamnant le fait de donner des comédies à Noël au Séminaire de San Luis. Quito, 1809. AHBCEQ, *fondo Jijón y Caamaño*, documentos misceláneos Vol. 27, Pieza 214, f°260-260v.

50 « Oración gratulatoria y parenetica pronunciada el día 10 de Septiembre de 1816 en la Parroquia de la Ciudad de Neyba ante el Consejo de guerra del Exercito expedicionario... », BNCB, *fondo Pineda*, Vol. N° 309, Pieza 9, pp.11-12.

51 *De los derechos y deberes del ciudadano* por Gabriel Bonnot de Mably. Obra traducida del idioma francés al castellano, Cádiz, 1812, xiii, 159 p. BNCB, *fondo Vergara*, Vol. N°386, Pza 1. Voir, à ce propos, le travail collectif d'Martin-Valdepeñas Yagüe E. Sánchez Hita B. Castells Oliván I. et Fernández García E. : « Una traductora de Mably en el Cádiz de las Cortes : la Marquesa de Astorga ». Mejía Lequerica rendit hommage à la traduction de la Marquise dans sa gazette gaditane : *Abeja española*, N°10, 21/X/1812, p.78.

52 Cf. sur ce point les commentaires de Charara Y. « L'opposition à l'absolutisme politique et à la société marchande. Droit et Vertu dans la pensée de Mably ».

Les Provinces d'Espagne et plusieurs autres Royaumes n'ont peut-être point d'autre ressource pour recouvrer leur liberté qu'une révolte ouverte, car je ne vois dans leur gouvernement aucune institution dont ils puissent attendre la réforme de leur monarchie ; qu'ils se révoltent donc s'ils le peuvent⁵³.

Les sages *Observations sur les Grecs* (1749) et *Observations sur les Romains* (1751) étaient bien loin. Le modèle de Mably conjugait désormais la seconde révolution anglaise aux républiques de l'Antiquité et alliait les idées de Cicéron à celles de Locke, en un discours résolument anti-absolutiste⁵⁴.

L'ouvrage a dû circuler très tôt à Quito. Le 30 mai 1810, en défendant Nicolás de la Peña face aux accusations d'Arechaga, Domingo Rengifo précisa que son client avait toujours été convaincu que « Quito était incapable d'indépendance », car on y avait transféré « les coutumes, les pensées et le caractère espagnol, qui constituaient de puissants obstacles aux rebellions domestiques de l'Amérique, telles que le publiciste Monsieur de Mably (sic) les avaient conçues »⁵⁵. Nous savons en outre que Quiroga possédait les *Œuvres complètes* de Mably, dans leur édition de 1795⁵⁶. Un procès engagé en mars 1819 à Zaruma, dans le sud de l'actuel Équateur, nous renseigne sur la circulation postérieure des *Droits et des devoirs du citoyen* dans l'Audience de Quito. L'alcaide Antonio Maldonado y accuse son oncle Ambrosio Maldonado, doyen des régisseurs, de détenir l'ouvrage⁵⁷. Il dénonce les « nombreuses erreurs concernant le Dogme catholique » et la menace que représente le livre à l'égard des « Autorités légitimes »⁵⁸. Il apparaît ensuite, au cours du procès, que le manuscrit est parvenu à

53 Bonnot De Mably, G. *Des droits et des devoirs du citoyen*, p.152.

54 Dans les *Entretiens de Phocion, sur le rapport de la morale avec la politique* (...), Amsterdam, 1767, 248 p., Mably renoua avec le modèle de la vertu civique antique, tant il était déçu par son siècle. Prenant le pseudonyme du vertueux disciple de Platon, il termina l'ouvrage par un éloge appuyé de Lycurgue (p.184).

55 « Interrogatorio de Nicolás de la Peña », in *Revolución de Quito*, Vol. IX, T.I, p.145.

56 Keeding E. *Surge la nación*, p.244.

57 « Expediente obrado por el Alcalde Ordinario de 2º voto de la Villa de Zaruma contra el Regidor de la misma Don Ambrosio Maldonado, por mantener en su poder la obra titulada Derechos o deveres del Ciudadano ». ANEQ, *fondo Gobierno*, Caja 44 : 1818-1820.

58 « Expediente obrado por el Alcalde Ordinario de 2º voto de la Villa de Zaruma... », fº2.

Zaruma depuis Lima et qu'il a transité dans les mains de Lorenzo Mejía de Lequerica. Il est également mis en évidence qu'Ambrosio Maldonado n'a cessé depuis cinq ans de faire circuler l'ouvrage parmi les membres de l'élite de Zaruma⁵⁹. Un réseau local est ainsi révélé au grand jour, dans ses liens réels ou supposés avec les membres de la Junte de Quito. Dans son témoignage, le Vicaire et Juge Ecclésiastique de Zaruma, Manuel Jaramillo, assimile Mably au « venin mortel de la séduction » et accuse la corporation des savetiers d'avoir tenté de « contaminer » cette « modeste localité, à l'honneur sans tâche »⁶⁰. Le verdict du procès n'en est pas moins surprenant : le gouverneur Melchor Aymerich s'en remet à l'opinion des notables et du corregidor, selon laquelle le procès a davantage porté atteinte à la Concorde que la circulation elle-même de l'ouvrage. Aussi, une réconciliation a-t-elle lieu entre les différents intéressés, sous le patronage de la Vierge du Cygne. Nous serions tentés de voir ici, une fois de plus, comment l'imaginaire augustinien est opposé, *in fine*, à l'esprit de révolution propre au « recouvrement de l'Antiquité »... Chateaubriand ne fera pas autrement au terme de son *Essai sur les Révolutions*, après avoir rangé Mably parmi les auteurs qui, comme Raynal ou Rousseau, ont le plus contribué aux Révolutions modernes⁶¹.

Dès lors, on peut avancer plusieurs hypothèses sur l'« œuvre intitulée derechos del hombre » que fit publier Miguel Antonio Rodríguez, selon Núñez del Arco. La première consiste à proposer une édition quiténienne de l'ouvrage *Derechos del Hombre y del Ciudadano con varias máximas republicanas y un discurso preliminar destinado a los Americanos*. Cette brochure de Picornell, rééditée à Caracas début 1811, incluait les 35 articles de la déclaration qui précédait la Constitution française de septembre 1793, délivrant un message nettement plus radical que les 17 articles de 1789 traduits par Nariño à Santafé. Le discours préliminaire en appelait

59 « Expediente obrado por el Alcalde Ordinario de 2º voto de la Villa de Zaruma... », f°7v. Ces indices donnent à penser que l'édition espagnole circulant en Équateur était celle qui avait été publiée à Lima en 1813, et non l'originale de Cadix.

60 « Expediente obrado por el Alcalde Ordinario de 2º voto de la Villa de Zaruma... », f°11-11v.

61 Chateaubriand, *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française* (1797), Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1978, pp. 398-402.

à prendre les armes contre la tyrannie des rois et à former des républiques en Amérique. Les maximes qui concluaient le texte s'efforçaient plutôt de rapprocher le Droit naturel de l'*ethos* patriotique de Cicéron et du modèle de Lycurgue⁶², dans la veine des *Droits et des Devoirs du Citoyen* de Mably. La seconde hypothèse renverrait précisément à une édition quiténienne de ce dernier ouvrage, ou d'extraits de celui-ci. L'hommage rendu à Rodríguez n'en serait pas moindre. Ce professeur de latin, républicain dans l'âme, n'inscrivit-il pas « la conservation des droits sacrés de l'homme » dans le préambule de la constitution de l'État de Quito, en février 1812 ?

Sources

Archivo General de Indias (AGI)

Archivo Histórico del Banco Central del Ecuador (AHBCEQ)

Archivo Municipal de Quito (AMQ)

Archivo Nacional del Ecuador, Quito (ANEQ)

Biblioteca Nacional de Colombia, Bogotá (BNCB)

Abeja española, Cádiz, Imprenta Patriótica, 1812

D'Alembert, (1765). *Sur la destruction des Jésuites en France. Par un Auteur désintéressé*. Édimbourg : chez J. Balfour libraire

Bonnot De Mably, G. (1812). *Derechos y deberes del ciudadano*. Cádiz : Imprenta Tormentaria, cxv, 318 p. BNCB, fondo Vergara, Vol. N°386, Pza 1

Bonnot De Mably, G. (1767). *Entretiens de Phocion, sur le rapport de la morale avec la politique*. Amsterdam : [s.n.]

Diario político, Santafé de Bogotá, 1810

Finestrada, J. (1789). « El vasallo instruido en el estado del Nuevo Reino de Granada y en sus respectivas obligaciones. Instrucciones que ofrece a los literatos y curiosos el R.P. fr. Joaquín Finestrada, religioso capuchino ». BNCB, *fondo Manuscritos*, Vol. N°198, pieza 1

Gaceta municipal, Tomo XXVI, n°101. Quito : août 1941

62 Véase el texto íntegro en GRASES, *Preindependencia y emancipación*, pp. 189-212.

- González, M. (2000). *El Vasallo Instruido*. Bogotá : Universidad Nacional de Colombia
- Mejía Lequerica, J. (1799). Epístola I : « A Don Juan de Larrea y Villavivencio », Quito, 20/XI/1799, « Travesuras Poeticas. Primer Ensayo de D. José Mexía del Valle y Lequerica. Quito, año de 1800 », manuscrit de la Bibliothèqne nationale de Madrid, facsimilé. In *Mejía portavoz de América (1775-1813)*, Núñez Sánchez J., (coord.) (2008) : 251-506. Quito : FONSAI
- (1800). « El Zelo triunfando de la Discordia: prelude a la malísima tragedia intitulada *Euripide y Tidèo* ». In *Mejía portavoz de América (1775-1813)*, Núñez Sánchez J. (coord.) (2008) : 407-419. Quito : FONSAI
- (1809). « Memoria de la revolución de Quito en cinco cartas escritas a un amigo », Quito, du 25 octobre au 30 novembre 1809. AGI, *fondo Estado*, Legajo 72 (64.1), f° 40-54. In *ARNAHIS, Organó del Archivo Nacional de Historia*, N°19 (11 mars 1973) : 47-78. Quito : Casa de la Cultura
- Mercurio Peruano*. Lima : 1791
- Pérez Calama, J. (1792). « Elogio Critico de la Carta Moral-política que el Dr Espejo, Secretario de la Sociedad Patriótica, escribe al padre Artieta, Maestro de Primeras Letras, en la Escuela de San Francisco de Quito, Quito y Diziembre 24 de 1791 ». In *Suplemento al papel periódico Primicias de la Cultura de Quito*, 5 janvier 1792
- Picornell, M. (1811). *Derechos del hombre y del ciudadano con varias máximas republicanas; y un discurso preliminar, dirigido a los americanos*. Caracas : Imprenta de Juan Baillío y Cía
- Pluche, L'Abbé (1751). *La Mécanique des langues et l'art de les enseigner*. Paris : Veuve Estienne et fils
- Quatremère De Quincy (1989). *Lettres à Miranda sur le déplacement des monuments de l'art de l'Italie (1796)*. Introduction et notes d'Édouard Pommier. Paris : Macula
- Santa Cruz y Espejo, E. (1981). *Obra educativa*. Caracas : Biblioteca Ayacucho

- Valenzuela y Mora, N. (1817). « Oración gratulatoria y parentica pronunciada el día 10 de Septiembre de 1816 en la Parroquia de la Ciudad de Neyba ante el Consejo de guerra del Exército expedicionario, y solemne concurso en acción de Gracias por el feliz éxito de las Armas Reales en la Reconquista del Nuevo Reyno de Granada. Por el D.D. Nicolás de Valenzuela y Moya (...), Santafé, en la Imprenta del Superior Gobierno, por Nicomedes Lora, año de 1817 », BNCB, *fondo Pineda*, Vol. N° 309, Pieza 9 : 11-12
- Voltaire (1740). « Le temple de l'Amitié ». In *Recueil de pièces fugitives en prose et en vers* : 126-130. Paris, [s.e.]
- Voltaire (1740). « Le temple du Goût ». In *Recueil de pièces fugitives en prose et en vers* : 185-224. Paris, [s.e.]
- Yriarte, J. De (1795). *Gramática latina, escrita con nuevo método y nuevas observaciones, en verso castellano con su explicación en prosa*. Madrid : Imprenta Real

Bibliographie

- André, M. (1921). « La révolution libératrice de l'Amérique espagnole ». In *Le correspondant*, 10/VII/1921
- Astuto, P. L. (1969). Eugenio Espejo. Reformador ecuatoriano de la Ilustración (1747-1795). Mexico : FCE
- Barriga Tello, M. (2004). *Influencia de la ilustración borbónica en el arte limeño: siglo XVIII*. Lima : Fondo editorial de la Universidad Nacional Mayor de San Marcos
- Brunschwig, J. (2003). « Aspects de la polémique philosophique en Grèce ancienne ». En *La Parole polémique*, Declercq G., M. Murat et J. Dangel (coord.). Paris : Champion
- Charara, Y. (2001). « L'opposition à l'absolutisme politique et à la société marchande. Droit et Vertu dans la pensée de Mably ». In *XVIIIe siècle*, N°33 *L'Atlantique* : 388-391. Paris
- Chartier, R. (1990). *Les origines culturelles de la Révolution française*. Paris : Seuil

- Demélas, M.-D. et Y. Saint-Geours (1989). *Jérusalem et Babylone. Politique et religion en Amérique du sud. L'Équateur, XVIIIe-XIXe siècles*. Paris : Éditions Recherches sur les Civilisations
- Etienvre, F. (2001). *Rhétorique et patrie dans l'Espagne des Lumières. L'œuvre linguistique d'Antonio de Capmany (1742-1813)*. Paris : Honoré Champion
- González Suárez, F. (1903). *Historia general de la República del Ecuador*, T. VII. Quito : Imprenta del Clero
- Grases, P. (1981). *Preindependencia y emancipación*, en *Obras completas*, Vol. 3. Caracas, Barcelona, Mexico : Editorial Seix Barral
- Hontanilla, A. (2010). *El gusto de la Razón. Debates de arte y moral en el siglo XVIII español*. Madrid/Frankfurt : Iberoamericana/Vervuert
- Jijón Y Caamaño, J. (1922). « Quito y la independencia de América ». Quito : Universidad Central
- Keeding, E. (2005). *Surge la nación. La ilustración en la audiencia de Quito*. Quito : Banco Central del Ecuador
- Lara, D. (1990). « Eugenio Espejo. La influencia francesa en el escritor y el precursor ». En *Boletín de la Academia Nacional de Historia*, Vol. LXXIII, N°155-156: 11-49. Quito
- Lázaro Carreter, F. (1960). *Luzán y el neoclasicismo*. Zaragoza : publicaciones de la facultad de filosofía y letras
- Lucena Salmoral, M. (1999). « El reformismo despotista en la universidad de Quito ». En *Cuadernos del Instituto Antonio de Nebrija*, 2 : 59-82. Madrid : Universidad Carlos III
- Martín-Valdepeñas Yagüe, E., B. Sánchez Hita, I. Castells Olivan y E. Fernández García (2009). « Una traductora de Mably en el Cádiz de las Cortes : la Marquesa de Astorga ». In *Historia Constitucional*, N°10: 63-136
- Moatti, C. (1997). *La Raison de Rome. Naissance de l'esprit critique à la fin de la République*. Paris : Seuil
- Núñez Sánchez, J., (coord.) (2008). *Mejía. Portavoz de América (1775-1813)*. Quito : FONSA
- Paladines Escudero, C. (1981). *Pensamiento ilustrado ecuatoriano*. Quito : Banco Central del Ecuador y Corporación Editora Nacional

- Peralta, V. (1999). « Las razones de la fe. La iglesia y la ilustración en el Perú, 1750-1800 ». In *El Perú en el siglo XVIII. La era borbónica*, O'phelan Godoy, S. (dir.) : 177-204. Lima : Instituto Riva Agüero
- Ponce Ribadeneira, A. (1960). *Quito : 1809-1812, según los documentos del Archivo Nacional de Madrid*. Madrid : Imprenta Juan Bravo
- Salvador Lara, J. (1997). « El Doctor Espejo, la Revolución Francesa de 1789 y la Revolución de Quito de 1809 ». In *Jahrbuch für Geschichte Lateinameikas*, Nº. 34: 285-306. Hamburgo
- Soto Arango, D. Y. J. Uribe (2003). « Textos ilustrados en la enseñanza y tertulias literarias de Santafé de Bogotá en el siglo XVIII ». En *Recepción y difusión de Textos Ilustrados. Intercambio científico entre Europa y América en la Ilustración*, D. Soto et alia (ed.) : 59-75. Madrid : Doce calles.
- Tisnés, R. M. (1996). *Juan de Dios Morales. Prócer colombo-ecuatoriano*. Bogotá : Academia Colombiana de Historia
- Tobar Donoso, J., (1934). *La iglesia ecuatoriana en el siglo XIX*. Tomo I (1809-1845). Quito : editorial ecuatoriana
- Tobar Donoso, J. (2006 [1953]). *La Iglesia, modeladora de la nacionalidad*. Quito : PUCE
- Vásquez Hahn, M. A. et E. Keeding (2009). *La Revolución en las tablas. Quito y el teatro insurgente. 1800/1817*. Quito : FONSA
- Viteri Lafronte, H., (1993). « Un libro autógrafo de Espejo » (1920). In *El precursor Espejo y otros estudios sobre historia*, Salvador Lara, J., (coord.). Quito : Grupo Aymesa

La Constitution quiténienne de 1812 et les idées politiques françaises

Juan J. Paz y Miño Cepeda*

En histoire, il convient de s'exprimer avec propriété. À ce titre, il n'est pas acceptable d'affirmer que la Révolution française de 1789 a constitué l'une des « causes » des révolutions d'indépendance latino-américaines. Par contre, il est louable de prétendre qu'une série de concepts et de valeurs politiques, issus de la France révolutionnaire du XVIII^e siècle, « ont influencé » les penseurs éclairés et les élites créoles indépendantistes de la région. En outre, au tout début de la phase de constitution des Juntas de gouvernement, qui lancèrent les révolutions d'indépendance, la réaction qui prima a été « anti-française » en regard de ce qui était advenu en Espagne : l'invasion napoléonienne et l'emprisonnement du roi. La proclamation du dix août 1809 à Quito reflétait cette attitude créole. Ajoutons à cela que la « fidélisme » l'emportait. En 1812, des changements furent notables. Le « fidélisme » avait tiédi alors que l'on continuait de refuser l'invasion française. Cependant, Quito adopta sa première Constitution, le 15 février 1812, en introduisant dans sa partie organique une claire conception républicaine et parlementaire inspirée de la tripartition des pouvoirs de Montesquieu. Les idées politiques françaises de l'époque obéissent ainsi à une réception contrastée. Elles sont niées par les tenants du conservatisme créole et acceptées par ceux de la révolution et du libéralisme. Il convient d'analyser cette dualité d'opinions afin de saisir le jeu de forces sociales qui

* Docteur en Histoire. Chroniqueur de la Ville de Quito. Professeur à l'Université Pontificale Catholique de l'Équateur.

a déclenché le processus indépendantiste, si vigoureux entre 1811 et 1812. Et il conviendra tout particulièrement de s'intéresser à la Constitution de 1812, dont l'Équateur célèbre cette année le Bicentenaire.

Les livres scolaires équatoriens n'ont jamais cessé d'affirmer que la Révolution française (1789) avait été l'une des « causes » de l'indépendance du pays. Pour leur part, les tenants d'une vision euro-centriste de l'histoire universelle continuent d'englober les révolutions indépendantistes latino-américaines dans qu'ils dénomment « l'ère des révolutions bourgeoises ». Ces deux idées ne rendent pas compte de la réalité historique de l'Amérique latine et, encore moins, de celle de l'Équateur. Le processus d'indépendance de l'Amérique latine ne trouve-t-il pas sa cause principale dans la situation coloniale que cette région a connue depuis l'époque de la Conquête ? Dans l'Audience royale de Quito – ainsi s'appelait l'Équateur durant les trois siècles de la colonisation espagnole – le XVI^e siècle fut celui de la conquête et de la déstructuration tandis que le XVII^e, et la première moitié du XVIII^e siècle, se caractérisèrent par l'épanouissement et la « stabilité » de la relation avec la métropole. Mais, de la seconde moitié du XVIII^e au début du XIX^e siècle, les forces historiques anticoloniales commencèrent à se multiplier, comme le montra la consolidation de la classe « créole » et, précisément, la prise de conscience par celle-ci de son identité de classe.

Plusieurs facteurs ont contribué à l'émergence et à la définition de la conscience créole. Au premier chef, les réformes bourbonniennes – celles-ci, selon l'historien anglais John Lynch, constituèrent une tentative de « deuxième conquête » de l'Amérique (Lynch, 1985) – qui mirent un terme à la stabilité régnant jadis. Elles privèrent les Créoles des principales charges publiques qu'ils occupaient ; elles furent source d'inquiétude et suscitérent la révolte contre l'impôt qui s'était abattu sur les Créoles comme sur les Indigènes ; elles développèrent l'agro-exportation et l'importation de certains biens, favorisant l'économie de la côte au détriment de l'économie des montagnes du centre et du nord ; elles modifièrent la juridiction des audiences, portant atteinte à celle de Quito ; elles expulsèrent les Jésuites, entraînant la ruine des missions amazoniennes et la déliquescence de l'éducation ; elles confièrent plus qu'avant les rênes du gouvernement local aux autorités espagnoles, etc.

À tout cela il convient d'ajouter, en premier lieu, la venue de la Mission Géodésique franco-espagnole (1736), à laquelle ont participé nombre de scientifiques français : Charles-Marie de La Condamine, Louis Godin, Pierre Bouguer, Joseph de Jussieu et Jean Seniergues, ainsi que leurs assistants et collaborateurs. Cela permit de rédiger des rapports sur la géographie quiténienne ainsi que de nombreuses notes sur la faune, sur la flore et même sur la situation sociale. En second lieu, l'expulsion des jésuites conduira certains d'entre eux à écrire. Ainsi, le père Juan de Velasco rédigea son *Historia del Reyno de Quito en la América meridional*, véritable récit fondateur des traditions orales aborigènes du pays, éveillant une prise de conscience envers le passé historique du Royaume. En troisième lieu, la crise de production des *obrajes* textiles des montagnes du centre et du nord. En quatrième lieu, le déchaînement de la protestation sociale, illustré par au moins dix grandes révoltes indigènes au cours du XVIII^e siècle et l'impressionnante « Rébellion des Quartiers de Quito » (1765). Enfin, en dernier lieu, et sans nul doute, l'intrusion de la philosophie des Lumières, conçue en Europe, mais réinterprétée par les lettrés quiténiens, de façon à l'adapter et à la faire fructifier en accord avec la réalité de l'Audience royale.

Le célèbre Eugenio Espejo (1747-1795) fut le Créole qui exprima le mieux la pensée éclairée telle qu'elle se développa à Quito. Il est également celui qui inspira la lutte émancipatrice, raison pour laquelle il est considéré en Équateur comme le précurseur le plus important de l'indépendance nationale. Les meilleurs intellectuels quiténiens de l'époque le rejoignirent et firent partie de la « Société des amis du Pays » qu'il avait créée. Par ailleurs, il inaugura la charge de bibliothécaire public et publia le premier périodique de l'histoire équatorienne : *Primicias de la Cultura de Quito*. Divers travaux ont mis en valeur la pensée éclairée quiténienne et souligné sa dette à l'égard des penseurs des Lumières, espagnols et français. Espejo et l'élite intellectuelle de Quito connaissaient fort bien les œuvres des révolutionnaires français, qui circulaient sous cape. Sans nul doute, sous l'influence de ces idées, les penseurs quiténiens développèrent leurs propres conceptions de la liberté, des droits et de la souveraineté populaire. Ils inventèrent même des utopies républicaines et démocratiques. Mais ces idées ne furent pas la « cause » de l'indépendance. Bien sûr, elles « influencèrent » les conceptions des Créoles,

puisqu'ils s'en sont nourris afin d'élaborer la philosophie émancipatrice qui leur a permis de justifier la révolution qu'ils avaient déclenché.

L'invasion de l'Espagne par les troupes napoléoniennes (1808), l'emprisonnement consécutif du roi et la nomination de José Bonaparte comme nouveau monarque, contribuèrent non seulement à susciter la résistance du peuple espagnol, mais également à inciter les Espagnols à créer, sur tout leur territoire, des Juntas de gouvernement qui assumèrent la représentation de la souveraineté, refusant l'autorité monarchique imposée par les Français. Quelque chose de semblable se produisit en Amérique hispanique. Dès que l'on sut ce qui s'était passé dans la Péninsule, un groupe de Créoles quiténiens commença à comploter et réussit, le 10 août 1809, à renverser le Comte Ruiz de Castilla, président de l'audience. Ils installèrent ensuite la première Junta de Gouvernement : Juan Pío Montúfar, Marquis de Selva Alegre, en assumant la présidence et l'évêque José Cuero y Caicedo, la vice-présidence. Juan de Dios Morales, Manuel Quiroga et Juan Larrea furent choisis parmi les notables de la ville, afin d'occuper les charges de Secrétaires d'État à l'Intérieur, à la Justice, et aux Finances publiques. Cette Junta assumait la représentation de la souveraineté du peuple et désigna même des députés chargés de représenter les différents quartiers de la ville¹. La persécution des révolutionnaires conduisit de nombreux Patriotes en prison. Le 2 août 1810, une tentative de libération se termina par le massacre scandaleux des Patriotes incarcérés et celui de plusieurs centaines de Quiténiens. L'arrivée de Carlos Montúfar en tant que Mandataire de la Régence, l'organisation d'une seconde Junta, la convocation du premier Congrès de Députés quiténiens –qui proclama le 11 décembre 1811 son autonomie face à la Junta– et la proclamation, le 15 février 1812, de la première Constitution établissant l'État libre de Quito, furent autant d'événements cruciaux dans le processus d'indépendance quiténien. Montúfar le défendit les armes à la main, jusqu'à sa défaite en novembre 1812. Le cycle de la Révolution de Quito y trouva fin.

Dès lors, si l'on garde à l'esprit les précédents, les concepts et les principes évoqués, il convient de distinguer différents moments dans le dé-

1 "Acta de instalación de la Primera Junta Revolucionaria de Quito" (2007) : 19 et suivantes.

roulement de la Révolution de Quito. Avant les événements de 1808, il ne fait aucun doute que les idées révolutionnaires des penseurs français des Lumières fut prise en compte par l'élite intellectuelle quiténienne. La philosophie libérale « bourgeoise » jouissait de prestige et faisait l'objet d'admiration. Mais l'invasion napoléonienne, l'emprisonnement du roi et la nomination de José Bonaparte déclenchèrent une réaction anti-française inédite, au profit de « notre bien aimé » Ferdinand VII. C'est le versant « conservateur » de la conscience créole qui s'exprimait ainsi, nourrissant le « fidélisme », c'est-à-dire la proclamation de sa fidélité au monarque détrôné et prisonnier par la Junte de Gouvernement installée à Quito. En effet, la proclamation de la Junte disait :

Sans délai, le Président jurera solennellement obéissance et fidélité au Roi dans la Cathédrale, et fera prêter serment à tous les corps constitués, ecclésiastiques et séculiers. Il défendra la pureté de la Religion, les droits du Roi et ceux de la Patrie, et mènera une guerre sans merci contre tous ses ennemis, principalement français, recourrant aux moyens et honnêtes expédients que le courage et la prudence désigneront en vue du triomphe².

Le massacre commis à Quito décida la ville à opter pour une indépendance définitive. Cependant, les conditions n'étaient pas encore réunies dans la région pour garantir le succès de la révolution, étant donné que la capitale de l'audience n'avait point reçu le soutien de ses homologues, et que, de surcroît, c'est depuis les audiences voisines que des troupes furent armées pour soumettre les « révoltés » quiténiens, dès la formation de leur première Junte Souveraine. De telle sorte que, dans la Constitution quiténienne de février 1812, le revirement est net par rapport à ce qui avait été exprimé en août 1809, trois ans auparavant. Le « fidélisme » à l'égard de la nouvelle Constitution fut défini en ces termes :

Article 5.- Comme preuve de son amour de longue date et de sa fidélité constante à ses Rois antérieurs, cet État déclare qu'il reconnaît et reconnaîtra comme Monarque Ferdinand VII, à condition qu'il puisse régner,

2 "Acta de instalación de la Primera Junta Revolucionaria de Quito" (2007) : 19 et suivantes.

délivré de la domination française et de toute relation d'amitié ou de parenté avec le Tyran de l'Europe, sans porter préjudice à cette Constitution.

Ceci traduirait un versant « conservateur », distinct du versant révolutionnaire et libéral qui est manifeste dans le contenu organique de la Constitution et dans son préambule. Ce dernier énonce clairement les principes de souveraineté, de droits naturels de l'homme et de la représentation des peuples :

Au nom de Dieu Tout Puissant, Un et Trine. Le Peuple Souverain de l'État de Quito, représenté légitimement par les Députés des Provinces libres qui le forment, et qui se trouvent à présent réunis en ce Congrès, par l'usage des droits imprescriptibles que Dieu lui-même, comme auteur de la nature, a attribué aux hommes pour conserver leur liberté, et pourvoir autant que possible à la sécurité et la prospérité de tous et de chacun en particulier ; souhaitant resserrer davantage les liens politiques qui ont uni ces Provinces jusqu'à ce jour et se doter d'un nouveau Gouvernement en accord avec les besoins et les circonstances, qui découlent du recouvrement par les Peuples, délivrés de la Domination Espagnole grâce à la Providence Divine et à l'ordre des événements humains, de la Souveraineté qui réside en eux depuis l'origine; persuadé que le but de toute association politique est la conservation des droits sacrés de l'homme par l'établissement d'une autorité politique qui le dirige et le gouverne, d'un trésor commun qui le maintienne, et d'une force armée qui le défende : prêtant attention à ces objets pour la Gloire de Dieu, la défense et la conservation de la Religion Catholique, et la félicité de ces Provinces par un Pacte solennel et un accord réciproque de tous ses Députés; entérine les Articles suivants qui formeront désormais la Constitution de cet État.

La Constitution organisa l'État de Quito sur un modèle typiquement républicain, le dotant d'un Exécutif, du Législatif, de la fonction Judiciaire et même d'une Phalange, une milice propre. La formule correspondait malgré tout à celle d'un républicanisme constitutionnel, faisant preuve d'une « fidélité » relative à l'« ancien » monarque.

De plus, il est hors de doute que la tripartition des pouvoirs, pour cette nouvelle république qui s'arroge le nom d'État de Quito, portait la marque de la philosophie française des Lumières. Pour preuves de cela : l'existence

d'un « Pacte social » rousseauiste, d'un esprit constitutionnel et de subordination de tous à la Constitution, une Loi suprême au sens voltairien du terme, et la division tripartite des pouvoirs en Exécutif-Législatif-Judiciaire, héritée de Montesquieu.

L'élite éclairée quiténienne a toujours apprécié les thèses révolutionnaires engendrées par l'ascension de la bourgeoisie européenne, qui s'expriment dans la pensée éclairée et libérale.

Cependant, forgée dans un environnement exclusivement dominé par l'Église catholique et adhérant à l'esprit religieux auquel elle s'identifiait, cette même élite refusa le contenu anti-religieux et anti-catholique qu'elle croyait percevoir dans la France bourgeoise. Manuel Rodríguez de Quiroga incarne le mieux ce sentiment. Alors qu'il était prisonnier, il pressentait une issue fatale qui aura effectivement lieu comme nous l'avons déjà indiqué. Aussi, bien ancré dans la pensée des Lumières mais catholique convaincu et persuadé de « l'athéisme » des Français, supplia-t-il l'évêque Cuero y Caicedo d'empêcher un massacre et sollicita en ces termes qu'on le reçût en confession: "Je suis Chrétien et Catholique, je crois en Dieu et en sa Sainte Église, je souhaite mourir comme tel, et non comme l'un de ces impies de Français..."³.

À ce stade, il faut bien comprendre que la « Révolution française » a eu une influence très forte sur la pensée éclairée quiténienne, mais que cette influence ne fut pas sans limites. C'est le rationalisme radical de la Révolution française qui fut rejeté parce qu'il était apte à remettre en question le pouvoir idéologique de l'Église et, surtout, qu'il menaçait la doctrine catholique en tant que doctrine de la foi. En d'autres termes, l'élite éclairée quiténienne a su assimiler l'influence française tout en se forgeant une pensée qui lui était propre, en accord avec les circonstances spécifiques du pays.

Mais, une fois de plus, la Révolution française n'a pas été la cause de la lutte indépendantiste menée par les Créoles de Quito durant la première phase d'un processus d'émancipation qui s'est étendu de 1808 à 1822, date à laquelle l'indépendance à l'égard du système colonial espagnol fut définitivement scellée, grâce à la Bataille du Pichincha, le 24 mai 1822.

Par ailleurs, les Créoles hispano-américains, et particulièrement ceux de l'Audience de Quito, tiraient l'essentiel de leur pouvoir des grands do-

3 Cité par Salvador Lara (1961), page 20.

maines et du commerce, et non des manufactures ou de l'industrie comme dans l'Europe capitaliste, à l'exception de l'Espagne monarchique.

Du point de vue des concepts socio-économiques, l'Audience de Quito était une région « pré-capitaliste » et les Créoles constituaient une classe qui n'était pas précisément « bourgeoise ».

Par conséquent, il est erroné d'inclure les révolutions d'indépendance latino-américaines dans « l'ère des révolutions bourgeoises ». Le faire contribue de surcroît à perpétuer l'idée que l'histoire européenne demeure la ligne directrice des événements mondiaux.

Certes, la classe créole, propriétaire et marchande par nature, fut à l'initiative des processus d'indépendance en Amérique latine. Mais cela ne signifie pas que de larges secteurs populaires et de condition moyenne n'aient pas rejoint l'insurrection créole. À cela, il conviendrait d'ajouter certaines communautés indigènes qui se sont identifiées à la cause émancipatrice, même si leur participation a été subordonnée au *leadership* politique de la classe créole. La conduite de la révolution par les Créoles ne peut être assimilée avec la nature même de la lutte indépendantiste, puisqu'en définitive le processus d'indépendance fut, avant tout, celui de la lutte contre le colonialisme. À ce titre, l'Amérique latine est bien la première région au monde à se lancer dans cette geste. En effet, les pays d'Asie et d'Afrique, qu'ils soient colonisés, semi-colonisés ou dépendants, n'ont acquis leur indépendance qu'au XXe siècle.

La lutte pour l'indépendance profita à tous les habitants de l'Audience de Quito, sans distinction de rang ou de condition sociale. Cela en fait un élément du patrimoine historique de l'Équateur et, au-delà, un motif légitime d'orgueil national. On peut également avancer que l'indépendance, malgré l'idéologie mise en branle et les espoirs suscités, ne réussit point à accoucher d'une authentique révolution sociale, apte à remédier définitivement aux structures porteuses d'inégalité et d'injustice que le système colonial avait édifiées trois siècles durant. On ne peut exiger de l'indépendance, en fonction de nos concepts et de notre condition historique présente, qu'elle ait été aussi une authentique révolution sociale, telle qu'on la définirait aujourd'hui. En son temps, la révolution d'indépendance a joué un rôle fondamental dans l'histoire de l'Amérique latine et de l'humanité : pour la première fois, elle a mis fin au colonialisme, à l'aube même du capitalisme.

En fin de compte, l'Équateur célèbre cette année le Bicentenaire de la Révolution de Quito (1808-1812), un évènement qui lança le processus d'indépendance du pays vis-à-vis de l'Espagne. Cette célébration prend sa place parmi d'autres, de même nature, en Amérique latine : en 1809 des révolutions éclatèrent à Chuquisaca, La Paz (actuelle Bolivie) et Quito ; en 1810 il en fut de même à Mexico, Caracas, Bogotá, Santiago du Chili et Buenos Aires ; en 1811, à Asunción et au Salvador. À partir de 1812, le combat pour l'émancipation se généralisera progressivement à d'autres villes et régions.

L'indépendance latino-américaine fut donc un phénomène historique singulier, distinct des révolutions bourgeoises qui éclatèrent en Europe. La Révolution française a eu une influence contradictoire dans nos pays car, si l'esprit libéral, démocratique, républicain, constitutionnaliste et égalitaire a bien été assimilé –du moins en ce qui concerne les droits de l'homme et du citoyen–, il n'en demeure pas moins que l'invasion de l'Espagne par la France en 1808 et l'anticléricalisme radical et rationaliste furent vivement critiqués, et même rejetés.

Pour conclure, l'occupation de la péninsule ibérique a aiguisé la réaction anti-française au sein d'une classe créole qui était déjà sous l'influence de la pensée révolutionnaire française.

Bibliographie

- (2007). « Acta de instalación de la Primera Junta Revolucionaria de Quito », Archivo Histórico Nacional, *La Revolución de Quito 1809-1812*, Boletín, edición especial, No. 33. Quito
- Constitución Quiteña de 1812- “ Pacto Solemne de Sociedad y Unión entre las Provincias que forman el Estado de Quito “, 15 février 1812
- Lynch, J. (1985). *Las revoluciones hispanoamericanas 1808-1826*. Barcelona : Editorial Ariel S.A.
- Salvador Lara, J. (1961). *La Patria Heroica*. Quito : Ediciones Quitumbe

Les noces de jequitibá entre l'archéologie française et l'Équateur

Stéphien Rostain*

Les noces de *jequitibá* honorent 100 ans de mariage. En effet, après avoir vécu quelques années en Équateur, l'anthropologue français Paul Rivet publia son fameux livre sur « *Ethnographie ancienne de l'Équateur* » en 1912. Cette année, nous fêtons donc un siècle d'archéologie française en Équateur.

Le mot de *jequitibá*, utilisé au Brésil pour les cents ans de mariage, provient de la langue tupi-guarani dans laquelle il signifie « le géant de la forêt » parce que le *jequitibá* (Lecythidaceae, *Cariniana*) est l'un des plus grands arbres de la forêt et qu'il se voit de loin. Sa cime dépasse allègrement celle de ses voisins et il peut atteindre près de 60 mètres, soit la hauteur d'un édifice de 20 étages. Cet arbre majestueux représente idéalement la collaboration archéologique qui existe depuis des années entre la France et l'Équateur.

La naissance de l'archéologie

L'archéologie est une discipline relativement jeune. Les premières véritables fouilles archéologiques furent réalisées à Herculanium et à Pompéi. En 1732, une paysanne italienne heurta du pied une pierre dépassant du sol. Il s'agissait en réalité de la partie visible du site archéologique le mieux conservé au monde : Pompéi. Il fallut attendre encore un peu avant qu'en

* Archéologue – Directeur de recherche au CNRS – IFEA

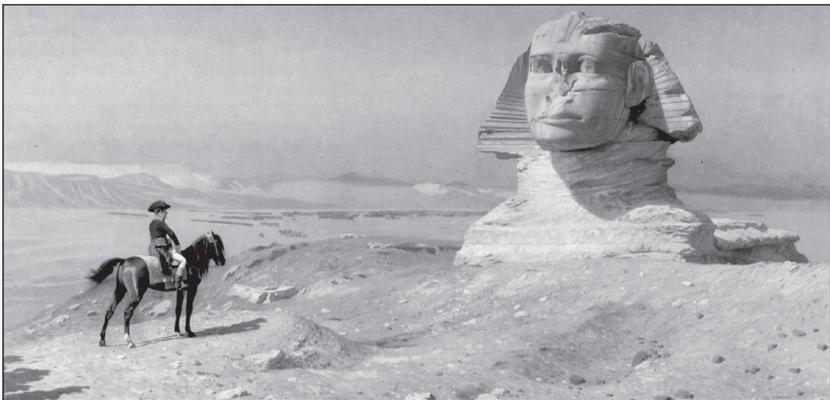
1748, l'abbé Martorelli n'entamât des fouilles sur ce site. Mais ce n'est qu'en 1860, lorsque Giuseppe Fiorelli fut nommé directeur du chantier, que commença réellement l'ère des fouilles méticuleuses et modernes. Il décida en particulier de l'obligation de ne pas initier de fouilles dans un nouveau site sans avoir achevé celles du précédent.

L'archéologie en tant que science n'apparaît que vers 1880. Auparavant les sites archéologiques étaient considérés comme de simples champs de ruines où n'importe qui pouvait se servir de pièces pour les revendre aux antiquaires. L'archéologie trouve finalement ses lettres de noblesse durant les premières décennies du XXe siècle quand les sciences de la nature s'unissent aux sciences de l'homme et l'histoire ancienne de l'homme à l'histoire des civilisations du monde classique. Au cours de ce siècle, on assiste à la professionnalisation croissante des chercheurs en parallèle aux innovations technologiques et aux perfectionnements méthodologiques.

La France s'intéresse depuis longtemps au passé. L'expédition d'Égypte de Bonaparte accompagnée par une cohorte de savants en est un bon exemple (Illustration 1).

Illustration 1

« OEdipe » de Gérôme (entre 1863 et 1886), représentant Napoléon Bonaparte durant la campagne d'Égypte : « Soldats [...] du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent ! »



Source : San Simeon, Hearts Castle ° California State Parks, inv. 529-9-5092

Il est évident qu'en agissant ainsi, le général voulait rabaisser les Anglais tout en favorisant la culture arabe aux dépens de la culture ottomane. Tout en faisant redécouvrir l'antiquité du pays, Bonaparte profitait de la gloire passée de l'Empire égyptien. De fait, cette recherche du passé était également un programme de développement économique et des structures coloniales et impériales du nouvel état issu de la Révolution française (Schnapp, 2008). Ainsi, il y a quelques décennies, un diplomate disait à propos de l'importance de l'archéologie dans la présence française à l'étranger que lorsque la France désire s'implanter dans un pays, elle envoie tout d'abord ses chanteurs et ses archéologues.

L'Archéologie française en Équateur

L'archéologie française est présente en Équateur depuis très longtemps. Francisco Valdez a rappelé dans ce volume le travail pionnier de la Première Mission Géodésique Française en 1736 (voir aussi : Lara, 2012a). La Seconde Mission Géodésique Française de la fin du XIXe siècle est importante pour nous surtout par l'arrivée de Paul Rivet en 1901 (Illustration 2).

Illustration 2
Timbre de la poste équatorienne honorant Paul Rivet
en 1958, l'année de sa mort



L'anthropologue vint pour une mission géographique de l'armée afin de mesurer l'arc du méridien équatorial, mais resta en fait cinq ans dans le pays. Il s'intéressa particulièrement à l'ethnologie, à la linguistique et à l'archéologie de l'Équateur. Il y a exactement un siècle, de retour en France, il publia avec René Verneau son fameux livre *Ethnographie ancienne de l'Équateur* (Illustration 3).

Illustration 3
Page du livre *Ethnographie ancienne de l'Équateur*,
de René Verneau et Paul Rivet, 1912

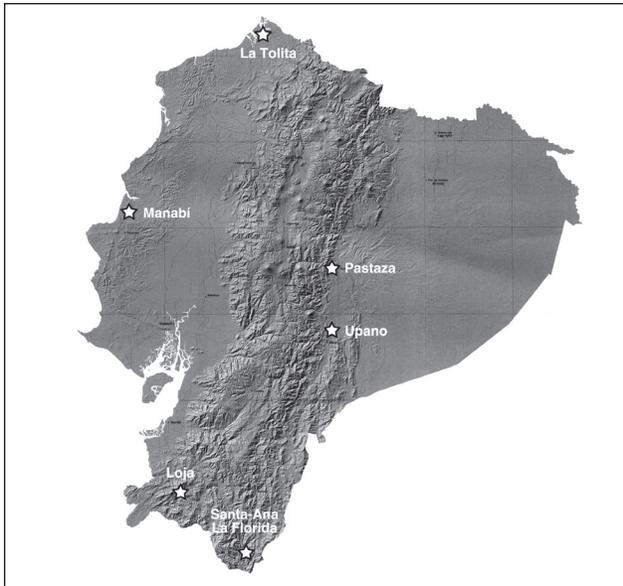


Source : Verneau R. y P. Rivet, 1912

À partir d'une classification des artefacts, de comparaisons avec les pays voisins et d'une large bibliographie, les auteurs dressèrent une esquisse de l'occupation précolombienne de l'Équateur. Ce travail connut un grand succès. Paul Rivet fut de la même manière un des premiers à proposer l'origine asiatique de l'homme américain et à défendre la thèse de migrations depuis l'Australie et la Mélanésie. Sa pensée est encore présente dans l'ethnologie moderne.

Des missions étrangères effectuèrent divers travaux archéologiques en Équateur (Valdez, 2011). En général, elles se dédièrent principalement au littoral et aux Andes elles-mêmes, délaissant l'Amazonie, considérée comme inapte à l'éclosion de grandes sociétés. Les Nord-américains furent les chercheurs étrangers les plus nombreux dans le pays, mais il y eut également divers projets espagnols, anglais, allemands et suisses. Durant les 30 dernières années, l'activité de l'archéologie française fut permanente en Équateur (Illustration 4).

Carte 1
Carte des projets archéologiques franco-équatoriens en Équateur



Pour travailler, les archéologues français choisirent toujours des écosystèmes vus comme hostiles par l'homme moderne, mais qui se révélèrent souvent densément habités à l'époque précolombienne. Les sites comme les cultures étudiées ont été très diversifiés.

Programme Loja

« À tout seigneur, tout honneur », le premier programme archéologique français d'importance commença à la fin des années 1970 sous les auspices de l'Institut Français d'Études Andines (IFEA). Jean Guffroy collabora avec le Musée de la Banque Centrale de l'Équateur pour fouiller dans les alentours de Loja et définir la première séquence culturelle du Formatif de la Sierra Sud. La province de Loja avait été auparavant largement ignorée des archéologues, notamment à cause de la réputation erronée d'un milieu difficile et défavorable à l'homme qui aurait constitué de tout temps une barrière anthropo-géographique entre les Andes centrales et les Andes septentrionales. C'est pour vérifier cet *a priori* que Jean Guffroy réunit une équipe pluridisciplinaire afin de travailler dans la vallée du Catamayo qui traverse presque toute la province de Loja. La problématique concernait l'établissement d'une séquence chronologique des occupations humaines et la caractérisation des différentes cultures précolombiennes et des écosystèmes locaux (Guffroy *et al.*, 1987 ; Guffroy, 2004). Durant les prospections, plus de 250 sites furent découverts, représentant 3500 ans d'occupation.

S'il y a peu de traces du passage des chasseurs nomades paléolithiques, plusieurs petits sites des premiers agriculteurs sédentaires ont été repérés et datés d'environ 4000 ans. Les deux millénaires précédant notre ère furent caractérisés par des populations intégrées dans des réseaux d'échanges et des sphères d'interaction socio-culturelles régionales. Catamayo, la plus ancienne culture céramique, montrait des spécificités qui la distinguaient clairement des traditions voisines ou éloignées. Plus tard, les traits stylistiques caractéristiques de l'époque précédente disparurent totalement au profit de nouvelles influences qui provenaient des traditions septentrionales de Cerro Narrío et Chorrera et, méridionales, de Chavín. Plus qu'une barrière culturelle, la province de Loja joua alors un rôle clé de rencontres culturelles à l'intersection de plusieurs voies d'échanges et de pénétration. Jusqu'au VI^e siècle apr. J.-C., de petites entités exploitaient diversement le milieu, connaissaient la métallurgie et commencèrent à domestiquer des camélidés. Entre les VII^e et IX^e siècles de notre ère, des groupes d'origine orientale, vraisemblablement amazonienne, vinrent s'installer dans la ré-

gion qu'ils occuperont jusqu'à la Conquête espagnole, et même après. Ces *Paltas* montraient de claires similitudes culturelles avec les populations actuelles de langue Jivaro. Il est probable que leur présence dans la province fut à l'origine de son isolement et de la raréfaction des relations avec les régions voisines.

Quoiqu'il en soit, la profondeur chronologique de l'occupation humaine et la diversité des cultures précolombiennes de la province de Loja plaident en faveur d'une région ayant joué autrefois un rôle essentiel dans le développement des premières grandes civilisations andines.

Programme La Tolita

En 1983, le Centre National de Recherches Scientifiques (CNRS) envoya Jean-François Bouchard, qui venait de travailler de l'autre côté de la frontière en Colombie, pour organiser avec Francisco Valdez, du Musée de la Banque Centrale d'Équateur, un projet à La Tolita, sur la côte septentrionale d'Équateur. Dans cette région, les sites sont connus pour leurs monticules artificiels construits sur des terrains inondables. Outre les monticules et divers aménagements de terre agricoles et hydrauliques, la culture de La Tolita est fameuse pour sa céramique et, surtout, ses objets en or. Le plus célèbre est le masque en or qui est devenu aujourd'hui le symbole de la Banque Centrale d'Équateur. C'est d'ailleurs à cause de l'importance du métal précieux que les *huaqueros* pillent depuis des décennies les lieux, laissant un champ dévasté dans les sites percés de partout qui paraissent avoir été pilonnés par des bombardements. Le travail archéologique mena essentiellement à la définition d'une séquence typo-chronologique de la céramique et des précisions sur le mode d'occupation des tertres (Bouchard & Usselman, 2003).

Programme Upano

En 1995, l'auteur fut contacté par l'IFEA pour mener des recherches dans la vallée de l'Upano, sur le piémont oriental des Andes, en coopération avec l'Université Catholique d'Équateur (*Pontificia Universidad Católica del Ecuador*, PUCE) et la Banque Centrale d'Équateur. Des fouilles par décapage et des prospections furent réalisées dans des sites à monticules et particulièrement à Sangay, également appelé Huapula, le plus étendu de la région avec une superficie de plus de 700 000 m², ainsi que dans le petit site à cinq monticules de Kilamope, localisé quelques kilomètres au sud (Rostain, 1999, 2008, 2010, 2012). La recherche concernait la carte archéologique, l'organisation et la fonction des tertres, ainsi que l'identification de la séquence culturelle. Diverses questions orientèrent le travail : comment furent construits les monticules? Étaient-ils disposés selon un plan précis? Quelle était leur fonction? Quand furent-ils occupés et par quelles communautés? Restait-il des traces d'habitat et d'activités humaines dans ces tertres?

S'étendant le long du piémont oriental des Andes, au sud de l'Équateur, et enfermée entre deux cordillères, la vallée de l'Upano constitue une région spécifique où se rencontrent deux écosystèmes. Le paysage est typique de la haute forêt humide amazonienne, mais déjà apparaissent des traits montagnards andins. La localisation frontalière montagne/forêt, les fréquents tremblements de terre et les éruptions volcaniques ont influencé l'histoire humaine de la vallée de l'Upano. En dépit du danger que constituait la proximité du très actif volcan Sangay, le choix de cette région était très judicieux car les sols volcaniques sont extrêmement fertiles. Les paysans actuels racontent qu'ils obtiennent parfois trois récoltes de maïs dans l'année. L'autre originalité de ce bassin est une concentration exceptionnelle de sites archéologiques, composés de monticules artificiels de terre, occupant les terrasses bordant la rivière Upano. Les rares fouilles réalisées avant 1996 n'avaient pas éclairci la fonction de ces tertres, ni renseigné sur leurs anciens habitants.

Une nouvelle approche méthodologique du terrain a été tentée pour l'Amazonie occidentale. Le décapage de grandes surfaces dans le Com-

plexe XI de tertres du site de Huapula et dans le site plus méridional de Kilamope permet de comprendre le mode de construction et la fonction domestique des monticules, précédemment uniquement considérés comme cérémoniels (Photographie 1).

Photographie 1

Aire décapée horizontalement au sommet d'un monticule artificiel de terre du site de Kilamope, sur une terrasse bordant l'Upano, Morona-Santiago



Le plan de structures a été reconnu, ainsi que les activités qui y étaient pratiquées. Les complexes étaient organisés selon un modèle spatial récurrent, dont le plan de base est une place basse, pouvant inclure une plate-forme centrale, délimitée par quatre ou six tertres périphériques. Les données des puits stratigraphiques mises en parallèle à celles des fouilles horizontales ont permis de déterminer des ensembles céramiques bien distincts et de définir une typologie fiable.

La chronologie culturelle de certains sites du moyen Upano est aujourd'hui établie à partir de faits solides. L'occupation humaine précolumbienne s'étend sur une période de près de deux millénaires, durant laquelle se succédèrent plusieurs communautés. La chronologie culturelle

nouvellement établie pour la région indique donc la succession d'au moins quatre ensembles culturels. À partir de 700 av. J.-C. environ, la culture Sangay s'installa mais laissa peu de vestiges. De 400 av. J.-C. à 300/400 apr. J.-C., la culture Upano se caractérisait par les constructeurs de tertres et la production d'une céramique très particulière peinte de motifs rouges qui s'échangeait sur de longues distances. La culture Kilamope arriva sur place au début de notre ère, pendant l'occupation Upano avec laquelle elle s'associa. Toutefois, vers 400-600 apr. J.-C., une éruption du Sangay déposa une épaisse couche de cendre dans la vallée de l'Upano, provoquant la fuite des habitants et faisant du site une Pompéi amazonienne. Il semble qu'il y eut de fortes destructions dans les établissements puisqu'après la catastrophe, les groupes Upano ne revinrent jamais dans la vallée. Quelques indices suggèrent qu'ils partirent jusqu'à la rivière Ucayali au Pérou. Finalement, vers 800 apr. J.-C., des groupes de culture Huapula vinrent habiter les tertres désertés par les Upano.

Grâce aux fouilles par décapage, jusqu'alors jamais pratiquées en Amazonie équatorienne, des vestiges d'habitat ont été mis au jour au sommet de deux tertres de Sangay et de Kilamope. Dans le premier site, un sol domestique de culture Huapula exceptionnellement bien conservé fut dégagé dans le niveau supérieur d'une plate-forme. De nombreuses traces furent mises en évidence, tels des trous de poteau, des fosses et des foyers. Elles représentent les restes d'une maison d'approximativement 80 m². L'analyse spatiale des faits archéologiques de cette maison a permis de retrouver les différentes activités pratiquées et le mode d'occupation de l'espace domestique. Certaines aires de la maison étaient réservées à des tâches spécifiques comme la préparation de la nourriture, la cuisson des aliments, leur conservation, le filage du coton ou l'aiguisage d'outils. L'étude ethnoarchéologique de l'habitat Jivaro contemporain montre des parallèles étroits avec la maison de culture Huapula. Forme et dimension de l'habitat, répartition spatiale des activités et outillage sont similaires dans les maisons Jivaro et Huapula. Il a pu ainsi être démontré que cette dernière culture représentait la première implantation de la culture Jivaro dans la région, repoussant son apparition de près de cinq siècles avant celle jusqu'alors admise.

Programme Santa Ana/La Florida

En 1999, l'Institut de Recherche et de Développement (IRD) commença à travailler à l'extrême sud de l'Amazonie équatorienne (Valdez *et al.*, 2005 ; Valdez, 2007, 2008a & b, 2010). Ce projet sur le piémont oriental des Andes avait pour objectif premier l'évaluation des relations entre les régions côtières et semi-désertiques du Haut Piura, les vallées inter-andines de basse et moyenne altitude autour de Loja et les basses terres amazoniennes. Les premières années ont permis la découverte de plus de 150 sites archéologiques. Parmi ceux-ci, apparaissait l'exceptionnelle implantation cérémonielle et funéraire de Santa Ana/La Florida. Cette région, localisée à quelque 1000 m d'altitude dans la forêt de brume n'avait pas été explorée jusqu'alors, aussi quelle ne fut pas la surprise d'y découvrir une des plus anciennes manifestations architecturales précolombiennes, mais également pléthore d'indices de l'antériorité de nombreux phénomènes dans cette aire amazonienne plutôt que dans les Andes.

Depuis 2002, Francisco Valdez fouille le site cérémoniel daté de 3000-2000 av. J.-C. de Santa Ana/La Florida qui se compose de structures rondes ou ovales de pierre avec une organisation complexe. Furent découverts des artefacts exceptionnels et très élaborés comme des amulettes de pierre, des perles de turquoise, des vases à étrier, des bols de pierre sculptés. Ce site est riche en révélations comme la grande antiquité de ce type d'architecture monumentale de pierre ou la production d'un art lapidaire très élaboré, incluant des perles de turquoise et des bols sculptés. Parmi ces derniers, on remarquera l'attention apportée au choix de la roche, le soin réservé à l'élaboration des objets et l'extrême finesse et complexité des motifs zoomorphes imbriqués (Photographie 2).

Photographie 2

Bol de pierre avec des motifs zoomorphes du site de Santa Ana/La Florida,
Zamora-Chinchipe



Auteur : Francisco Valdez

Les diverses caractéristiques de cette culture la désignent assez clairement comme une ancêtre des grandes cultures andines plus tardives de Cupisnique et de Chavín. Cela indique en tout cas l'antériorité amazonienne d'une technologie et d'une iconographie qui se diffusèrent postérieurement vers les Andes centrales.

Une autre découverte d'importance concerne le cacao, jusqu'alors toujours considéré comme ayant été domestiqué pour la première fois en Mésoamérique quelque 2000 ans av. J.-C. En réalité, la variété appelée en Équateur « Nationale » de *Theobroma cacao* trouve son aire d'origine dans le Zamora Chinchipe il y a plus de 5000 ans. Des études ADN récentes menées par l'Institut National Autonome de Recherches Agropastorales (Iniap) d'Équateur et le Centre de Coopération Internationale de Recherche Agronomique pour le Développement (Cirad) de France ont prouvé la domestication de la variété Nationale de cette plante dans la région. En outre, des restes macro-botaniques de cacao ont été trouvés dans des récipients de céramique et de pierre provenant de dépotoirs domestiques du site de Santa Ana/La Florida. Le cacao le plus ancien a été daté entre 3500 y 3350 av. J.-C. Ces preuves génétiques et archéologiques remettent en cause la primauté de la domestication du cacao en Mésoamérique pour la recentrer vers l'Amazonie (Lanaud *et al.*, 2012).

Programme Manabí

En 2004, débuta un projet franco-espagnol et équatorien dirigé par Jean-François Bouchard dans le site de monticules artificiels de Japoto sur la côte centrale du Manabí (Bouchard 2008, 2010). De nombreux tertres ont été repérés, de forme quadrangulaire, ovale ou circulaire, qui peuvent atteindre 80 m de longueur, 20 m de largeur pour une hauteur variant entre 1 et 3 m. Plusieurs niveaux d'occupations entrecoupés de couches stériles ont été mis au jour, ainsi qu'un sol totalement brûlé intentionnellement pour le durcir. La fonction de la majorité des monticules était clairement domestique, comme le montre la présence de fours dits « manabites » qui consistent en de grandes fosses dans lesquelles on cuisait dans des poteries reposant sur des braises. Néanmoins, des sépultures primaires en fosse ou secondaires en urne ou en paquet ont été exhumées dans certains tertres.

L'un des monticules a révélé une structure d'adobe (terre mélangée de paille et durcie par séchage) d'un type totalement inconnu auparavant. Il semblerait qu'il s'agissait d'une banquette basse munie d'un dossier et ouverte sur un espace public, le tout ayant été enterré ensuite intentionnellement. La céramique découverte sur le site est typiquement de culture Manteña, c'est-à-dire entre 800 apr. J.-C. et la Conquête européenne (Illustration 4).

Illustration 4
Modelé anthropomorphe d'un récipient de culture
Manteña du site de Japoto, Manabí (aquarelle)



Programme Haut Pastaza

En 2005, après sa participation au projet Santa Ana/La Florida, l'archéologue Geoffroy de Saulieu réalisa des prospections et des fouilles dans le moyen Pastaza en Amazonie. Il étudia et classa des collections céramiques des musées de Quito et de Puyo afin de définir de nouvelles typologies archéologiques plus cohérentes que celles existantes (Saulieu, 2006 ; Duche Hidalgo & Saulieu, 2009).

Dans le cadre de l'IFEA, l'auteur entama en 2011 un nouveau projet dans le haut Pastaza qui prolongeait d'une certaine manière les travaux réalisés auparavant par Geoffroy de Saulieu, ce dernier était associé au projet. Il consiste en l'évaluation du potentiel archéologique de la vallée grâce à des prospections et des fouilles. Des sites localisés sur des élévations et le long du ravin du Pastaza sont analysés tout comme les collections céramiques de la région.

Ce projet concerne donc l'archéologie du haut Pastaza, depuis la descente des Andes jusqu'à la basse Amazonie, quelque 1500 m plus bas. C'est une région totalement vierge pour la science archéologique puisqu'aucune recherche n'y a été menée. En dépit de cela, suite à une mention de Pedro Porras dans son ouvrage de 1987, tous les archéologues ont accepté l'existence d'une agglomération précolombienne sur tertres artificiels, sans qu'aucune preuve archéologique ne vienne étayer cette hypothèse. Il faut reconnaître que la présence de ces élévations géométriques au sommet plat, émergeant sur une terrasse fluviale est particulièrement troublante. En outre, la culture du thé sur les lieux jusque 2004 rendait l'ensemble spectaculaire, les rangées de plantes formant de *simili* courbes de niveau très régulières. À ce propos, il convient de signaler que cette plantation ayant aujourd'hui cessé, la forêt tropicale a très vite repris ses droits, occultant totalement les élévations.

Si la densité d'occupation précolombienne de la région ne semble pas être très forte, elle paraît avoir commencé dès le Formatif pour se poursuivre jusqu'à nos jours. Des sites domestiques sur collines ou sur les falaises du Pastaza ont été trouvés, ainsi que des sépultures en urne (Photographie 3).

Photographie 3

Aide Quichua portant une urne funéraire récemment fouillée
à la confluence du Pastaza et du Puyo, Pastaza



Des fouilles par décapage de grandes surfaces ont été entamées au sommet d'une colline proche du ravin du Pastaza, révélant des occupations anciennes et de la céramique totalement inconnue.

Conclusion

Ces différents travaux ont donné lieu à de multiples publications, parmi lesquelles certaines sont des références incontournables. L'IRD, l'IFEA et le CNRS en furent les éditeurs principaux, souvent en co-édition avec des éditeurs locaux. Il est aussi important de signaler l'existence du *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, qui publie depuis 40 ans (1972) des articles sur les fouilles archéologiques et des numéros spéciaux sur l'archéologie de l'Équateur.

S'il y a bien une particularité des projets franco-équatoriens, c'est le choix de régions et de sites localisés dans des lieux considérés par nos contemporains comme peu adéquats à l'adaptation humaine et pauvres en développements culturels anciens. Les travaux réalisés ont au contraire démontré l'erreur de ces jugements pour révéler que ces aires jouèrent souvent un rôle primordial dans les innovations humaines et les relations inter-culturelles entre différentes régions. L'une des forces de la plupart de ces recherches fut leur approche pluridisciplinaire, autorisant une vision plus large des événements passés, une meilleure compréhension de l'interaction homme-milieu et des découvertes novatrices et originales. Enfin, ces travaux se réalisèrent toujours dans le cadre de fouilles programmées sur plusieurs années, l'un des principaux financeurs étant le Ministère français des Affaires Étrangères. L'étude à long terme de sites ou de régions a permis de prendre la mesure de l'occupation précolombienne des lieux et d'évaluer précisément l'adaptation à des écosystèmes particuliers.

Par exemple, les travaux archéologiques français en haute Amazonie équatorienne n'ont commencé qu'il y a près de 20 ans, mais ils ont déjà fourni des données très originales sur l'occupation précolombienne du piémont andin. On a ainsi découvert des sociétés complexes, édifiant des sites monumentaux et jouant un rôle primordial dans les échanges entre les hautes terres et les basses terres. En outre, de nouvelles informations ont été obtenues sur la profondeur chronologique des ethnies contemporaines, en vieillissant notamment l'implantation des Jivaros dans le bassin de l'Upano. Enfin, l'antiquité de sites monumentaux de pierre a été repoussée de plusieurs millénaires, permettant d'établir en Amazonie les antécédents de la prestigieuse culture Chavín, dans les Andes péruviennes. La collaboration archéologique franco-équatorienne, aujourd'hui centenaire, a toujours été très fructueuse, fournissant une somme considérable de connaissances.

Avant de terminer ce rapide tour d'horizon, il est légitime de s'interroger sur l'autre face de ces échanges scientifiques entre l'Équateur et la France. En effet, on peut se demander quel est l'apport de l'Équateur à l'archéologie française. C'est la question que pose Catherine Lara (2012b) dans un article récent. Elle remarque que s'il est vrai que les Équatoriens

n'ont pas vraiment eu l'occasion de s'impliquer fortement dans l'archéologie du territoire français, il n'en demeure pas moins que l'on peut noter leur présence dans cette discipline depuis près d'un demi-siècle. Ils apparaissent ainsi dans le champ universitaire et le champ muséographique. Suite aux accords culturels signés entre les deux pays en 1966, plusieurs étudiants équatoriens poursuivirent leurs études en France et, jusqu'à présent, trois d'entre eux en revinrent avec un Doctorat : Jaime Idrovo, Napoleón Almeida et Francisco Valdez. Si les deux premiers obtinrent un poste dans leur pays à leur retour, le dernier est le seul à avoir intégré un organisme scientifique français, l'Institut de Recherche et de Développement, ce qui lui permit d'organiser différents projets archéologiques en Équateur. Aujourd'hui plusieurs étudiants continuent dans cette voie d'études universitaires aux États-Unis et en France afin d'obtenir le diplôme d'archéologie le plus élevé, encore inexistant dans le pays.

L'autre aspect notable de la participation équatorienne à l'archéologie française se concrétise dans les musées. On retiendra ainsi trois expositions prestigieuses à Paris : « Richesses de l'Équateur - Art précolombien et colonial » (1973), « L'Équateur, la Terre et l'Or » (1989), « L'or des Dieux, l'or des Andes » (1994). Il est amusant de remarquer l'importance donnée à l'or et à la fortune dans ces titres. Et là encore, de nouveaux projets muséographiques à Paris sont actuellement en cours d'élaboration.

Il est vrai que l'archéologie, d'existence très récente, a eu peu à voir avec l'indépendance de l'Équateur. Toutefois, la coopération franco-équatorienne en archéologie a joué un rôle fondamental dans l'accès à l'indépendance scientifique. Cette coopération se poursuit dans différents aspects. Par exemple, au mois de février 2012, le musée français du Quai Branly offrit officiellement à l'Équateur 41 photographies originales de portraits d'Amérindiens Quichua que l'ethnologue Paul Rivet prit durant les cinq premières années de son séjour en Équateur en 1901.

Il faut souhaiter que ces échanges franco-équatoriens, si productifs, se poursuivent longtemps.

Bibliographie

- Bouchard, J.-F. (2008). « Japoto: une métropole régionale tardive dans la province côtière du Manabí (Équateur) ». In *Les Nouvelles de l'archéologie*, 111-112, dossier « Des mers de glace à la terre de feu. L'archéologie française en Amérique », S. Rostain (ed.) : 89-94. Paris : éditions de la Maison des Sciences de l'Homme/éditions Errance
- (2010). « Japoto: sitio manteño residencial de la costa central de Manabí ». In *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 39(3), numéro thématique « Avances de investigación en el Ecuador prehispánico », M. Guinea et J.-F. Bouchard (eds.) : 479-501. Lima
- Bouchard, J.-F. et P. Usselman (2003). *Trois millénaires de civilisation entre Colombie et Équateur. La région de Tumaco La Tolita*. Paris : CNRS Éditions
- Duche Hidalgo, C. et G. de Saulieu (2009). *Pastaza Precolombino*. Quito : Abya Yala
- Guffroy, J. (2004). *Catamayo precolombino. Investigaciones arqueológicas en la Provincia de Loja (Ecuador)*, Travaux de l'Institut Français d'Études Andines, tome 164. Paris : IRD éditions
- Guffroy, J., N. Almeida, P. Lecoq, C. Caillavet, F. Duverneuil, L. Emperaire et B. Arnaud (1987). *Loja préhispanique*. Paris : ADPF
- Lanaud, C., R. Loor Solórzano, S. Zarrillo et F. Valdez (2012). « Origen de la domesticación del cacao y su uso temprano en Ecuador ». In *Nuestro Patrimonio*, 34 : 12-14. Quito : Ministerio Coordinador de Patrimonio
- Lara, C. (2012a). « Aux sources de la collaboration scientifique franco-équatorienne : Apports de la première mission géodésique française à l'archéologie équatorienne ». Visité sur <http://arqueologia-diplomacia-ecuador.blogspot.fr/2012/07/aux-sources-de-la-collaboration.html>
- (2012b). « Présence équatorienne dans la recherche archéologique française du XXème siècle ». Visité sur <http://arqueologia-diplomacia-ecuador.blogspot.fr/2012/07/presence-equatorienne-dans-la-recherche.html>
- Porras, P. (1987). *Investigaciones arqueológicas a las faldas del Sangay, Tradición Upano*. Quito : Centro de Investigaciones Arqueológicas, Pontificia Universidad Católica del Ecuador

- Rivet P. et R. Verneau (1912) *Ethnographie ancienne de l'Équateur*
- Rostain, S. (1999). « Occupations humaines et fonction domestique de monticules préhistoriques en haute Amazonie équatorienne ». In *Bulletin de la Société Suisse des Américanistes*, 63 : 71-95. Neuchâtel
- (2008). « Les tertres artificiels du piémont amazonien des Andes, Équateur ». In *Les Nouvelles de l'archéologie*, 111-112, dossier « Des mers de glace à la terre de feu. L'archéologie française en Amérique », S. Rostain (ed.) : 83-88. Paris : éditions de la Maison des Sciences de l'Homme/éditions Errance
- (2010). « Cronología del valle del Upano, alta Amazonía ecuatoriana ». In *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 39 (3), numéro thématique « Avances de investigación en el Ecuador prehispánico », M. Guinea et J.-F. Bouchard (eds.) : 667-681. Lima
- (2012). « Between Sierra and Selva: pre-Columbian landscapes in the upper Ecuatorian Amazonia ». In *Quaternary International*, 249, special issue « Human Occupation of Tropical Rainforests », Norm Catto (ed.) : 31-42. Elsevier
- Saulieu, G. de (2006). « Revisión del material cerámico de la colección Pastaza (Amazonía ecuatoriana) ». In *Journal de la société des américanistes*, 92 : 279-301. Paris
- Schnapp, A. (2008). « Histoire de l'archéologie », transcription de l'émission *La Fabrique de l'Histoire*, por Emmanuel Laurentin. Paris : France Culture. Visité sur <http://www.fabriquedesens.net/Histoire-de-l-archeologie-avec>
- Valdez, F. (2007). « Mayo Chinchipe, une porte ouverte ». In *Équateur. L'Art Secret de l'Équateur Précolombien*, D. Klein et I. Cruz (eds.) : 321-349. Milano : Five Continents
- (2008a). « Inter-Zonal Relationships in Ecuador ». In *Handbook of South American Archaeology*, H. Silverman et W. Isbell (eds.) : 865-887. Chicago : Kluwer Academic Publishers
- (2008b). « Mayo Chinchipe. La nouvelle frontière ». In *Les Nouvelles de l'archéologie*, 111-112, dossier « Des mers de glace à la terre de feu. L'archéologie française en Amérique », S. Rostain (éd.) : 53-58. Paris : éditions de la Maison des Sciences de l'Homme/éditions Errance

- (2011). « La investigación arqueológica en el Ecuador. Reflexiones para un debate ». In INPC. *Revista del Patrimonio Cultural del Ecuador*, 2: 6-23. Quito : Gráfikos
- Valdez, F., J. Guffroy, G. de Saulieu, J. Hurtado et A. Yépez (2005). « Découverte d'un site cérémoniel formatif sur le versant oriental des Andes ». In *Palévol*, 4(4) : 369-374. Paris

Este libro se terminó de
imprimir en abril de 2013
en la imprenta V&M Gráficas
Quito-Ecuador